

RUBEN SAILLENS

Le Mystère
de la Foi



RUBEN SAILLENS
Fondateur de l'I. B. de Nogent-sur-Marne

Le Mystère de la Foi

Exposé de la Doctrine évangélique
d'après les Saintes Ecritures



2^e Edition

EDITIONS DE L'INSTITUT (BIBLIQUE)

39, Grande-Rue, 39

NOGENT-SUR-MARNE (Seine)

—
1963

*Aux Elèves, anciens et présents,
de l'Institut Biblique de Nogent-
sur-Marne.*

*Avec les vœux affectueux d'un
frère aîné.*

R. S.

PRÉFACE

« Conserver le mystère de la foi dans une conscience pure ». (I. Tim. 3 : 9) Tel est le mot d'ordre donné par l'Apôtre à son disciple, Timothée, pour être transmis aux diacres (ou serviteurs) de l'assemblée chrétienne.

Le premier membre de cette phrase concerne la Doctrine ; le second, la Vie. L'une ne va pas sans l'autre. On ne peut être vraiment saint qu'en obéissant à la vérité révélée.

Mais cette vérité, il ne suffit pas de la connaître théoriquement. On ne la possède réellement que par le cœur, en vertu de cette illumination mystérieuse qui s'appelle la Grâce, et qui est seule capable d'allumer en nous la flamme du saint amour.

On ne saurait donc trop désirer et demander à Dieu, que le ministère chrétien, sous quelque forme que ce soit, ne soit confié qu'à des hommes dont le cœur a été pris — ou, comme dit l'Apôtre, — « saisi par Jésus-Christ ». (Phil. 3 : 12).

On n'étudie pas la vérité révélée comme on étudie les sciences dites « profanes ». Pour en avoir l'intelligence, et pour être en état de prêcher cette vérité à d'autres, il faut tout d'abord en avoir fait l'expérience par soi-même.

Ce livre, résumé de l'enseignement donné par l'auteur à ses élèves pendant les dix dernières années, est un simple exposé de la doctrine chrétienne, à

l'usage de ceux qui ont déjà fait l'expérience initiale du salut par la foi en Christ, et qui veulent ajouter à cette foi la connaissance, en vue du témoignage qu'ils se sentent contraints de rendre.

L'auteur a longtemps hésité avant de se mettre à ce travail. Il est conscient de tout ce qui lui manque, soit au point de vue humain, n'étant pas un théologien de profession, — soit au point de vue divin, — le plus important de beaucoup. Il croit, cependant, accomplir un devoir en publiant cet ouvrage, et demande à Dieu, en toute humilité, d'en rendre l'étude profitable aux chrétiens — aux jeunes surtout — désireux d'approfondir « le Mystère de la Foi » et de garder « une conscience pure, » en vue du ministère auquel ils sont appelés par Dieu.

R. S.

INSTITUT BIBLIQUE,
Nogent-sur-Marne (Seine)

Juillet 1931

P. S. — Je tiens à remercier mon ami M. René Pache, docteur en droit, élève de l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne, pour son utile concours, en révisant les épreuves de cet ouvrage.

Préface à la Seconde Edition

Depuis plusieurs années, l'ouvrage du regretté R. Saillens n'était plus en librairie car les rares exemplaires restants étaient réservés aux étudiants de l'Institut Biblique. Après nous être servis pendant trente ans de ce manuel pour nos cours de Doctrine chrétienne, ce qui nous a permis d'en apprécier toute la valeur, nous pensons qu'une réimpression s'impose à l'heure actuelle.

L'auteur avait placé en marge de son exemplaire personnel plusieurs remarques et adjonctions qu'il nous a semblé utile d'incorporer à la présente édition. Nous avons ajouté également le chapitre sur *Le Mystère de l'Eglise* qui avait paru en brochure en 1938 et constitue ainsi le testament spirituel d'un témoin de l'Evangile après soixante-cinq ans de ministère.

Nous ne nous sommes pas senti la liberté d'apporter des modifications à un texte qui nous paraît excellent tel qu'il est. Nous demandons à Dieu que cette seconde édition puisse être une source de bénédictions pour un grand nombre de croyants dans tous les pays de langue française.

J. M. NICOLE.

*Directeur de l'Institut Biblique
de Nogent-sur-Marne.*

O Parole éternelle, ô clarté salutaire,
Qui luis sur mon sentier dans la nuit de la terre ;
O Pain venu du ciel, sainte manne du cœur ;
Epée à deux tranchants, qui rends toujours vainqueur ;
O voix du Sinaï, qui condamne et qui tonne ;
O voix du Golgotha, qui relève et pardonne ;
Double éclat de la Grâce et de la Vérité ;
Parfaite expression du Dieu de Sainteté ;
Livre où l'amour divin par la croix se révèle ;
Source pure où la vie à flots se renouvelle ;
Infaillible témoin des siècles écoulés ;
Seul Roc debout, parmi tant d'autres écroulés ;
Miroir fidèle, où Dieu m'apprend à me connaître,
A voir ce que je suis et ce que je dois être ;
Mine où sont contenus le Beau, le Bien, le Vrai ;
Clé qui m'ouvre le temple où bientôt j'entrerai ;
Jardin toujours fleuri, planté par Dieu Lui-même,
Mon Guide, mon Conseil, ma Bible enfin, je t'aime !

R. S.

LE MYSTÈRE DE LA FOI

Exposé de la Doctrine évangélique
d'après les Saintes Ecritures

INTRODUCTION

Importance de la Doctrine.

Nous nous proposons d'exposer, aussi simplement et aussi clairement que possible, la Doctrine évangélique, c'est-à-dire l'ensemble des vérités qu'enseigne l'Écriture et qu'il est nécessaire de croire et d'accepter par le cœur et l'intelligence, pour être un disciple de Jésus-Christ, « un homme de Dieu accompli et propre à toute bonne œuvre ». (II Tim. 3 : 17).

Il est de mode, aujourd'hui, de méconnaître l'importance de la Doctrine: « C'est la Vie, nous dit-on, qui est l'essentiel, et la vie ne dépend pas des croyances. C'est d'après nos actions, non d'après nos idées, que nous serons jugés ».

Ce langage paraît logique, il n'est que spécieux. Pour faire comprendre le rapport qui existe nécessairement entre *les idées* et *les actes*, prenons un exemple dans la nature :

Il est vrai que la racine, le tronc, les branches d'un arbre, ne pourraient nourrir celui qui le cultive : ce sont les fruits seuls qui servent à l'alimentation. Mais il est non moins vrai qu'il n'y aurait pas de fruits si tout le reste était supprimé. La sève nourricière est

dans les racines, dans le tronc, dans les branches. Il y a des arbres stériles, tel le figuier, maudit par Jésus-Christ : c'est l'orthodoxie morte, celle des Phariséens et des Scribes. Mais l'exception confirme la règle ; l'indignation de Jésus à la vue du figuier stérile prouve que l'on est en droit d'attendre du fruit d'un arbre dont la sève n'a pas tari.

La Doctrine chrétienne, lorsqu'elle est fidèlement exposée, finit toujours par porter des fruits de charité et de sainteté. A certaines époques : aux premiers siècles de l'Eglise, au temps de la Réformation, au temps de ce qu'on appelle le grand Réveil, ces fruits furent nombreux et magnifiques. Dans le champ des Missions, actuellement, la Doctrine évangélique produit de très nombreux miracles de conversion. Il y a toujours quelque part des existences transformées par la prédication de l'Evangile. Nous en connaissons, Dieu merci, des centaines, et même des milliers, dans nos pays de langue française.

L'une des raisons — la principale — de l'apparente stérilité de la vérité doctrinale, c'est qu'elle est trop rarement prêchée avec toute la vigueur et toute la netteté qui caractérisaient la prédication apostolique. On la présente, bien souvent, comme une théorie que l'intelligence doit saisir, au lieu d'une parole adressée par Dieu Lui même aux consciences et aux cœurs. On peut savoir *par cœur* tout le catéchisme, sans avoir ce qui seul importe : *la foi du cœur*.

Paul parle du *Mystère* (1) de la Foi au singulier

(1) Mystère : Vérité inaccessible à la raison, que les fidèles doivent croire, sur le témoignage de Dieu, qui l'a révélée. (Larousse).

« Je connais les lois de l'attraction, mais si on me demande ce que c'est que l'attraction, il m'est impossible de répondre ». (Newton).

« La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus, mais non pas contre. La dernière démarche de la raison est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la dépassent ». (Pascal).

Bien que l'Écriture contienne beaucoup de mystères et qu'elle en laisse pressentir davantage, ces mystères réunis forment *un tout*.

Aucune vérité chrétienne, séparée des autres, ne suffirait à faire de nous des croyants complets... C'est là un mystère de plus : *l'unité dans la pluralité*, qu'on retrouve dans toutes les œuvres diverses et en Dieu Lui-même.

CHAPITRE PREMIER

Le Mystère de la Foi (1)

(1) ACCEPTIONS DIFFERENTES DU MOT FOI :

- I. — C'est une faculté naturelle, par laquelle nous acceptons comme vrais des *faits* ou des *idées* qui se recommandent à notre *raison*, qui correspondent à nos *intuitions*. Dans ce sens-là, tous les hommes ont de la foi, mais cette foi peut être trompeuse, elle peut être une confiance mal fondée : erreur ou superstition. Par réaction contre cette possibilité, on peut devenir sceptique ou incrédule.
- II. — LA FOI désigne aussi la confiance que les hommes doivent avoir les uns dans les autres. Dans le mariage, on se promet mutuellement la *foi*.
- III. — Dans l'Écriture, le mot : *La Foi* est souvent employé pour désigner l'ensemble des croyances et doctrines qui constituent la Religion divine. Cette foi peut n'être qu'intellectuelle, et n'est pas alors *la foi qui sauve*.
- IV. — *La Foi qui sauve* est l'acceptation par le cœur des faits et doctrines concernant la Rédemption. Elle est inséparable de la *Repentance*.

§ 1. L'Intuition de la Foi

a) LA FOI DU CŒUR ET LA CONVERSION.

La foi du cœur. — C'est elle qui constitue essentiellement le chrétien. La foi du cœur est une évidence intérieure, produite non par des preuves scientifiques, mais par une illumination de l'âme tout entière : conscience, cœur, raison ; illumination résultant de la rencontre de cette âme avec le Révélateur divin : *JESUS-CHRIST*. Nous touchons ici au fait le plus mystérieux et le plus considérable qui puisse

se produire en ce monde : la transformation radicale de l'être humain par l'action souveraine de la grâce de Dieu manifestée en Jésus-Christ et acceptée par la foi ; cet être devenant une nouvelle créature, pour qui, désormais, « toutes choses deviennent nouvelles ». (II Cor. 5 : 17).

Le Nouveau Testament nous offre plusieurs exemples de ce miracle, aussi grand que celui de la Création.

Les futurs apôtres, Simon, André, Jacques, Jean, Matthieu et plusieurs autres disciples, obéissent instantanément, mûs par un instinct sacré, à l'appel de Jésus, en qui Jean-Baptiste, inspiré par le Saint-Esprit, avait reconnu et salué le Messie attendu, l'Agneau de Dieu qui devait ôter le péché du monde. (Matth. 4 : 18-22, etc.). Une parole de Jésus suffit à convaincre Nathanaël que ce Nazaréen est véritablement le Messie, et cela, bien que Jésus ne dise rien pour réfuter l'objection très juste que Nathanaël avait d'abord opposée. (Jean 1 : 45-51). La Samaritaine est gagnée à ce Messie, en dépit de ses préjugés, par une seule parole, qui a étonné sa raison, réveillé sa conscience et touché son cœur. (Jean 4 : 7-30) Le brigand sur la croix est converti, c'est-à-dire régénéré, par la seule vue de Jésus mourant et par les quelques paroles qu'il Lui a entendu prononcer. (Luc 23 : 39-43). L'intendant de la reine d'Ethiopie devient un disciple du Christ, uniquement par la prédication de Philippe, basée sur la prophétie d'Esaië (Actes 8 : 26-40). Saul de Tarse voit et entend Jésus, sur le chemin de Damas, et du premier coup, lui appartient sans réserve. (Actes : 9 : 3-9).

Toutes ces conversions, et bien d'autres, se sont produites chez des hommes qui, par les livres de l'Ancien Testament, savaient et croyaient que le Messie allait venir, le Messie (en grec, le Christ), l'Oint

du Seigneur, par qui sera opérée la rédemption de l'humanité. Tous ces personnages étaient de la race d'Abraham ; ou, dans le cas de l'Ethiopien, du centenaire Corneille, de la marchande de pourpre Lydie, des prosélytes « craignant Dieu » (1), sortis du paganisme pour se joindre aux Juifs.

Mais dans beaucoup d'autres cas, comme celui du geôlier de la prison de Philippi (Actes 16) cette connaissance préalable n'existait pas. Elle n'existe pas chez les païens à qui nos missionnaires ont l'incomparable honneur d'apporter l'Évangile ; ni même, bien souvent, chez les païens de Paris et de nos grandes villes, qui ignorent jusqu'aux faits les plus élémentaires de la vie du Christ.

Et cependant, le geôlier de Philippi, certains auditeurs de Paul à Athènes, comme aussi nombre de païens d'Afrique ou de Paris, se sont convertis aussi soudainement et aussi radicalement que les auditeurs juifs de Pierre, le jour de la Pentecôte, ou que l'Ethiopien, ou que Lydie. Comment expliquer cela ?

C'est que dans tout être humain il existe un sentiment, plus ou moins vague, plus ou moins accusé, de sa misère et de son indignité. Le cri du geôlier de Philippi : « Que faut-il que je fasse *pour être sauvé* ? » atteste qu'il avait le sentiment d'être *perdu*. Plus que cela : partout on trouve une attente plus ou moins exprimée : celle d'un Être surnaturel qui fera des choses merveilleuses et donnera aux hommes le bonheur véritable. C'est ce qui explique la crédulité superstitieuse des païens et même de nos populations soi-disant civilisées, leur confiance naïve — toujours renaissante et toujours déçue — en des

(1) Chaque fois que l'expression « craignant Dieu » est employée dans le N.T., elle désigne des païens convertis au Judaïsme.

héros vrais ou prétendus, en des dictateurs et des maîtres ; ou encore, en des thaumaturges, des médiums, des sorciers ; ou encore en des demi-dieux, des saintes et des saints... Toutes les religions sont nées de la souffrance humaine attendant, appelant un libérateur. Cet espoir est comme un souvenir lointain et déformé de la promesse faite en Eden : « La postérité de la femme écrasera la tête du serpent ». (Gen. 3 : 15).

Voilà pourquoi lorsque Jésus, dans la simplicité du langage évangélique, est présenté aux âmes, même aux plus ignorantes et aux plus dégradées, il s'en trouve toujours quelqu'une pour dire, sous l'action du Saint-Esprit : « Voilà Celui que j'attendais ! » (1).

Caractères généraux de la conversion. — Les conversions que nous avons mentionnées, et, en général, toutes les conversions authentiques, bien que très différentes et variées, sont marquées par des traits qui leur sont communs :

1° Toutes ont été produites par un contact personnel de l'âme avec Jésus-Christ, sous une forme ou sous une autre. Certaines religions païennes, comme aussi certaines écoles philosophiques, produisent bien, quelquefois, des transformations apparentes, des amendements partiels : l'abandon de certains vices, une nouvelle et meilleure manière de concevoir l'existence terrestre et les obligations morales que la conscience impose. Mais ni le Bouddhisme avec son culte de l'anéantissement total, ni l'Islam avec son fatalisme, ni le Stoïcisme avec son mépris du corps et de ses plus légitimes exigences, ne produisent une véritable *régénération*. Tous ces systèmes laissent subsister l'orgueil, et même l'encouragent. C'est tou-

(1) « Cette Lumière était la véritable lumière qui, en venant au monde éclaire tout homme ». (Jean I, 9).

jours le culte du Moi, même sous la forme d'une humilité qui n'est que de surface. L'homme s'attribue à lui-même tout le mérite des victoires qu'il croit avoir remportées sur lui-même. Seul le contact avec Jésus-Christ est capable de produire le renouvellement complet de l'homme intérieur.

2° Toutes les conversions authentiques ont été produites par la Parole de Dieu adressée à la conscience et au cœur, et rendue efficace par le Saint-Esprit. Cette parole peut n'avoir consisté qu'en une phrase, un mot ; bien plus : elle peut n'avoir pas été prononcée ; mais avoir été simplement rappelée par l'exemple d'un chrétien fidèle, la vue d'un chrétien mourant, le sourire ou le rayonnement d'un regard de martyr (1). Cette semence porteuse de vie a suffi pour réveiller la conscience de l'incroyant, pour émouvoir son cœur, pour lui faire désirer la vie surnaturelle, pour faire naître en lui la première prière, celle que Dieu exauce toujours. Plus tard viendront des difficultés intellectuelles que ce nouveau converti ne soupçonne peut-être pas ; mais il est né de nouveau ; le miracle s'est opéré, par lequel cet être de chair est devenu un enfant de Dieu. Il ajoutera, si Dieu le laisse sur la terre, la connaissance à la foi ; il sondera les Ecritures, il s'instruira... Mais la connaissance, nécessaire au développement de la foi, serait inutile sans elle.

La conversion peut se produire de manières bien différentes : celle de Lydie et celle du géolier de Philippes, par exemple, ne se ressemblent guère en ce qui concerne leurs caractères extérieurs. Mais, dans

(1) L'Esprit du Christ dans le croyant fidèle exerce une attraction mystérieuse sur certaines âmes étrangères à la vérité. Une vertu émane de lui parfois sans qu'il s'en doute. La sérénité, la pureté, l'amour qui s'exhalent de ce croyant, sont la manifestation d'une vie surnaturelle en lui, que les autres sentent, sans s'en rendre compte.

les deux cas, la conscience et le cœur ont été atteints par la présentation de la personne de Jésus et de Son œuvre, et cela seul est essentiel. Et sans la conversion, l'âme ne peut avoir l'intelligence de la vérité. Tous les dogmes, et l'Écriture elle-même, sont lettre morte tant que le cœur n'a pas été touché. « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison ». (Pascal).

Dans bien des cas, la conversion a été préparée soit par une éducation chrétienne, ou tout au moins religieuse, soit par des circonstances providentielles. En nous montrant les fruits que produit la piété chez les autres, l'éducation peut nous conduire à les admirer et même à les désirer. Mais ce n'est pas toujours le cas, autrement nous serions obligés de croire que la foi chrétienne est héréditaire, ce qui est le contraire de la vérité. Il faut toujours que l'âme individuelle soit mise en présence du Christ, et que la grâce Dieu, agissant sur sa volonté, la détermine à se repentir et à se donner librement à Lui (1).

Cela peut se produire, d'ailleurs, à l'âge le plus tendre, dès que la conscience et le cœur commencent à se manifester. Bien des personnes se sont données à Dieu de très bonne heure, sous l'influence d'une mère pieuse. Cette expérience, pour être si précoce, n'en a pas moins été décisive dans un grand nombre de

(1) Voir Matt. 11 : 25-30.

C'est par la conscience généralement que commence l'éveil de l'âme, la conversion. La conscience est plus délicate chez l'enfant que chez l'adulte, il n'est pas nécessaire d'être tombé dans les plus graves péchés pour sentir sa culpabilité et désirer le pardon. Le cœur est lui aussi plus aisé à émouvoir chez l'enfant. Les deux facultés : conscience et cœur, sont donc les facultés maîtresses. La raison n'intervient que pour confirmer par ses déductions les intuitions de la conscience et du cœur.

cas. D'autres expériences l'ont rendue plus affirmative et plus ferme ; mais l'œuvre essentielle n'aura pas à être renouvelée.

a) QU'EST-CE QU'UN CHRÉTIEN ?

Un Chrétien, c'est un être humain que l'Esprit de Dieu, par le moyen de sa Parole écrite ou parlée, a convaincu de sa culpabilité et de sa perdition, et qui a saisi la grâce, manifestée en Jésus-Christ. Par une intuition miraculeuse, *formée en lui par le Saint-Esprit, mais que le fait d'appartenir par sa nature même à « la race de Dieu » a rendu possible*, il a trouvé en Jésus-Christ son Maître et son Sauveur (1).

Maître et Sauveur. Maître parce qu'Il est Sauveur : ces deux mots ont pour le Chrétien le caractère de ce qui est absolu, éternel et divin. L'admiration et l'amour qu'il éprouve pour le Christ, et l'obéissance à laquelle il se sent obligé à son égard, ne comportent aucune réserve. Le nouveau converti ne sait pas encore tout ce qu'il saura plus tard ; il reste bien des obscurités et des lacunes dans sa pensée... Mais il croit. Il croit, en vertu d'une certitude, qui, désormais, fait partie de lui-même. Il croit en Christ, comme le petit enfant croit en sa mère. Cette foi est l'instinct de l'âme régénérée ; elle s'affirme, dès que la vie nouvelle a commencé, par des actes d'obéissance. Le fait que la Parole de Dieu (par où il faut entendre à la fois le Verbe incarné et la Parole écrite) puisse

(1) « Tout travail philosophique fécond naît d'une concentration de la pensée, avec, à la base, une émotion pure ». (Bergson). *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1932, page 384.

L'intuition, c'est-à-dire, l'acceptation sans raison purement rationnelle des faits spirituels, et surtout du Salut par Jésus-Christ, est une preuve de notre divine origine. L'intuition existait dans Adam, dès son apparition dans le monde. Le souffle de Dieu l'avait créée en lui.

Par intuition, nous retrouvons en Christ le Dieu que nous avons perdu.

faire passer les hommes « de la mort à la vie » et « de Satan à Dieu », — ce miracle qui, depuis deux mille ans, s'est produit à des millions et des millions d'exemplaires — suffit à lui seul pour démontrer la divinité du Christ et la divine inspiration des Saintes Ecritures.

Cette foi intuitive et surnaturelle crée dans l'être régénéré une confiance absolue en Celui qui en est l'objet. Il en résulte cette conviction, d'avoir trouvé en Jésus-Christ le Maître infaillible et le Sauveur parfait dont tout être humain éprouve, plus ou moins consciemment, le besoin. Car il est dans la nature humaine de suivre, d'obéir, de se confier. Cet instinct peut dégénérer en superstition, lorsque l'homme rejette Dieu ou ignore l'Évangile. Mais la folie qui entraîne parfois les foules à la suite d'hommes inférieurs, ou même indignes, prouve bien que Jésus-Christ avait raison de voir l'humanité sous l'image d'une multitude de brebis sans berger. (1).

Dieu a mis dans les âmes élues l'instinct mystérieux qui leur fait reconnaître en Jésus le Berger qu'elles attendaient ; n'est-ce pas ce que signifient ces paroles : « Les brebis le suivent *parce qu'elles connaissent sa voix*... Je connais mes brebis, et *elles me connaissent ?* » (Jean 10 : 4, 14).

Heureux qui, par le cœur et la conscience, a trouvé en Jésus-Christ son Maître infaillible, son Berger divin ! Il n'a plus, alors, qu'à le suivre. *L'avoir trouvé les yeux ouverts, et le suivre les yeux fermés*, voilà la sagesse suprême, laquelle procède du Saint-Esprit. « L'expression : *foi aveugle*, peut comporter un magnifique éloge et impliquer la confiance illimitée,

(1) Paroles rapportées par un professeur incrédule : « L'homme cherche instinctivement une main tendue, qu'il puisse saisir ».

la fidélité totale à un être — humain ou divin — dont on a constaté la puissance et l'absolue vérité » (1).

§ 2. Les Confirmations de la Foi.

a) PAR LA RAISON.

La Raison toute seule ne saurait s'élever jusqu'à Dieu. Elle ne peut pénétrer les mystères, encore moins les expliquer. Elle peut cependant les constater, et constater en même temps qu'ils sont reliés entre eux par des rapports qui ne relèvent point du hasard, mais dérivent tous d'une Intelligence unique : *DIEU*.

La Raison humaine *est bornée*, étant enfermée dans les limites du temps et de l'espace. La créature, si parfaite qu'elle puisse être, ne peut tout comprendre et tout contenir : elle serait alors l'égale du Créateur.

En outre, la Raison humaine est *viciée* par le péché. Le péché est une ivresse, une folie permanente : la Raison intoxiquée, a une tendance à l'illusion, au parti-pris, dans les cas multiples où la vérité est en conflit avec les passions et les appétits des êtres déchus que nous sommes.

Il faut donc se servir de la Raison, mais non point lui donner une autorité souveraine ; il faut soumettre notre raison *individuelle* à la Raison *suprême*, c'est-à-dire à la pensée de Dieu, exprimée dans sa Parole et dans ses œuvres.

Mise en présence de l'Évangile, la Raison, lorsqu'elle a su se défaire de tout parti-pris (ce qui est déjà l'œuvre de la grâce), reconnaît plusieurs faits de

(1) « Qu'est-ce que la Foi ? » par Louis Appia.

l'ordre naturel qui confirment notre foi en Jésus-Christ et en son autorité absolue :

1° La création atteste l'existence d'un Etre sage, tout-puissant, auteur de toute harmonie, source de toute vérité, de toute beauté et de toute bonté. La Création est donc une révélation de Dieu et de sa nature ; en elle, Dieu se manifeste, au moins partiellement : l'invisible est rendu visible ; la matière révèle l'Esprit ; elle est comme le corps qu'a revêtu la Parole. (Rom. 1 :20). La Lumière et la Vie, ces deux grands mystères de la nature, sont, d'après saint Jean, des manifestations du Verbe créateur. (Jean 1 : 4).

2° En particulier, la création de l'homme est comme la promesse et le commencement de l'Incarnation divine. Il y a un dieu en tout homme. (Psaume 82 : 6 ; Jean 10 : 34).

3° La Création en général, et l'homme en particulier, ont été souillés et mutilés par le péché. Le péché existe, quelles qu'en soient l'origine et l'explication ; la révélation naturelle n'a pu l'empêcher de se produire. Pour détruire le péché, il fallait que Dieu manifestât ses perfections suprêmes, perfections que la révélation naturelle ne laisse voir que partiellement : sa *Justice parfaite* et son *Amour infini*. (1).

4° Il est donc raisonnable de croire que Dieu, en vue de faire connaître ses perfections, par lesquelles seules le péché pourra être détruit, a donné de

(1) L'existence des religions et dans ces religions, le rôle important de révélations fragmentaires, dénaturées, contradictoires, mais auxquelles les païens sont fortement attachés, le rôle prééminent du sacrifice et de la prétrise, tous ces faits font appel à la raison, qui ne peut manquer de voir en eux la confirmation de la foi chrétienne.

Lui-même une révélation supérieure et définitive :
Il a parlé :

- a) Par les anges (Actes 7 : 53 ; Gal. 3 : 19) ;
- b) Par les prophètes (Héb. 1 : 1) ;
- c) Enfin par son Fils unique, le Logos, la Parole.
(Jean 1 : 1).

Cette révélation est progressive ; son point culminant est la croix du Calvaire et la résurrection du Christ. En Christ, la Création et le Créateur, la matière et l'esprit, Dieu et l'Homme, enfin, sont parfaitement et éternellement unis. Ainsi la Genèse et l'Évangile se confirment l'un par l'autre ; le Verbe créateur et le Christ Sauveur nous apparaissent comme un seul et même Dieu, « béni éternellement ».

b) PAR L'ÉCRITURE SAINTE

Le vrai Chrétien, avons-nous dit, a la certitude intuitive d'avoir trouvé en Jésus-Christ un Maître infaillible, c'est-à-dire divin.

Cette certitude lui est venue par l'Esprit de Dieu : c'est la foi du cœur, suffisante pour le salut. Mais cette foi est corroborée par des preuves multiples ; nous venons d'en constater quelques-unes ; abordons maintenant celles qui sont tirées de l'Écriture (1).

Et reconnaissons tout d'abord que, sans l'Écriture, nous n'aurions pas connu Jésus-Christ. C'est bien la contemplation du Christ qui nous a donné l'intuition absolue de sa Divinité et de ses droits sur nous ; mais c'est par l'Écriture seule que nous l'avons connu ; soit que nous l'ayons lue nous-mêmes, ou que son message nous ait été apporté par des témoins humains.

(1) Ce sujet est traité plus à fond au chapitre 2.

*Donc, sans le Christ, pas de salut.
 Sans l'Écriture sainte, pas de Christ.
 Sans le Saint-Esprit, pas d'Écriture sainte.*

Notre foi intuitive, œuvre de la grâce en nous, nous oblige à croire à l'inspiration divine des saintes Écritures.

Ouvrons donc le Livre :

1° L'Évangile de *Jean* nous montre en Jésus-Christ la Parole éternelle et créatrice, le Fils unique.

2° Les Évangiles de *Matthieu* et de *Luc* nous racontent sa naissance miraculeuse.

3° *Les quatre Évangiles* le présentent comme Dieu, ayant accepté l'adoration des hommes, et ayant Lui-même la certitude d'être Dieu. (Luc. 14. 26).

4° Les quatre Évangiles nous racontent sa mort sur la Croix, comme victime volontaire, expiant le péché du monde, et ressuscitant le troisième jour.

5° Tout ceci est confirmé par l'enseignement subséquent des apôtres (1).

6° Enfin, le Nouveau Testament tout entier, et Jésus Lui-même, enseignent que ces faits étaient annoncés d'avance, d'une manière très nette et incontestable, par les prophètes de l'Ancien Testament (2).

Cet Être divin est cependant présenté comme vraiment humain, et cela, en accord parfait avec l'Ancien Testament.

(1) Entr'autres passages : Eph. 1 : 20-23. Philip. 2 : 5-11. Col. Esaïe 9 : 5-6, etc., etc.

(2) Entr'autres passages : Ps. 2 : 7-9 ; Ps. 110 (Matth. 22 : 41-46) ; Actes 2 : 33-36 ; Hébr. 7 : 21 ; Esaïe 9 : 5-6, etc., etc.

a) Il naît d'une vierge ; Il est descendant d'Abraham et de David ; Il s'appelle Lui-même le Fils de l'Homme ; Il a, d'ailleurs, tous les caractères de l'humanité ; Il grandit, se développe, obéit à ses parents, mange et boit, connaît la fatigue, etc... ;

b) Toutefois, cette humanité s'accompagne en Jésus d'un caractère unique : Il ne se reconnaît aucune tare morale, aucune infirmité intellectuelle, *Il est sans péché et sans erreur*. Ce caractère est marqué dans les quatre Evangiles, et dans tous les écrits apostoliques.

Cette absence complète de péché et d'erreur dans l'âme et l'existence de Jésus implique la présence en Lui de la nature divine, de la Divinité *essentielle*. Les écrivains sacrés reconnaissent le mystère, et ne cherchent point à le rendre acceptable par la sagesse humaine ; ils l'affirment simplement.

En résumé, l'impression que Jésus a produite sur nous dans notre rencontre avec Lui, est pleinement confirmée par l'Ecriture sainte, dans toutes les parties de ce Livre :

a) Il est Dieu et Homme à la fois ;

b) Son humanité ne diminue en rien sa Divinité ;

c) Sa nature divine est la source, et sa nature humaine le canal, par lesquels le Père céleste a voulu se révéler et se communiquer à nous, en vue de notre salut éternel.

§ 3. Les Analogies de la Foi.

a) ANALOGIES ENTRE LE CHRIST ET LA CRÉATION.

Le mystère du Christ n'est pas isolé dans l'histoire du monde. Il a été précédé, accompagné et suivi d'autres faits, tout aussi mystérieux, qui

l'ont préparé, le confirment et le complètent. Ou plutôt, le mystère du Christ n'a pas commencé à la crèche pour finir à la croix ; avant et après la vie terrestre de Jésus, la Pensée divine, dont cette vie a été la plus sublime manifestation, s'est exprimée, et continue à s'exprimer, par des faits d'une analogie frappante avec le Fait central : Jésus-Christ.

1. *La Création, telle qu'elle est présentée dans la Genèse, et telle qu'elle s'offre à nos regards, est la manifestation de l'Esprit dans la matière, de l'Invisible dans le Visible.* Comme Jésus a été la Parole faite chair, ainsi, longtemps auparavant, dès le commencement de toutes choses (1), la Parole a été faite Lumière et Vie, Mouvement et Matière. La Nature est un pressentiment de l'Incarnation. La création d'Adam, tiré de la poudre, mais créé « à l'image de Dieu », est un mystère aussi étonnant que celui de Bethléem : la naissance du premier Adam est comme une prophétie de la naissance du second.

La Création tout entière n'est autre chose que la Pensée divine manifestée dans une infinité de formes et de substances. Il y a des formes de vie qui ont disparu (les fossiles) pour faire place à des formes plus complètes et plus harmonieuses. Mais ces formes abolies étaient, dans leur ordre, et pour leur temps, des œuvres de Dieu aussi parfaites, et aussi admirables, que celles qui leur ont survécu.

(1) Car il y a eu un commencement. C'est ce que reconnaît aujourd'hui la science. Il n'y a pas bien longtemps, certains savants affirmaient que la matière a toujours existée.

Häckel écrivait : « L'Univers est éternel, infini, sans limites. Sa substance remplit l'espace infini, et elle est éternellement en mouvement ». (*L'Enigme de l'Univers*).

Les savants modernes croient que tout a eu un commencement.
« Au commencement Dieu créa... ».

La Bible avait raison !

Nos corps sont une forme provisoire de la pensée divine ; ils seront remplacés par des formes et des substances plus parfaites et immortelles, mais ils n'en sont pas moins, tout entiers, une création de Dieu.

Les lois de la physique et de la chimie, telles que nous les voyons à l'œuvre sur la terre, sont identiquement les mêmes dans toutes les parties de l'univers. Les mêmes atomes existent là comme ici.

Ce qui se passe dans notre soleil, c'est exactement ce qui se passe dans les plus lointaines étoiles. L'Univers est *essentiellement un*.

Les lois de la nature visible sont les mêmes que celles de la nouvelle création.

2. Dans la nature, l'Homme coopère avec Dieu.

Adam est établi dans le jardin d'Eden « pour le cultiver et pour le garder. » (Gen. 2 : 15). Par l'effort de son intelligence, il a le pouvoir de mettre son empreinte sur des êtres vivants. Par la culture il peut améliorer et modifier jusqu'à l'infini certaines espèces animales et végétales. Il a le pouvoir, *par la greffe*, de transformer des végétaux et de leur faire porter des fruits autres que leurs fruits naturels. Remarquez, cependant, que les deux plants — le sujet et le greffon — doivent être de la même nature, ou d'essences rapprochées. N'y a-t-il pas là une analogie frappante avec le miracle de l'Incarnation et avec celui de la Régénération ?

Une autre des analogies les plus remarquables entre la Nature et la Grâce, c'est le mystère de *l'inoculation*. Un vaccin, un sérum, pris sur un être vivant et inoculés dans le sang d'un autre être vivant, immunisent celui-ci contre la maladie de l'autre, ou l'en guérissent. Ainsi, le Christ s'est inoculé notre mal, et son sang répandu sur la croix nous

en guérit. « Il a été fait péché pour nous », afin de nous sauver du péché, et de la condamnation que nous devons subir.

3. *La Nature présente des anomalies et des contradictions apparentes* : bien qu'elle soit l'œuvre d'un Dieu d'ordre et de bonté, elle offre des contrastes effarants.

Par exemple : quoi de plus charmant, de plus doux, que le nid de l'oiseau ? Cependant, le Dieu qui l'a créé a aussi créé le serpent et le vautour. De même, le langage du Christ, tel qu'Il nous est rapporté dans les pages de l'Évangile relatives au jugement et au châtement éternel, paraît au lecteur superficiel, en contradiction avec les paroles pleines de charité de Celui qui était « doux et humble de cœur ». Et quelle différence entre les prophéties et les récits relatifs à sa naissance et à l'humilité de sa vie terrestre, et les prophéties relatives à son retour et au Jugement dernier ! Cependant, le Christ que les bergers ont vu à la crèche, est le même que l'apôtre Jean, auteur de l'Apocalypse, a contemplé dans la gloire, et qui va venir bientôt, pour juger les vivants et les morts !

b) LA LOI DE LA VIE NAISSANT DE LA MORT.

Il faut insister particulièrement sur une analogie d'une très grande portée entre le domaine de la Nature et celui de la Révélation : *la Loi de la Vie naissant de la Mort*.

Cette loi a été formulée par Jésus, dans sa réponse aux Grecs qui demandaient à le voir. (Jean 12 : 24). « En vérité, en vérité je vous le dis : si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ».

Toute vie terrestre — dans le règne animal et dans le règne végétal — est, sans aucune exception, soumise à cette loi ; loi infiniment étrange et mystérieuse ; loi incontestable pourtant, et universelle, du moins dans cette partie de l'univers que nous habitons.

Cette loi ne régit point les êtres célestes. Les anges ne procréent point ; ils ne meurent pas non plus. (Luc 20 : 36). Par cette parole, Jésus montre la connexité entre le fait de la reproduction et celui de la mort. Pas de vie sans mort préalable !

Comment pourrait-on ne pas être saisi par l'analogie entre cette loi primordiale de la Nature, et le principe fondamental de l'Évangile ?

Impossible, aussi, de ne pas admettre que cette loi a précédé l'apparition de l'homme sur la terre. Dès le troisième jour de la Création, « la verdure, l'herbe portant de la semence selon son espèce, les arbres donnant du fruit et ayant en eux leur semence selon leur espèce », apparurent. Le cinquième jour, ce furent « les grands poissons et tous les animaux vivants qui se meuvent et que les eaux produisirent en abondance selon leur espèce ; et tout oiseau ailé selon son espèce ». Le sixième jour, ce furent les animaux supérieurs, et, tout à fait à part, l'homme et la femme. A tous ces êtres, le même ordre est donné : « Soyez féconds, multipliez ».

La Loi de la Mort et de la Vie est donc aussi ancienne que la terre, et semble bien avoir précédé la chute de l'humanité. Mais celle-ci était prévue par le Créateur ; et cette loi était destinée à rendre possible la Rédemption, laquelle devait être accomplie par la mort volontaire du Saint et du Juste, donnant naissance à une humanité nouvelle. *La Création contenait donc en germe l'Expiation.*

La Loi de la Mort et de la Vie court à travers toute l'Écriture.

Dès l'aube de l'histoire humaine, nous voyons se dresser *l'autel du sacrifice*. Abel offre à Dieu des premiers-nés de son troupeau, et Dieu agréa son offrande. (Gen. 4 : 4). Mais comment était venue à l'esprit et au cœur d'Abel l'idée d'un acte si pénible à accomplir, si douloureux pour le bon berger qu'il était sans doute, si cruel pour les agneaux qu'il égorgéait ainsi ? Impossible de ne pas voir, dans ce rite étrange, un acte d'obéissance à une volonté divine préalablement exprimée. Le sacrifice d'Abel ne fut sans doute pas le premier offert ; après la chute, nous est-il dit, « l'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et Il les en revêtit ». (Gen. 3 : 21). La nudité de nos premiers parents ne pouvait être voilée par des vêtements de feuilles ; ils devaient vivre, pour ainsi dire, sous le signe de la mort, et même de la mort sanglante (1). Quelle admirable unité que celle de l'Écriture, et combien il apparaît nettement que la Nature et la Bible ont eu le même Auteur !

(1) Montaigne, le philosophe sceptique du xvr^e siècle, raconte qu'il avait hérité du manteau que son père avait porté, et qu'il ne s'en revêtait jamais sans que sa pensée se reportât vers ce père qu'il avait aimé. « Il me semblait », dit-il, « que je me revêtais de mon père ». Ce manteau était probablement fait de fourrure ; mais ce n'est pas à l'animal dont la peau avait servi à le confectionner, c'est au père qui lui avait légué ce vêtement, que le cœur du fils se reportait avec émotion. N'était-ce pas un sentiment analogue — mais combien plus profond et plus doux — qui remplissait l'âme des vrais croyants de l'Ancien Testament, quand ils se mettaient symboliquement sous la protection du sang des victimes qu'ils avaient offertes sur l'autel de Dieu ?

Ce sentiment est exprimé dans nombre de nos cantiques, et dans celui-ci :

O mon Sauveur, qui, par ton sacrifice,
A ton enfant ouvris ces nouveaux cieus,
Tu m'as couvert de ta sainte justice ;
Vers ta Sion j'élève en paix mes vœux !

Cette loi règne dans l'Ancien Testament tout entier. Le culte patriarcal était essentiellement basé sur le sacrifice sanglant. Noé, Abraham, les patriarches, ne construisent point de temple, mais partout et toujours, ils dressent *l'autel*. Il n'y a point encore de sacerdoce, sinon celui qu'exerce le père de famille ; aucun formulaire religieux, aucun costume spécial pour le service divin ; mais partout, l'autel, l'immolation des victimes, l'holocauste. Et ce n'est pas seulement chez les Hébreux que nous trouvons cette pratique ; c'est dans tous les pays et chez tous les peuples. Elle est le fond de toutes les religions, elle a existé de tout temps. Comment expliquer ce fait, autrement que par un ordre primitif donné par Dieu à l'homme, pour perpétuer la prophétie d'une rédemption à venir, et laisser entrevoir, tout au moins, la nature tragique de cette rédemption ? (1).

La Loi de la Mort produisant la Vie se retrouve dans le dogme capital de la *régénération*, ou *nouvelle naissance*. La régénération, dont nous parlerons plus au long, est le passage de l'état de mort où nous sommes par nature, à cause du péché, à l'état de vie en Christ, par la vertu de sa mort expiatoire et par l'efficacité de sa résurrection. (Eph. 2 : 1, 2, 5). *Le Christ crucifié*, voilà le Germe par lequel l'homme nouveau est formé en nous.

Ce mystère est grand. Mais quel est le mystère qui ne l'est pas ? A qui nous demanderait de rendre acceptable à la raison le fait de la nouvelle nais-

(1) Les monuments mégalithiques, ces « pierres levées » qu'on rencontre en tant de lieux, et notamment en Bretagne (Menhirs, Cromlechs), ne sont-ils pas des autels dressés en plein vent, par les premiers habitants de l'Europe, qui n'ont guère laissé d'autres traces de leur existence ? La forme de certaines de ces pierres confirme cette hypothèse. En tout cas, on peut affirmer que *l'autel* des sacrifices sanglants a toujours été le centre de la religion.

sance, nous demanderions de nous expliquer le fait de la naissance tout court. *Je suis* : Voilà le fait. Il ne se prouve que par notre existence même, dans le domaine de la Nature comme dans celui de la Grâce.

Conclusion. — Ainsi, dans la Nature, dans la Révélation, dans l'Incarnation, dans la Régénération, nous voyons Dieu toujours identique à Lui-même, toujours agissant d'après les mêmes principes, se conformant aux mêmes lois. On ne peut nier la Bible sans nier Jésus-Christ, et l'on ne peut nier le Dieu de Jésus-Christ sans nier le Dieu de la Nature. Il faut donc se résoudre, logiquement, à être chrétien... ou athée. Et la logique la plus probante n'est certes pas dans la seconde partie de cette alternative !

c) ANALOGIES ENTRE LE CHRIST ET LA PAROLE ÉCRITE.

Les analogies que nous venons simplement d'indiquer entre l'action de la Parole de Dieu dans la Création visible et l'incarnation de cette même Parole, nous les retrouvons entre la Parole incarnée et la Parole écrite : Voyons quels sont les traits communs entre ces deux mystères (1) :

a) *Conception miraculeuse.* Le Saint-Esprit a engendré Jésus dans le sein de Marie. Le même Esprit a fait naître la Parole écrite dans l'âme d'un peuple : *Israël*. « C'est à eux que les oracles de Dieu ont été confiés ». Le choix de ce peuple pour donner au monde la suprême révélation de Dieu,

(1) Nous reviendrons sur ce sujet dans les chapitres consacrés au Mystère du Christ, mais nous tenons à montrer, dès le début de notre étude, combien notre foi en Christ est confirmée et appuyée par les analogies énumérées ici.

n'est pas plus mystérieux, et ne l'est pas moins, que celui de l'humble fille de David pour mettre au monde le Messie.

b) *Union des deux natures.* Le Christ est à la fois homme et Dieu. Homme, Il est de son temps, de son pays, de sa race ; Il parle une langue humaine — langue qui, certainement, n'aurait pas été choisie par les sages de l'antiquité pour exprimer les plus hautes pensées. Dieu, Il plane au-dessus des contingences auxquelles, cependant, son humanité s'est soumise. De même, la Bible est à la fois l'œuvre de Dieu et l'œuvre des hommes. L'Absolu divin et le Relatif humain s'unissent mystérieusement pour produire un Livre écrit en vue des temps où vivaient ses multiples auteurs, mais aussi en vue de tous les hommes de tous les temps, et dans toutes les circonstances, jusqu'à la fin du monde ;

c) *Développement progressif.* « Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce, devant Dieu et devant les hommes ». (Luc 2 : 52). Nous pouvons être assurés qu'à tous les moments de cette croissance, Il était parfait, sans reproche, sans tache et sans erreur. De même, la Bible est d'abord le Livre de l'enfance de l'humanité. Elle ne donne pas, dans ses premières pages, l'enseignement complet et définitif que contient le Nouveau Testament. Mais comme le Messie annoncé par les prophètes est le même que le Christ raconté dans les Evangiles, ainsi la Loi et la Grâce, l'Ancien et le Nouveau Testament, s'accordent parfaitement en Christ.

— Jésus, dans son humanité, est sans erreur et sans péché.

— La Bible, Livre écrit par des hommes inspirés, n'enseigne aucune erreur et ne favorise aucun péché.

Le fait du Christ et le fait de la Bible sont donc de même nature : l'un est la Parole de Dieu faite chair, et l'autre, la Parole de Dieu faite Livre.

Il faut remarquer que, si le Christ seul est l'auteur de notre salut et le suprême Révéléateur du Père, c'est par les Ecritures seules que nous Le connaissons. L'Ancien Testament est tout rempli du Messie qui devait venir ; Israël ne vivait que de cette attente ; le Nouveau Testament est rempli du Christ qui est venu : l'Eglise ne vit que de cette première apparition, et de celle qu'elle attend, en vertu des prophéties.

Ainsi dans la Nature, dans l'Incarnation, dans la Bible, c'est toujours la Parole de Dieu, le Logos, que nous voyons à l'œuvre. La Parole a créé le monde et l'homme ; la Parole a sauvé le monde et l'homme ; la Parole sera de nouveau manifestée pour l'œuvre de la Rédemption, et jugera le monde et l'homme.

Et dans toutes ces manifestations, la Parole est inséparable de l'Esprit :

« L'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux »
(Création) ;

L'Esprit de Dieu a engendré le Messie (Incarnation) ;

L'Esprit de Dieu a inspiré les écrivains sacrés (Inspiration) ;

L'Esprit de Dieu régénère les croyants et habite en eux (Régénération).

Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! (1).

(1) Voir Appendice A.

CHAPITRE II

Le Mystère du Livre

§ 1. - Inspiration, Révélation, Illumination.

La Bible est un livre plein de mystères, mais elle est aussi, par excellence, un Mystère. Comment ce Livre s'est formé ; comment il est parvenu jusqu'à nous, à travers des péripéties extraordinaires et en dépit d'obstacles innombrables et prodigieux ; comment il s'est répandu dans le monde entier et a été traduit dans toutes les langues, c'est ce que nous n'entreprendrons pas de dire en ce moment : l'histoire de la Bible est l'un des plus grands miracles de l'Histoire, et peut-être le plus grand (1).

Ce qui peut seul expliquer le triple miracle de sa composition, de sa conservation et de sa diffusion, c'est qu'il est essentiellement la Parole de Dieu, ou, ce qui revient au même, le Livre du Christ. « C'est par elles (les Ecritures) que vous pensez avoir la vie éternelle ; *ce sont elles qui rendent témoignage de moi* », disait Jésus aux Juifs. « L'Écriture ne peut être renversée », leur disait-il encore. Jésus a donc contresigné les Ecritures que les Juifs considéraient comme inspirées et qu'ils avaient soigneu-

(1) Il a pour pendant et pour corollaire l'histoire du peuple Juif, le peuple de la Bible. Ce peuple a survécu à tous ceux qui l'ont persécuté : l'Égypte, l'Assyrie, la Chaldée, l'Empire romain, et plusieurs peuples modernes.

sement recueillies et conservées. Bien loin de dire : « Pourvu que vous croyiez en Moi, il importe peu que vous croyiez en elles », Il s'est solidarisé avec elles de telle manière qu'on ne peut l'accepter, Lui, qu'en acceptant les Ecritures dans toute leur teneur.

1. *Qu'est-ce que l'Inspiration biblique ?* — Disons d'abord que, même s'il nous est impossible de la définir de manière à satisfaire pleinement l'intelligence, nous sommes tenus de l'admettre par le fait seul que Jésus l'a si nettement affirmée, et que nous avons reconnu en Lui, par une intuition divine qui s'appelle la Grâce, le Maître infaillible que nous devons suivre en toutes choses.

L'Inspiration, comme le mot l'indique, est une opération du Saint-Esprit. Empruntons au grand théologien Hodge la définition suivante :

« L'Inspiration est une influence divine qui, agissant également sur tous les écrivains sacrés dans tout ce qu'ils ont écrit et nous a été conservé, rend absolue l'infailibilité de leurs écrits, dans toutes leurs parties, soit dans les idées, soit dans l'expression de ces idées, et a déterminé le choix et la distribution de leurs matériaux selon le plan divin. La nature de cette influence, tout comme celle des opérations divines dans l'âme humaine, soit pour la régénérer, soit pour la sanctifier, est totalement inscrutable. Mais le résultat de cette action ou influence divine est à la fois évident et certain : elle fait des écrits sacrés la règle infaillible de la foi et de la vie chrétienne » (1).

2. *Il faut distinguer entre l'Inspiration et la Révélation.* — La Révélation, c'est la communication faite par l'Esprit de Dieu à un être humain, d'une

(1) Hodge's *Outlines of Theology*, p. 70.

vérité, ou d'un fait inconnu, ou appartenant à l'avenir, et qu'il aurait été impossible de connaître autrement. Cette Révélation a pu parvenir à l'esprit du sujet, soit directement, soit indirectement, par des paroles, des signes ou des visions, ou encore par un prophète. Des hommes ont reçu des révélations sans avoir reçu le don, ou la permission, de les communiquer en paroles ou en écrits inspirés. Ainsi Enoch, Noé, Abraham. D'autre part, certains écrivains sacrés n'ont pas eu des révélations (ainsi Matthieu, Marc, Luc), mais ils ont simplement raconté des faits connus, sous l'influence du Saint-Esprit qui les a préservés de toute erreur.

3. *Il faut aussi distinguer entre l'Inspiration et l'Illumination.* -- Celle-ci est une action du Saint-Esprit qui s'exerce sur tout croyant fidèle, non pour lui révéler des faits ou des doctrines qui ne seraient pas contenus dans les Ecritures, ni pour lui dicter des formules infaillibles, mais pour lui donner le discernement spirituel, par lequel il sera mis en état de comprendre tout ce qu'il a plu à Dieu de nous faire connaître par sa Parole écrite. Cette illumination ne donne pas la connaissance de tous les mystères ; mais elle nous rend capables de discerner entre ce qui peut être connu dès maintenant et ce qui ne le sera que plus tard. Elle pénètre au delà du voile lorsque le Saint-Esprit Lui-même le soulève, mais elle s'abstient respectueusement de prétendre le soulever.

Les vrais illuminés sont des *voyants*, mais non pas des *visionnaires*. C'est pour avoir méconnu la distinction entre l'Inspiration et l'Illumination que tant de chrétiens se sont égarés dans des rêveries étranges et parfois dangereuses. Les sectes *d'illuminés*, si fréquentes au moyen-âge (et même de

nos jours), ont grandement contribué à affaiblir l'autorité des Saintes Ecritures.

Tandis que l'Illumination par le Saint-Esprit est accordée à chaque croyant qui vit en communion avec Dieu, et cela pour tous les moments de la vie, l'Inspiration ne s'est exercée que sur un petit nombre d'hommes choisis par Dieu au sein du peuple d'Israël : les prophètes de l'Ancienne Alliance et les apôtres et prophètes de la nouvelle. Le choix de ce peuple, pour donner au monde les oracles de Dieu (Rom. 3 : 2), est l'un des plus grands miracles de l'histoire. Il a pu y avoir des hommes inspirés en dehors d'Israël (ainsi Balaam), mais aucun livre inspiré par Dieu ne nous est parvenu, en dehors de ceux que les Juifs nous ont transmis.

Il faut aussi reconnaître l'intervention divine dans la sûreté avec laquelle le peuple Juif a été dirigé pour la formation du Canon de l'Ancien Testament. Les croyants qui, parmi ce peuple, formaient l'Israël véritable (1), furent éclairés d'en-haut — illuminés par le Saint-Esprit — pour discerner les écrits inspirés et en former le recueil que nous avons reçu de leurs mains, et qui est pour nous la Parole de Dieu, Jésus Lui-même l'ayant formellement reconnu comme tel. La main de Dieu est visible, en quelque sorte, dans la conservation de ce recueil à travers les âges, sans qu'il y ait eu, à cet égard, aucune controverse entre les Juifs des diverses écoles : Phariséens, Sadducéens, Esséniens, Juifs conservateurs et Juifs modernistes, tous se sont toujours accordés sur ce point essentiel. La Bible du Rabinat français contient tous les livres de notre Bible protestante, et seulement ceux-là. L'Eglise catholique s'est permis d'ajouter au Canon

(1) « Car tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas Israël. » (Rom. 9 : 6).

juif les livres dits Apocryphes ; mais les Juifs ne les ont jamais admis.

Cette fidélité en ce qui concerne *la lettre* des Ecritures est d'autant plus étonnante que les Juifs, dans leur ensemble, n'ont pas été fidèles à *l'esprit* du Livre sacré. De bonne heure, ils ont introduit dans leurs croyances et leurs pratiques des traditions et des superstitions qui n'ont rien de commun avec l'Ecriture. Jésus, déjà, le leur reprochait (1). Surtout, ils n'ont pas su voir, dans leurs saints livres, les prophéties relatives au Messie humilié et crucifié, l'Agneau de Dieu qui devait porter le péché du monde.

Le Nouveau Testament, écrit aussi par des Juifs sous l'inspiration directe du Seigneur, a été formé, sous l'action de ce même Esprit, par les croyants des premiers siècles de l'Eglise. Le même charisme qui avait été accordé au peuple Juif pour rassembler les livres de l'Ancien Testament, fut donné au peuple chrétien pour le Nouveau. Et la même unanimité que nous constatons entre les différentes écoles juives — parfois si opposées — en ce qui concerne la *lettre* de l'Ancien Testament, a régné et règne encore entre les diverses écoles, églises ou sectes chrétiennes, en ce qui concerne la *lettre* du Nouveau. L'Eglise catholique a ajouté, disions-nous, à la Bible juive, des livres apocryphes ; mais elle n'en a point ajouté au Nouveau Testament. Et cependant cette Eglise, pendant des siècles, a formellement interdit la lecture de ce livre à ses fidèles. Chose étrange ! Tandis que les moines, au fond de leurs couvents, copiaient scrupuleusement les livres saints, l'Inquisition condamnait à être brûlés vifs les

(1) Matth. 15 : 3 ; Marc. 7 : 8, 13, etc.

laïcs, et parfois même les prêtres, qui avaient osé lire et propager ces mêmes livres ! (1).

En somme, Dieu a confié aux ennemis de la vérité — Juifs traditionnalistes et chrétiens formalistes — la garde des documents qui les condamnent. Sans les copistes juifs, nous n'aurions pas eu l'Ancien Testament, et sans les copistes catholiques, nous n'aurions pas eu le Nouveau.

Peut-on affirmer que, dans les deux cas, les livres qui composent le Canon ont été choisis avec une absolue infaillibilité ?

A cette question très importante et très débattue, nous répondons sans hésiter, *oui*.

En ce qui concerne l'Ancien Testament, nous avons une preuve absolue : Jésus, après comme avant sa résurrection, l'a déclaré authentique dans toutes ses parties (Luc 24 : 27). Jésus a donc reconnu le charisme spécial du peuple juif en cette matière. Quant au Nouveau Testament, le soir même de sa résurrection, Jésus dit à ses disciples assemblés : « La paix soit avec vous ! *Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* ». Après ces paroles, Il souffla sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. *Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.* » (Jean 20 : 21-23). Et dans Luc 24 : 45 : « Alors, Il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils comprissent les Ecritures ». Ainsi, les apôtres et les autres témoins oculaires de la Résurrection ont reçu un charisme spécial, différent de celui qui leur fut accordé le jour de la Pentecôte, et qui a précédé celui-ci : *le don de comprendre les écrits de l'Ancien Testament, et*

(1) L'Eglise romaine, les églises grecques, etc., ont aussi ajouté des traditions. Le protestantisme n'est pas exempt de cette servitude.

celui de rédiger les écrits qui devaient composer le Nouveau. Comme Moïse avait formulé la Loi ancienne, eux devaient formuler la Loi nouvelle. Dans l'un comme dans l'autre cas, l'infaillibilité des écrits était impliquée. Moïse disait : « Ainsi a dit l'Éternel ». Paul écrit : « Selon la charge que Dieu m'a donnée auprès de vous, afin que j'annonçasse pleinement la Parole de Dieu » (Col. 1 : 25, et bien d'autres passages). Et Pierre, dans sa seconde épître (3 : 16), range les écrits de Paul parmi « les autres Écritures ». Il y avait donc à cette époque primitive des « Écritures », c'est-à-dire des livres inspirés, outre ceux de l'Ancien Testament.

Ici encore, comme dans toutes les œuvres où l'action divine et l'action humaine sont combinées, la nature du procédé nous échappe, mais le fait subsiste : Israël a été conduit infailliblement dans la formation de l'Ancien Testament, et le même fait s'est produit pour l'Église, pour la formation du Nouveau.

Il est à noter que l'inspiration des écrivains sacrés n'était point inhérente à leurs personnes ; elle ne se manifestait que dans l'exercice de leur ministère. Leurs ouvrages seuls étaient inspirés. A noter aussi que les prophètes de l'ancienne Alliance ne comprenaient pas toujours les oracles qui leur étaient donnés par le Saint-Esprit : « J'entendis, mais je ne compris pas ; et je dis : Mon Seigneur, quelle sera l'issue de ces choses ? Il répondit : Va, Daniel, car ces paroles seront tenues secrètes et scellées jusqu'au temps de la fin ». (Daniel 12 : 8-9). Ce n'est là qu'un exemple ; nous pourrions en citer bien d'autres. L'obscurité de certains passages de l'Écriture n'ôte rien à leur caractère divin ; elle

sert à garder nos esprits dans l'humilité et dans l'attente de la pleine lumière (1).

§ 2. - Nature de l'Inspiration des Ecritures

Enumérons d'abord les théories qui s'éloignent le plus de la vérité. telle qu'elle nous apparaît dans les Ecritures mêmes.

1. *Théorie rationaliste, « libérale », ou « moderniste ».*

D'après cette école, la Bible est, sans doute, une livre unique au double point de vue religieux et littéraire. Elle est d'une grande élévation, au moins dans certaines de ses parties, et mérite le respect et l'admiration des belles âmes. Mais son inspiration n'est point *supernaturelle* : elle contient nombre de récits légendaires ; plusieurs des doctrines qu'elle enseigne sont rudimentaires et en contradiction avec les intuitions les plus claires de notre conscience ; sa morale, surtout celle de l'Ancien Testament, ne répond pas aux notions de justice que le monde civilisé reconnaît comme essentielles, etc., etc. L'inspiration de la Bible doit donc être mise sur le même plan que celle des grands poètes, des grands philosophes, des écrivains de génie ; la Bible n'est pas inspirée autrement que ne le furent Platon ou Virgile, Shakespeare ou Corneille...

A cette théorie, nous, chrétiens, avons une réponse concluante à opposer : Jésus-Christ, notre Maître, notre Sauveur et notre Dieu, a enseigné la pleine et entière inspiration des Ecritures, c'est-à-

(1) Voir, sur l'Inspiration, les passages suivants, outre ceux que nous avons déjà indiqués :

2 Tim. 3 : 16-17 ; 1 Pierre 1 : 10-12 ; 2 Pierre 1 : 20-21.

dire ce que l'apôtre Paul appelle la théopneustie (1). L'Esprit de Dieu est l'auteur de ce Livre, et non l'esprit de l'homme, si génial qu'il soit. Les écrivains sacrés ont fait usage des dons naturels qu'ils possédaient, mais le Saint-Esprit a maîtrisé leurs facultés, et Il reste finalement l'auteur responsable des écrits que ces hommes nous ont laissés. Nier l'intervention de Dieu, nier le miracle d'une inspiration tout à fait différente de ce qu'on appelle de ce nom en parlant d'œuvres humaines, c'est s'inscrire en faux contre Jésus Lui-même, c'est donc se placer hors du christianisme primitif, le seul qui soit authentique. Le rationalisme n'est pas une forme légitime de la religion chrétienne ; il n'est pas même, à l'examiner d'un peu près, une religion.

Remarquez que l'incrédulité, comme en dépit d'elle-même, est parfois contrainte de reconnaître le caractère unique, la supériorité inexplicable de l'Évangile. On ferait un livre des aveux échappés à la plume de bien des philosophes incroyants. Tout le monde connaît ceux du *Vicaire savoyard*, ou plutôt de J.-J. Rousseau. Renan, lui aussi, a dû, malgré lui, s'arrêter avec respect devant le miracle divin.

2. Une erreur plus subtile, mais peut-être plus dangereuse, parce que des chrétiens sincères la professent et la propagent, est celle de *l'inspiration partielle*.

D'après cette théorie, présentée par des écrivains de nuances diverses allant d'un modernisme atténué jusqu'aux confins du pur rationalisme, on peut, on doit même admettre que Dieu est intervenu dans la rédaction des écrits sacrés. Leurs au-

(1) *Théopneustie*. De deux mots grecs : théos, Dieu, et pneuma, Esprit, ou souffle (2 Tim. 3 : 16).

teurs — surtout ceux du Nouveau Testament — ont été contrôlés par le Saint Esprit pour formuler l'enseignement moral et religieux, seul important d'ailleurs. Mais ils ont pu se tromper, et ils se sont trompés souvent, dans tout ce qui n'est que temporel et contingent : sciences, histoire, etc. Jésus et ses apôtres participaient aux erreurs de leur époque ; ils n'ont été infaillibles que dans le domaine spirituel.

Réponse : Comment vous y prendrez-vous pour distinguer ce qui est spirituel de ce qui n'est que temporel ? Les récits de la Création, de la Chute, de la Naissance et de la Résurrection de Jésus, — tous ces récits, et beaucoup d'autres, touchent à la fois à la terre et au ciel. Cette école essaie de se maintenir dans une position équivoque ; elle est obligée de nier l'infailibilité absolue de Jésus, ce qui est nier sa Dété.

3. Une théorie qui se rapproche de la précédente, mais qui limite davantage encore le champ de l'inspiration biblique, c'est celle qui réduit celle-ci à n'avoir été qu'un secours de l'Esprit de Dieu accordé aux écrivains sacrés, par lequel leur conscience morale a pu s'élever jusqu'aux plus hautes conceptions religieuses ; mais ce secours surnaturel ne leur a pas été donné pour tout ce qu'ils ont écrit. Comme conséquence logique de cette manière de voir, nous ne devons accepter comme divinement inspiré, dans la Bible, que ce que notre conscience morale peut accepter comme tel.

A ceci, nous répondons qu'une telle manière de concevoir l'inspiration équivaut à la nier purement et simplement. Elle fait de l'homme le juge du Livre, au lieu que ce soit le Livre qui juge l'homme. Elle est incompatible avec la doctrine que Jésus

Lui-même a professée en cette matière, et ce fait seul suffirait à nous faire rejeter cette théorie. La Bible est supérieure à la conscience, même à celle d'un chrétien véritable. C'est la Bible qui forme la conscience, mais celle-ci n'est jamais infaillible. Une conscience individuelle n'a pas, d'ailleurs, à elle seule, toutes les lumières. Elle doit tenir compte de la foi de l'Eglise universelle; et celle-ci s'est prononcée nettement en faveur de l'inspiration plénière de l'Ecriture Sainte.

4. La seule doctrine qu'un chrétien logique puisse accepter, est donc celle de *l'inspiration plénière*. (Voir page 40).

Cette doctrine ressort du témoignage que les Ecritures se rendent à elles-mêmes, et de celui que Jésus-Christ leur a rendu (1).

Jamais Jésus, ni ses apôtres, n'ont fait la moindre réserve quant à l'infailibilité des Ecritures. Les paroles de Jésus, à cet égard, ont une importance capitale :

« Je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la Loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé ». (Matth. 5 : 18). Ces paroles impliquent l'infailibilité de la Loi et des Prophètes, c'est-à-dire de l'Ancien Testament tout entier. Il

(1) Voir les passages suivants : Nomb. 16 : 28-31 ; Deut. 31 : 19-22 ; 2 Sam. 23 : 2-3. « Ainsi a dit l'Eternel » : Esaïe 1 : 24 ; 3 : 16, etc. (voir aussi dans les autres prophètes).

Il est écrit : Matth. 4 : 4 = Deut. 8 : 3.

Il est écrit : Matth. 4 : 7 = Deut. 6 : 16.

Il est écrit : Matth. 4 : 10 = Deut. 6 : 13.

Dieu dit : Actes 2 : 17 = Joël 2 : 28-32.

Dieu parle : 1 Cor. 9 : 10 = Deut. 25 : 4.

L'Ecriture dit : Rom. 4 : 3 ; Gal. 4 : 30.

Le Saint Esprit dit : Hébr. 3 : 7 ; Hébr. 9 : 8.

Le Seigneur, par la bouche de : Actes 4 : 25 = Ps. 2 : 1-2. Hébr. 4 : 7 = Ps. 95 : 7, etc., etc.

faut y ajouter celles-ci : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ». (Matth. 24 : 35). Jésus met donc *ses* paroles sur le même plan que celles de l'ancienne Ecriture : Mais comment *ses* paroles nous sont-elles parvenues, sinon par cette Ecriture nouvelle : le Nouveau Testament ?

Voyez comment Jésus cite la Bible, en Matth. 22 : 31-32 :

« Pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu *ce que Dieu vous a dit* : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? Dieu n'est pas Dieu des morts, mais des vivants ».

Ainsi, Jésus l'affirme, c'est bien Dieu qui a parlé à Moïse, selon que le raconte l'Exode (3 : 6, 16). Bien plus, Jésus met l'accent sur les expressions rapportées dans l'Exode ; elles sont, pour Lui, littéralement exactes. Si les auditeurs du Christ n'avaient pas cru à l'inspiration verbale du saint Livre, l'argument du Sauveur n'aurait eu aucune prise sur eux, ce qui ne semble pas du tout avoir été le cas.

Il est si important pour nous, et même si essentiel, de bien connaître la pensée de Jésus, que nous citerons encore tout au long ses paroles, rapportées, comme les précédentes, par les trois Evangiles synoptiques, et que nous prenons en Matth. 22 : 41-46 :

« Comme les pharisiens étaient assemblés, Jésus les interrogea, en disant : « Que pensez-vous du « Christ ? De qui est-il fils ? ». Ils lui répondirent : de David. Et Jésus leur dit : Comment donc David, *animé par l'Esprit*, l'appelle-t-il Seigneur, lorsqu'il dit :

Le Seigneur a dit à mon Seigneur :
Assieds-toi à ma droite,

Jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied ?

Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ? Nul ne put lui répondre un mot. Et depuis ce jour, personne n'osa plus lui proposer des questions ».

Ici, Jésus attribue à David, *animé par l'Esprit*, des paroles qui, par le fait qu'elles sont inspirées, sont reconnues comme infaillibles, non seulement par Jésus, mais par les pharisiens eux-mêmes. Et par ces paroles, Jésus prouve à la fois l'humanité du Messie, c'est-à-dire la sienne (car il est fils de David) et sa Divinité (car Il est le Seigneur de David). Ainsi, les deux plus grandes doctrines bibliques, celle de la Vie future, et celle de l'Incarnation, sont prouvées, chacune par un seul texte, et même chacune par un seul mot !

Voudrait-on soutenir que Jésus, *avant sa mort*, n'était point infaillible, et qu'Il a partagé les idées fausses de ses contemporains sur certains points, entre autres sur l'inspiration plénière ? En supposant qu'il en fût ainsi, comment expliquer que Jésus, *après sa résurrection*, pendant les quarante jours qui précédèrent son ascension, n'ait point mis en garde ses disciples contre cette doctrine ? *Le Ressuscité* devait, cependant, avoir des lumières que les théologiens modernistes ne possèdent point ! Mais, bien loin de rétracter ses précédentes affirmations, Jésus ressuscité les renouvelle et les accentue. Lisez le récit de son entrevue avec les disciples d'Emmaüs. (Luc 24 : 25-27, 45, 46).

Pour les lecteurs non prévenus, les Evangiles montrent clairement :

1° Que les docteurs juifs des deux sectes oppo-

sées — Pharisiens et Sadducéens — croyaient à l'inspiration plénière de l'Ancien Testament. Les Juifs pieux étaient unanimes sur ce point.

2° Que Jésus, avant et après sa résurrection, loin de condamner cette croyance, l'a entièrement approuvée, et s'en est servi pour mettre les docteurs juifs en contradiction avec eux-mêmes.

3° Que Jésus a sanctionné, sur ce point, l'*orthodoxie* des pharisiens, tout en condamnant leur *hypocrisie*. « Les scribes et les pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse ; faites donc ce qu'ils disent (voilà pour l'orthodoxie), mais n'agissez pas selon leurs œuvres, car ils disent et ne font pas » (voilà pour l'hypocrisie). Matth. 23 : 2).

4° Que l'inspiration *plénière* s'étend aux mots aussi bien qu'aux idées. On peut l'appeler aussi *verbale*, si l'on entend par ce mot que toutes les expressions employées par les écrivains sacrés ont été contrôlées par le Saint-Esprit.

Mais l'inspiration plénière ou verbale n'est pas nécessairement la *dictée*. Sans doute, certaines portions de l'Écriture ont été écrites sous la dictée directe de Dieu. Certaines prophéties : Psaume 22, Esaïe 53, Jérém. 30 : 2, Michée 5 : 1, Zacharie 9 : 9, Apoc. 1 : 11, etc., sont si explicites, si détaillées, qu'il est impossible de croire que l'écrivain ait choisi lui-même les mots dont il s'est servi. Quant au Décalogue, il a été écrit par la main de Dieu même.

Mais le Saint-Esprit n'est pas lié à une seule méthode. Il apparaît bien nettement que, le plus souvent, les écrivains ont écrit en faisant usage de toutes leurs facultés intellectuelles ; leur travail porte leur empreinte ; il y a un style d'Esaïe, comme il

y a un style de Paul, de Pierre, de Jean. Nous sommes ici en présence du même fait que nous avons constaté dans d'autres domaines : la collaboration de Dieu, dans sa pleine souveraineté, et de l'homme, dans sa pleine liberté.

Il est bien entendu que l'inspiration n'appartient qu'aux textes originaux. L'infaillibilité n'a pas été donnée aux copistes et aux traducteurs. Il y a donc une place légitime pour la Critique biblique, dont l'objet est de découvrir, parmi les manuscrits existants, ceux qui sont les plus exacts, et parmi les différentes « leçons », celles qui sont les plus sûres. Mais nous ne pouvons reconnaître le bon droit de cette Critique que si elle est faite par des hommes chez qui la science est la servante de la foi. Des croyants seuls peuvent posséder le don spirituel nécessaire pour ces travaux délicats.

D'ailleurs, les variantes sont très peu nombreuses en ce qui concerne les manuscrits des livres sacrés, tandis qu'elles abondent dans les manuscrits des livres profanes de l'antiquité qui sont parvenus jusqu'à nous. La plupart des variantes bibliques sont insignifiantes, et ne portent jamais sur une doctrine ou sur un fait important. Cette absence presque totale d'erreurs dans les manuscrits n'est rien de moins qu'un miracle ; c'est un fait sans parallèle, et qui confirme notre foi dans la divine inspiration des Ecritures.

Objections à la doctrine de l'inspiration plénière :

1° Certains passages de l'Ancien Testament ne sont pas cités littéralement dans le Nouveau. Les auteurs du N.T. ont fréquemment employé la version des Septante, laquelle, cependant, ne peut être regardée comme inspirée.

Réponse : Le texte grec de ces citations n'est jamais

en contradiction avec le texte hébreu. Le Saint-Esprit étant l'auteur des Ecritures, il lui est bien permis de s'exprimer de deux manières différentes ; il suffit qu'elles s'accordent entre elles.

2° *Prétendues erreurs scientifiques.*

Réponse : Ce qui frappe le lecteur non prévenu, c'est la sobriété des récits et l'absence complète des légendes monstrueuses ou puériles dont sont encombrées les annales des peuples antiques. La Bible n'a pas pour objet de nous enseigner les sciences naturelles ; quand elle fait allusion aux faits de la nature, elle en parle dans un langage destiné à être compris par toutes les générations et par tous les peuples ; et c'est un véritable miracle que, tout en s'exprimant dans la langue populaire, elle ne contienne aucune hérésie scientifique dûment constatée et démontrée (1). Bien que tout le monde ait cru jusqu'aux temps modernes que la terre est plate et immobile, la Bible ne l'enseigne pas ; elle emploie même certaines expressions qui semblent indiquer le contraire (2). Le récit de la Création, en Genèse I, présente une succession d'actes créateurs en parfaite conformité avec les découvertes les plus modernes et les plus authentiques de la géologie et de la paléontologie.

(1) On a fait état, pour combattre la doctrine de l'inspiration plénière, du fait que Moïse parle du *lièvre* comme d'un *ruminant* (Lév. 11 : 6). Voici ce que dit à ce sujet *la Bible annotée* : « ...Ni la gerboise ni le lièvre n'ont les quatre estomacs qui constituent les ruminants ; mais ils ont un mouvement particulier de la bouche qui a longtemps fait croire qu'ils rumaient. Moïse se conforme à la manière de voir et de parler de son temps ». Ne peut-on pas supposer que, dans le langage ordinaire, *remâcher* ou *mâchonner*, comme le fait de lièvre, et *ruminer*, s'exprimaient par le même mot ?

(2) « C'est Lui qui est assis au-dessus du cercle de la Terre » (Esaïe 40 : 22). Certaines traductions (entr'autres celle du Rabbinat) disent : *globe*.

La Bible parle du *poids de l'air* (Job 28 : 25) ; de *la mesure des mers* ; de *l'apparition de la lumière avant l'apparition du soleil*, etc. Elle enseigne l'origine commune et l'unité de la race humaine, — fait qu'on a vainement essayé de nier, et que tous les savants reconnaissent aujourd'hui.

Les découvertes récentes de l'archéologie confirment de la manière la plus frappante l'histoire des récits bibliques, et cela, parfois, jusqu'aux moindres détails (1).

Nous donnerons ici, à titre d'exemple, un seul fait :

« Il n'y a guère plus de cinquante ans », écrit un auteur anglais (2), « notre connaissance de l'histoire assyrienne était presque entièrement réduite à ce qui est raconté dans l'A. T. Depuis lors, les découvertes archéologiques, loin de controuver les déclarations historiques de la Bible, les ont remarquablement confirmées, et ont montré l'inanité de bien des théories de la Critique. « Belschatsar, disait la Critique, n'a jamais existé ; ce nom ne se trouve dans aucune des annales royales assyriennes. Le chapitre 5 de Daniel doit donc être considéré comme non historique ». Mais ce qui était regardé comme un « résultat acquis » de la Critique a été absolument bouleversé quand le professeur Rawlinson déterra des inscriptions qui contenaient le nom de Belschatsar, et révélaient le fait lumineux que Belschatsar était le fils de Nabonide, dernier roi de Babylone ; que si Belschatsar n'était pas le roi *de jure* (ou de droit), il fut certainement, à partir du quatrième mois où son père fut prisonnier, jusqu'au

(1) Voir Urquhart : *Biblical Guide* ; Edouard Naville : *Le Deutéronome*. W. H. Guiton : *Le Cri des Pierres*, etc., etc.

(2) *Jonah, Prophet and Patriot*, by D. E. Hart-Davies, M. A.

huitième (où lui-même fut tué), régent ou vice-roi. Cette constatation permit aux étudiants de l'Écriture de comprendre, pour la première fois, la raison pour laquelle il offrit à Daniel la troisième place dans le royaume, la seconde étant occupée par lui-même ! ».

Nous ne prétendons pas réfuter ici toutes les objections prétendues scientifiques que l'on oppose à la doctrine de l'inspiration plénière des Écritures. Les quelques faits que nous venons de donner suffiront : aucune des objections formulées par les savants non croyants n'a été reconnue sans réplique ; il s'est toujours trouvé des savants d'aussi grande valeur que les premiers pour soutenir la thèse que ceux-ci voulaient contredire. Il nous suffit, d'ailleurs, de savoir que notre Maître, Jésus, qui est la VÉRITÉ ABSOLUE, a accepté la Bible dans toute sa teneur, pour que chaque page, chaque ligne du Livre sacré, soit pour nous la PAROLE DE DIEU.

§ 3. - La Bible, unique autorité des croyants.

L'inspiration plénière de la Bible étant établie, il nous reste à voir quelle autorité nous devons lui reconnaître. Poser la question, c'est la résoudre : Puisque la Bible est la Parole de Dieu, elle doit être acceptée par tous les enfants de Dieu comme la Loi parfaite, et qui doit être parfaitement obéie.

A l'encontre de cette affirmation, se dressent deux théories erronées :

I. L'Église catholique-romaine, et les églises dites schismatiques (Grecque, Roumaine, Copte, etc.) ajoutent à l'autorité des Écritures, et même plaçant au-dessus d'elle l'autorité de l'Église, en vertu de laquelle des doctrines non enseignées dans la

Bible doivent être acceptées à l'égal des doctrines bibliques, et souvent, même, de préférence. D'après cette théorie, l'Eglise, ayant à l'origine formé le Canon, est supérieure au Livre sacré. De plus, le Saint-Esprit, résidant pleinement en elle, l'Eglise est infaillible ; elle a donc seule le don d'interpréter les Ecritures. L'Eglise romaine affirme en outre que son chef, le Pape, est l'unique détenteur de l'infaillibilité doctrinale.

A ces prétentions orgueilleuses, nous répondons :

1° La Synagogue juive, elle aussi, avait la prétention d'être au-dessus des Ecritures ; c'est ce que le Sauveur lui reprochait, et avec quelle énergie ! (Matth. 15 : 1-9 ; Marc 7 : 6-13 ; Luc 11 : 37-42). Et cependant, Jésus n'était point un anarchiste religieux ; Il reconnaissait le caractère divin des institutions israélites ; Il se soumettait, pour tout ce qui n'était pas contraire à la Parole de Dieu, aux règles de la Synagogue et aux rites du Temple. Mais Il plaçait la Parole de Dieu au-dessus de toute autorité séculière ou cléricale.

2° L'Eglise n'est nulle part, dans le Nouveau Testament, mentionnée comme étant investie d'une autorité indépendante de l'Ecriture. L'Eglise n'existe que par l'Ecriture, elle n'est rien sans elle. Avant que fût formé le Canon du Nouveau Testament, l'Eglise recevait comme inspiré l'Ancien Testament, à l'exemple de son Maître. Elle obéissait aux apôtres et aux prophètes de la Nouvelle Alliance, mandataires inspirés du Christ. L'Eglise a donc toujours reconnu au-dessus d'elle une autorité infaillible. L'autorité légitime de l'Eglise, c'est celle qu'elle exerce en prêchant l'Ecriture et en l'appliquant, sans se permettre d'en rien retrancher, d'y rien ajouter,

ni d'en tordre le texte pour le mettre d'accord avec la tradition, ou avec des doctrines « étrangères ».

3° Le charisme accordé au peuple juif pour l'Ancien Testament, et à la chrétienté primitive pour le Nouveau Testament, en vertu duquel ces deux collectivités ont été rendues capables de recueillir et de conserver « les oracles de Dieu », ce charisme n'implique en aucune façon la supériorité de la Synagogue, ou celle de l'Eglise, sur la Parole de Dieu : bien au contraire, il rend obligatoire pour les Juifs et pour les Chrétiens l'obéissance aux Livres sacrés, puisqu'ils en ont reconnu l'inspiration divine.

II. La seconde théorie que nous combattons est celle que professe l'Ecole dite *moderniste*. Tandis que Rome ajoute à la Parole de Dieu, le Modernisme en retranche tout ce qu'il estime être contraire aux données prétendues certaines de la *Science*, et aux intuitions de la *Conscience*.

1. Avant de parler de la Science, il faudrait la définir. Y a-t-il une Science, au sens absolu ? Ne faut-il pas distinguer entre *la Science* et *les sciences* ? La Science, au sens absolu, c'est la Pensée et l'Action divines dans tous les domaines. Cette pensée et cette action, personne ne peut se vanter de les connaître entièrement. Quant aux sciences, aucune d'elles n'a dit son dernier mot : ni l'astronomie, ni la géologie, ni l'archéologie, ni l'histoire. Et l'on peut même affirmer que, parmi les savants les plus authentiques, un grand nombre constatent une harmonie saisissante et vraiment miraculeuse entre les faits scientifiques dûment démontrés et les affirmations bibliques.

2. Il faudrait aussi définir la *Conscience*. S'agit-il de la conscience individuelle, de la vôtre, de la mienne ? Mais comment une conscience isolée prétendrait-elle avoir le droit de s'inscrire en faux contre les affirmations les plus nettes de l'Écriture, contre celles du Christ Lui-même ? Toute conscience est faillible, étant liée à la chair, dans les conditions d'ignorance et de péché où nous sommes tous placés dès notre naissance. — S'agit-il de la conscience de l'Église universelle ? Mais celle-ci s'est confondue de bonne heure avec la *chrétienté*, bien différente de l'Église, laquelle ne se compose que des régénérés. Et cependant, la chrétienté, non sans quelques tâtonnements, a dû, elle aussi, à l'unanimité, affirmer l'inspiration plénière des Écritures, telles que nous les avons aujourd'hui. D'ailleurs, ce n'est pas seulement sur l'autorité de la chrétienté que nous acceptons le Nouveau Testament comme étant divinement inspiré : c'est sur celle du Saint-Esprit, promis par Jésus à ses apôtres pour leur communiquer le pouvoir surnaturel de lier et de délier, de parler et d'écrire en son nom. (Matth. 16 : 19 ; 18 : 18 ; Luc 24 : 45 ; Jean 20 : 21-23). L'accord unanime de l'Église primitive, et même de la chrétienté, pour reconnaître les écrits apostoliques et les séparer des écrits apocryphes, — unanimité qui existe aujourd'hui encore entre les confessions chrétiennes les plus différentes et même les plus opposées l'une à l'autre — cette unanimité n'est rien de moins qu'un miracle. La seule conscience humaine qui ait été absolument inerrante et infaillible, c'est celle de Jésus-Christ. Or Jésus-Christ s'est prononcé explicitement et sans aucune réserve ; Il a affirmé l'inspiration de l'Écriture ; entre autres dans ces paroles, qu'Il a mises dans la bouche d'Abraham s'adressant au mauvais

riche : « Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent... *S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, ils ne se laisseront pas persuader quand même quelqu'un des morts ressusciterait* ». (Luc 16 : 29-31).

Que nos lecteurs veuillent bien réfléchir, avant de se jeter dans le marécage des doutes modernistes ! Jésus, pendant toute sa vie terrestre, a été dominé par cette pensée : *accomplir les Ecritures*. En Gethsémani, alors que son corps et son âme ployaient sous le poids de nos péchés dont Il se chargeait, et des souffrances qu'Il allait subir à notre place, Il s'est soumis — non sans que sa chair ait frémi d'angoisse : (Père, *s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi* !). Il s'est soumis, cependant, à la volonté divine, *telle qu'Il l'avait vue dans les Ecritures*. C'est pour accomplir les Ecritures qu'Il s'est laissé trahir par Judas ; c'est pour accomplir les Ecritures qu'Il a subi le supplice qu'on infligeait aux esclaves romains ; qu'Il s'est laissé percer les mains et les pieds ; qu'Il a crié : « J'ai soif ! ». Il a voulu accomplir les Ecritures, dans sa mort, « jusqu'à un iota, un trait de lettre... ». Ah ! que Dieu nous garde d'avoir pour les Ecritures moins de respect qu'Il n'en avait Lui-même, Lui qui, cependant, aurait pu se placer au-dessus d'elles, puisqu'Il est la *Parole*, au sens le plus absolu ! Et que Dieu nous fasse la grâce d'obéir à ces Ecritures, même si, ce faisant, nous devons, d'une manière encore inédite, avoir communion aux souffrances de Christ !

Pour accepter, pour comprendre et pour pratiquer la Parole de Dieu, il faut être en communion avec l'Esprit dont elle émane ; il faut avoir reçu l'illumination du Saint-Esprit. Il y a une fausse orthodoxie, celle qui a fait tant de mal à la cause chrétienne ; celle qui n'est convaincue qu'intellectuellement de la vérité, ou n'accepte celle-ci que par tradition de fa-

mille, par paresse, ou par indifférence ; ou encore, pour sauvegarder les vieilles institutions et maintenir le peuple dans l'obéissance religieuse. Cette orthodoxie-là accepte la Bible comme un code, comme une charte, mais sans intelligence vraie, sans joie, sans expérience de la grâce : c'est l'orthodoxie des Pharisiens. Elle est intolérante : c'est l'une de ses marques distinctives.

Oui, l'Évangile est une loi, mais c'est « la loi de la liberté ». On ne l'accepte véritablement que par le cœur. Même dans l'Ancien Testament, la fidélité est associée à l'amour pour la Parole de Dieu et pour tout ce qui en dérive. Voir, par exemple, le Psaume 119 (versets 11, 16, 20, 24, 35, 47, 48, 54, 69, 70, 71, 72, 77, 92, 97, 103, 111, 113, 127, 131, 140, 162, 164, etc). Voir encore Jérémie 15 : 15-20 ; 20 : 7-10.

Le Saint-Esprit ne dissipe pas d'emblée toutes les obscurités de la Bible, mais Il nous les fait accepter humblement, comme étant nécessaires pour former et éprouver notre foi et notre obéissance. Il nous donne assez de clartés pour que nous puissions attendre la lumière complète. La Parole de Dieu est « une lampe allumée dans un lieu obscur ». (1 Pierre 1 : 10-12 ; 2 Pierre 1 : 19).

En résumé :

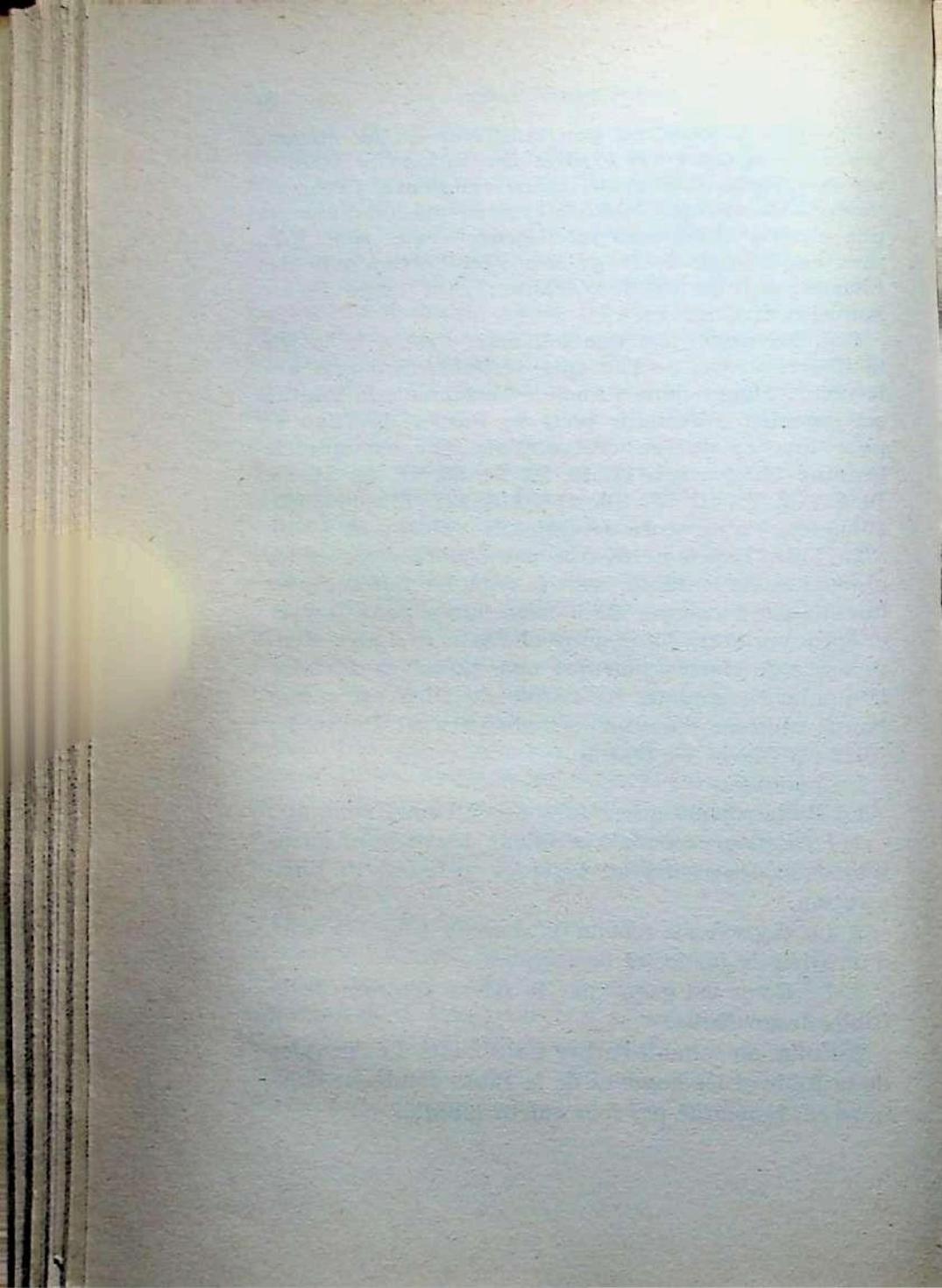
La Bible répond aux intuitions de l'âme humaine :

1. *La Raison* reconnaît la valeur des preuves scientifiques et des arguments logiques en faveur de l'inspiration.

2. *La Conscience* reconnaît, dans la Bible, la voix d'un Dieu de justice et de sagesse.

3. *Le Cœur* est gagné par la figure centrale de la Bible, Jésus-Christ.

4. Enfin, on connaît l'arbre à ses fruits. Les peuples de la Bible et les hommes de la Bible dominent l'histoire et l'humanité par leur valeur morale.



CHAPITRE III

Le Mystère de Dieu

§ 1. - Remarques préalables.

La Bible est une révélation *graduelle* de Dieu. Elle ne nous dit pas dès la première page tout ce qu'elle nous fait connaître par la suite. Les révélations divines sont merveilleusement adaptées au degré de développement intellectuel et moral des peuples et des individus qui les ont reçues.

« Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire et s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi ».

« Toutes choses couvrent quelque mystère, toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu... Prions Dieu de nous le faire reconnaître et servir en tout ; et rendons lui des grâces infinies de ce que, s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et de tant de manières pour nous ».
(Pascal.)

Dieu a formé de toute éternité un plan, qui se déroule conformément à la pensée et à la volonté divines. Essayons de comprendre, dans la mesure où cela nous est possible, la raison de cette méthode : si, dès le premier péché, l'expiation avait été faite par le sacrifice volontaire de la Parole incarnée, ou,

si le fils premier-né de la femme avait été le Sauveur (comme il semble qu'Eve l'avait espéré), il n'y aurait pas eu, entre le crime et son expiation, une correspondance proportionnée. Il fallait que le péché fût arrivé à son comble pour que la grâce eût tout son effet sur tous les êtres qui en seraient les témoins et sur ceux qui en auraient le bénéfice. Il fallait que l'Agneau de Dieu fût immolé par ceux-là mêmes qu'Il était venu sauver, et que ce crime des hommes fut en même temps le moyen de leur salut. Pour que le sacrifice du Christ fût complet, il fallait un Judas, un Caïphe, une foule hurlante, des prêtres apostats... *Il fallait que le péché abondât, pour que la grâce surabondât* (Rom. 5.20). Cela ne pouvait se produire qu'à un moment donné de l'histoire, que Dieu seul pouvait connaître et déterminer. Jusque-là, le Messie ne devait être que prophétisé et accepté à l'avance. La foi au Messie a sauvé même ceux qui ont vécu des siècles avant Lui, parce qu'ils ont su l'entrevoir dans les symboles qui leur avaient été donnés. C'est ce qu'enseigne si magnifiquement le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux.

Dans toutes ses œuvres et ses manifestations, Dieu procède graduellement : dans la Création telle que la Genèse nous la rapporte ; dans le développement de tous les êtres vivants, etc.

Mais la Bible ne se contredit point. Seul le lecteur superficiel ou de mauvaise foi essayera de mettre en opposition le Dieu de l'Ancien Testament et Celui du Nouveau. En réalité, ces deux aspects de la Divinité s'harmonisent et se complètent : nous ne pourrions comprendre le Dieu de la Grâce s'Il n'était en même temps le Dieu de la Loi. Chaque phase de la Révélation ajoute quelques traits nouveaux au portail divin, mais aucun trait n'est effacé.

Il faut donc rejeter énergiquement la théorie mo-

derne, d'après laquelle le Dieu de l'Évangile serait en opposition avec le Dieu de Moïse et des Prophètes, lequel n'aurait été que le dieu d'une tribu orientale, les Israélites. Ceux-ci auraient été d'abord, nous dit-on, des adorateurs de la lune, et ne seraient arrivés que par degrés au culte de Jéhova, en prêtant à ce Dieu leurs conceptions nationalistes et matérialistes, leur esprit de haine et de vengeance ; c'est peu à peu qu'ils seraient arrivés à la notion d'un Dieu unique et universel.

A l'encontre de cette théorie, nous affirmons que les écrivains sacrés ont reçu de Dieu, de ce Dieu qui, plus tard, s'est révélé en Jésus-Christ, la révélation graduelle de ses perfections, sans aucun mélange de paganisme et d'idolâtrie. Que les Israélites soient tombés, à certains moments de leur histoire, dans des superstitions des peuples qui les entouraient, cela n'est que trop évident ; mais loin de les avoir induits dans ces erreurs, leurs prophètes les ont fréquemment et énergiquement mis en garde contre elles et les ont repris sévèrement à cause d'elles. Il est vrai aussi que les premières pages de la Bible présentent parfois Dieu sous une forme humaine et avec un langage humain (anthropomorphique). Mais dans ce langage et ces formes, nécessaires pour rendre Dieu sensible à l'humanité primitive, il n'y avait rien qui fût faux, rien qui fût indigne du Dieu éternel (1).

(1) « Je suis celui qui suis ». Exode 3 : 14. — « L'Éternel descendit dans une nuée, se tint là auprès de lui (Moïse), et proclama le nom de l'Éternel. Et l'Éternel passa devant lui, et s'écria : L'Éternel, l'Éternel, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché, mais qui ne tient point le coupable pour innocent, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième générations ! » (Ex. 34 : 5-7). Quelle grandeur, quelle beauté et quelle vérité dans ces paroles !

Voir encore 1 Rois 8 : 12, 23, 27-30 (Paroles de Salomon, à l'inauguration du temple). — Les diverses théophanies, ou appa-

La Bible tout entière nous présente Dieu comme l'Être par excellence, l'Être absolu, la Vie. Cette définition est conforme à ce que nous enseigne la raison, à la nature même des choses. Même chez les païens, elle subsiste obscurément. La peur que ce Dieu leur inspire fait qu'ils n'osent pas l'approcher, ni même l'adorer ; ils se sont créé une multitude de dieux secondaires, et ont fini par voir des dieux partout, tandis qu'ils ne connaissaient que de très loin le Dieu suprême. Mais ils savent qu'Il existe.

L'existence d'un Dieu, créateur de toutes choses, n'a pas besoin d'être démontrée. Les athées convaincus sont rares ; il y en a pourtant plus qu'autrefois, semble-t-il et c'est un symptôme de la décadence universelle qui, d'après l'Écriture, doit se produire avant la fin des temps (1). « L'insensé dit en son cœur : il n'y a point de Dieu ». (Ps. 14 : 1). L'athéisme est l'aberration de la pensée produite par la corruption du cœur. Même un Voltaire a dû écrire :

« Le monde m'embarrasse, et je ne puis songer
« Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger ».

Et voici quelques lignes d'un savant bien modeste, mais dont le génie patient a su découvrir une âme, une pensée intelligente, jusque dans les insectes, dont

ritions de Dieu sous forme humaine, se trouvent surtout dans la Genèse et l'Exode :

Gen. 16 : 7 ; 17 : 22 ; 18 : 17 ; 22 : 11-18 ; 26 : 23-24 ; 28 : 10-15 ; 32 : 24-32. — Exode 3 : 4 ; 13 : 21-22 ; 14 : 19 ; 19 : 16-20.

Voir aussi : Josué 5 : 13-15 ; Juges 6 : 11-24 ; 13 : 3, 8-23 ; Esaïe 6, etc.

Dans toutes ces apparitions, rien n'est attribué à Dieu qui soit contraire à sa justice et à sa miséricorde. — Aucune description de son apparence matérielle n'est donnée.

(1) Le Bolchevisme russe est nettement et brutalement athée. A noter, cependant, que le Bolchevisme s'est imposé au peuple russe par la violence ; la majorité du peuple est loin de s'être prononcée contre l'idée de Dieu. Aux Etats-Unis, l'*American Association for the Advancement of Atheism*, bien que très active et très entreprenante, est loin, elle aussi, d'avoir conquis l'âme du peuple.

il a fait son étude spéciale : J.-H. Fabre, le grand entomologiste :

« Je ne crois pas seulement en Dieu, je le vois. Sans Dieu, je ne comprends rien. Sans Dieu, tout est ténébreux. Plus je vais, plus j'observe, et plus cette intelligence m'apparaît rayonnante derrière le mystère des choses. On m'arracherait la peau plutôt que de m'ôter la foi en Dieu ».

Il faut à l'esprit humain la certitude qu'il existe une Cause première, de laquelle sont issus tous les esprits, toutes les formes de la matière, toutes les causes secondes et tous les effets qui en dérivent.

Le Matérialisme affirme l'éternité de la matière, qui n'aurait donc jamais été créée. Cette théorie longtemps populaire est fort démodée aujourd'hui. Elle est contraire à toutes les données actuelles de la science, comme à toutes les réquisitions de la conscience. La matière est distincte de l'esprit, lequel lui, est évidemment supérieur. L'existence de l'esprit dans l'homme suppose et appelle l'existence du Père des esprits, Dieu.

Le Panthéisme confond Dieu et le monde : Dieu étant simplement l'âme de l'univers, coexistant avec lui de toute éternité. Il n'y a donc pas eu de création, d'après ce système. Dieu est tout ; tout est Dieu.

Beaucoup de nos contemporains, voulant se soustraire à l'obligation de reconnaître et d'adorer un Être suprême, ne veulent ni affirmer son existence ni la nier : ils se complaisent dans le doute, qui n'est, le plus souvent, que de l'indifférence (1). Ils se réfugient dans le *positivisme* ou dans l'*agnosticisme*, deux mots qui signifient à peu près la même chose. « Nous

(1) « Le doute est un rêve, et le rêve a son charme », a dit un grand douteur.

sommes, disent-ils, placés sur le rivage d'un océan sans limites, sur lequel nous ne pouvons nous lancer, n'ayant ni barque ni voile. » S'ils entendent par ces mots que l'homme est impuissant, par lui-même, à parvenir jusqu'à Dieu, ils ont raison ; mais ils ne veulent pas s'enquérir de savoir si Celui qui s'est donné comme étant l'image empreinte de la Personne divine, Jésus-Christ, et le Livre où sa venue sur la terre a été prophétisée, puis racontée, sont véritablement la Révélation de Dieu.

Le Déisme, ou religion naturelle, affirme l'existence de Dieu, mais nie qu'il y ait une autre révélation que celle de la Nature et de la Conscience. Jean-Jacques Rousseau fut l'apôtre de cette religion, qui eut un grand succès vers la fin du XVIII^e siècle, particulièrement en France, et qui reste la religion d'un très grand nombre de Français. « L'homme, dit cette théorie, naît naturellement bon ; il est capable par lui-même de découvrir le devoir et de le pratiquer : il n'y a qu'à le laisser libre ; c'est la société qui est mauvaise, et qu'il faut amender ». Tous les faits, hélas ! et notre propre expérience, contredisent cette assertion orgueilleuse.

Le Théisme est la désignation commune à tous les systèmes religieux qui enseignent l'existence d'un Dieu personnel et d'une révélation écrite. Le Judaïsme, le Christianisme et l'Islamisme sont des religions théistes. Le Judaïsme reconnaît l'inspiration de l'Ancien Testament, mais non celle du Nouveau ; l'Islamisme, tout en reconnaissant une certaine autorité à l'Ancien Testament, et même à Jésus-Christ, regarde le Coran comme le seul livre inspiré dans toutes ses parties, et Mahomet comme le prophète supérieur à tous les autres. Le Christianisme authentique ne reconnaît qu'une seule révélation divine : la Bible, c'est-à-dire l'Ancien et le Nouveau Testament.

§ 2. - Les Sources de la connaissance de Dieu.

La Bible seule nous fait connaître la nature de Dieu, ses attributs et ses perfections, pour autant qu'il nous est nécessaire de les connaître en vue de notre salut.

Mais cette révélation n'est pas la seule, et la Bible elle-même le reconnaît et le déclare.

Tous les hommes n'ont pas la possibilité de lire les Ecritures ; cependant tous les hommes sont, d'après les déclarations de l'Ecriture elle-même, *capables* de connaître Dieu, au moins en partie ; et *coupables* pour ne l'avoir pas connu et adoré. (Ps. 14 : 1-3 ; Actes 14 : 15-17 ; 17 : 23-30 ; Rom. 1 : 18-23).

1° Tous ces passages, et bien d'autres, affirment que *Dieu se révèle dans la Nature*. L'existence d'un Etre suprême, auteur de toutes choses, et qui existait avant toutes choses, se démontre par elle-même.

La spiritualité de Dieu découle naturellement du fait de son existence. S'Il existe, Il ne peut être qu'un Esprit, supérieur à la matière, puisqu'Il l'a créée.

Sa grandeur infinie, « sa puissance éternelle et sa divinité » (Rom. 1. 20), éclatent dans ses œuvres, dont nous ne connaissons qu'une partie, et même ne connaissons-nous cette partie que bien imparfaitement. Mais c'est justement cette impuissance où nous sommes de mesurer, de sonder, d'analyser l'œuvre de Dieu dans l'univers, qui est la plus éloquente démonstration de sa grandeur infinie (1).

(1) « Celui qui proclame l'existence de l'Infini accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions... Quand cette notion de l'Infini s'empare de l'entendement, il n'y a qu'à se prosterner. Par la notion de l'Infini, le Surnaturel est dans tous les cœurs ». (L. Pasteur.)

La justice et la bonté de Dieu n'apparaissent qu'imparfaitement dans la Nature, le péché ayant exercé sur la création une influence néfaste. « La création a été soumise à la vanité, — non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise ». (Rom. 8 : 20). Il y a cependant, au sein de la Nature, telle qu'elle existe maintenant, des indications suffisantes pour faire pressentir une révélation plus complète (1). Les lois qui régissent la matière font pressentir celles qui gouvernent les âmes ; la rigidité avec laquelle ces lois se vengent quand elles sont violées, fait entrevoir le châtement qui frappera les violateurs de la loi morale. D'autre part, la puissance invincible de la vie dans la Nature ; les soins en quelque sorte méticuleux dont la vie est entourée à ses débuts ; la délicatesse, la douceur, la tendresse qui se révèlent dans le nid, dans les instincts si touchants de la mère, même chez les animaux les plus féroces ou les plus répugnants — tout cela fait pressentir et désirer la révélation, que la Bible seule nous donne dans sa plénitude, du *Dieu qui est amour*.

2° *Dieu se révèle dans l'homme*. L'homme a été créé « à l'image de Dieu » ; cela doit s'entendre, évidemment, de sa nature morale, qui le différencie nettement du reste de la Création. Ce n'est pas le corps

(1) « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent ; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers... Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre ; elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions, au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. *C'est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part*. Enfin, c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée ». *Pascal*.

« Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ». *Pascal*.

de l'homme, c'est son esprit, qui est l'image divine (?). La spiritualité de Dieu n'est pas, pour l'homme, une vérité étrange et inconcevable, puisque lui aussi est esprit, du moins dans ce qui constitue essentiellement son être. L'homme est un esprit revêtu d'un corps ; nous sentons invinciblement que le contenu est plus grand que le contenant. Le péché nous a rendus esclaves de la chair, mais même les pécheurs grossiers sentent que c'est une anomalie. L'esprit est ce qui pense, prévoit, désire, redoute, espère, veut ; il se reconnaît comme responsable des actes du corps. Le corps, sans l'esprit, n'est qu'une chose ; l'esprit, même sans le corps, est quelqu'un.

L'homme a le sens de l'Infini et de l'Eternel, bien qu'il ne puisse les comprendre. Sa pensée s'élève vers l'Ineffable ; il n'a pas de peine à admettre l'existence d'un Etre suprême, source unique de toute vie, car il a l'instinct de l'unité. Il se sent fait pour l'immortalité. Ce n'est que par une mutilation de son être réel, que l'homme peut arriver à nier Dieu ; aussi le Psalmiste appelle-t-il l'athée un « insensé ».

La puissance toujours plus grande que l'homme — si chétif physiquement — a conquise sur le reste de la Création, le conduit logiquement à admettre la toute-puissance du Créateur. Si l'homme peut tant, et toujours davantage, comment n'admettrait-il pas que Dieu peut tout ?

La Conscience, chez l'homme, c'est-à-dire le sens qui distingue le bien du mal et réclame la récompense de l'un et le châtiment de l'autre, est l'indice et la preuve qu'il existe une Conscience supérieure,

(1) On peut se demander, cependant, si le corps humain n'a pas été créé en prévision de l'incarnation du Verbe.

Le Fils est présentement, depuis son Ascension, revêtu d'un corps et le sera éternellement. Corps glorieux, mais corps humain. (Apoc. I : 13-16, Daniel 7 : 13-14).

à laquelle toutes les autres doivent se rapporter. Même aux degrés les plus élémentaires de la vie sociale, l'humanité s'est donné des lois et des juges ; elle a des sanctions plus ou moins sévères contre la violation de ces lois. Celles-ci sont parfois exécrables ; elles sont la preuve, cependant, de l'existence d'un sens moral. Ainsi l'homme porte en lui un reflet de la Justice absolue, c'est-à-dire de la Divinité.

Enfin, l'homme a la faculté *d'aimer*. C'est la plus noble de toutes, et c'est celle qui a été le plus dénaturée par le péché. Et pourtant, même chez les êtres les plus dégradés, les plus asservis à la chair, cette faculté n'est pas uniquement un instinct animal. Les sentiments ne sont pas uniquement des impulsions physiques. *Sentimentalité* et *sensualité* sont choses très différentes, et parfois très opposées. Bien que l'homme ne puisse pas, sans le secours de la Grâce et de la Révélation, s'élever à la conception de l'Amour divin, il est prédisposé par le fait que l'image de Dieu n'est pas absolument détruite en lui, à recevoir cet amour et à y répondre, lorsque la Bonne Nouvelle lui en sera apportée.

L'amour, même chez l'homme naturel, s'accompagne toujours d'un besoin de *sacrifice*. On est prêt à souffrir pour ce qu'on aime et même l'amour vrai s'exalte par la douleur qu'il accepte de subir pour conserver l'objet aimé. L'amour seul rend capable de certains actes de dévouement. Il y a là une très lointaine, mais très nette indication, de ce qu'est l'amour absolu, l'amour divin, sans lequel la mort de Jésus, et l'abandon apparent où le Père l'a laissé, ne pourraient se comprendre. *L'amour vrai se donne pour sauver.*

Et ceci nous amène à considérer dans *l'Homme par excellence, le Christ Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme, la Révélation parfaite de Dieu.*

Nous aurons à le montrer en détail, quand nous étudierons la personne du Christ, en laquelle se rejoignent toutes les preuves et toutes les évidences de l'existence de Dieu et de ses perfections. Terminons ce chapitre par les conclusions suivantes :

1° *Dieu se révèle dans la Nature*, comme le Dieu Esprit, éternel, unique, sage, puissant, universel, à qui tout doit rendre hommage. A défaut d'une révélation plus complète, l'homme est coupable de ne pas adorer le Dieu de la Nature.

2° *Dieu se révèle dans l'homme lui-même*, dans sa raison, sa conscience, son cœur, sa volonté.

3° *Enfin, Dieu se révèle pleinement dans le Christ*, tel qu'Il nous est présenté dans les saintes Ecritures.

« Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes... Hors de lui, il n'y a que vice, misère, erreurs, ténèbres, désespoir » (Pascal).

§ 3. La Spiritualité de Dieu.

Dieu est Esprit. Jésus n'a pas proclamé ce fait comme une vérité nouvelle ; les patriarches et les prophètes l'avaient reconnue. Mais la tendance naturelle de l'homme irrégénéré est de matérialiser les réalités invisibles et de vouloir enfermer la Divinité dans les limites du monde sensible. Le monde est un reflet de Dieu, mais il n'en est qu'un reflet. L'homme, pareil à l'enfant, ou même à l'animal, prend souvent le reflet pour la réalité.

La matière est fille de l'esprit ; tout ce qui existe : les astres, la terre, les eaux, les plantes, les animaux, l'homme lui-même — l'homme surtout — sont des pensées de Dieu rendues concrètes et sensibles. Mais

Dieu, l'Être suprême, dans sa gloire éternelle et sa majesté souveraine, « habite dans l'obscurité ». Il n'est jamais apparu à personne sans se voiler (ainsi dans les théophanies). C'est en Jésus-Christ qu'il s'est rendu visible d'une manière permanente, en prenant la forme et la nature de l'homme, qu'Il a ainsi glorifiées. C'est sous cette forme glorifiée, qu'Il est apparu à Jean, à Patmos (Apoc. 1) et qu'il nous sera donné de Le contempler à son retour.

Dieu est Esprit et le Créateur de tous les esprits. Cela sous-entend qu'Il est présent partout dans l'univers et au delà ; dans cette étendue sans bornes où se perd notre pensée. Cette Présence universelle est la négation du néant ; elle déborde les siècles et les espaces. Dieu, c'est cette sphère dont parle Pascal, « dont le centre est partout, et la circonférence nulle part ».

Dieu est Esprit. Cette affirmation sous-entend encore qu'Il lit toutes les pensées, qu'Il voit les secrets de tous les cœurs. Elle sous-entend aussi son *éternité*. La matière a été créée par l'Esprit éternel. La raison, toujours d'accord avec l'Écriture lorsqu'elle se dégage des influences du péché, reconnaît la nécessité d'un Être suprême, source éternelle de vie. Les hommes n'auraient pas inventé les mots *éternité*, *infini*, si la chose n'existait pas. Etant de race divine, nous portons en nous l'intuition du Divin. « Il a mis dans leur cœur la pensée de l'éternité », dit l'Écclésiaste (3 : 11). S'il est vrai que le péché a jeté un voile sur ces réalités ineffables, elles ne sont pas entièrement ignorées des païens eux-mêmes. La croyance au Dieu inconnu subsiste à l'état latent dans l'âme de l'humanité.

Mais les hommes, se sentant coupables, n'ont pas osé, ou n'ont pas voulu, reconnaître et adorer un Dieu si formidable. Ils se sont créé des divinités à leur propre image à eux. Aussi, quelle opposition entre

le Dieu de la Bible, si souvent appelé le Dieu d'éternité, et les divinités païennes ! Répétons-le : l'Écriture, dès ses premières pages, se distingue radicalement de toutes les religions antiques. Elle seule révèle le vrai Dieu, Celui qui se désigne Lui-même par ces mots : « Je suis Celui qui suis » (1).

§ 4. - L'Unité de Dieu et la Doctrine de la Trinité.

Toujours en opposition avec les fausses religions humaines, la Bible enseigne *l'unité de Dieu*. « Ecoute, Israël ! L'Éternel votre Dieu est un ». (Deut. 6 : 4 ; Esaïe 43 : 10-11 ; 44 : 6 ; 45 : 5, 14, 18). Ce fait est d'autant plus remarquable que le polythéisme était universel au temps où ces paroles furent écrites. Et le polythéisme était associé au culte des images, ou représentations des divinités par des objets matériels. Or, rien n'est plus marqué que l'absence de toute description de Dieu, dans les Écritures et aucune défense n'y est plus souvent et plus strictement répétée que l'interdiction des images, fétiches ou idoles d'aucune sorte. L'évocation et l'invocation des esprits y sont aussi formellement interdites. Comment peut-on admettre que Moïse soit parvenu, par son seul génie, à cette haute spiritualité ? Le Décalogue ne peut être l'œuvre d'un homme.

Il faut remarquer que le premier nom donné à Dieu dans l'Écriture est *Elohim* (pluriel de *Elah*). (Gen. 1 : 1). Dieu emploie le pluriel en parlant de Lui-même. (Gen. 1 : 26 ; 3 : 22 ; 11 : 7 ; Esaïe 6 : 8).

Nous touchons ici à l'une des questions les plus

(1) C'est le sens du mot : *Jéhova*, qu'elle prononce aussi *Iahvéh*, le nom incommunicable de Dieu, révélé par Lui-même à Moïse, et qui est traduit dans nos Bibles par le mot : *l'Éternel*.

difficiles à élucider, dans l'état actuel de nos connaissances, et surtout de nos facultés. L'Écriture nous enseigne qu'il existe un Dieu unique en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit. « Ces trois-là sont un » ; c'est ainsi que s'exprime un verset apocryphe de la première Épître de Jean (5 : 7) ⁽¹⁾ verset qui a été supprimé dans les versions les plus récentes, car il paraît certain qu'il n'existait pas dans le texte original de l'Épître ; mais sa présence dans quelques anciens manuscrits atteste, tout au moins, que la doctrine de la *Trinité* était professée par la primitive Église. — Le Symbole des Apôtres énumère les trois Personnes, et reconnaît à chacune d'elles le caractère divin. Le mot *Trinité* n'est pas dans l'Écriture ; mais *le fait* y est abondamment affirmé.

Donnons encore ici la parole à l'un des théologiens les plus fidèles et les plus éminents du siècle dernier, le Professeur Hodge, de Princeton (Etats-Unis) :

« Le Père, le Fils et le Saint-Esprit possèdent de toute éternité la même essence, identique, indivisible, interchangeable.

« Le Père, comme l'indique son nom même, l'ordre dans lequel Il est désigné dans l'Écriture, et le fait que le Fils est appelé son Fils, son Fils unique, est évidemment, en quelque manière, le premier relativement au Fils et au Saint-Esprit.

« Pour la même raison, le Fils est nommé avant le Saint-Esprit.

(1) C'est lui (Jésus-Christ) qui est venu au moyen de (ou au travers de) l'eau et le sang ; non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang ; et c'est l'Esprit qui rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité parce qu'il y en a trois qui rendent témoignage [dans le ciel, le Père, la Parole et le Saint Esprit, et ces trois-là sont Un ; et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre], l'Esprit, l'eau et le Sang, et les trois reviennent à un. (Jean 5 : 6-8).

(On ne trouve les mots entre crochets dans aucun manuscrit antérieur au xv^e siècle, ni dans la Vulgate antérieurement au viii^e siècle. Crampon).

« Quelle est la nature réelle de ces distinctions ? La révélation nous en est faite seulement par les considérations suivantes :

« 1° Il n'y a aucune différence entre ces trois personnes quant à la durée : toutes les trois sont éternelles.

« 2° La distinction entre elles ne provient d'aucun acte de volonté séparé. S'il en était autrement, la seconde personne serait dépendante de la première, et la troisième de la seconde, tandis qu'elles sont égales en puissance et en gloire.

« 3° Cette distinction consiste uniquement en ce que la seconde personne est éternellement engendrée par la première, et que la troisième procède éternellement les deux premières ».

La Parole de Dieu enseigne donc, avec une égale netteté, *l'Unité de Dieu et la Pluralité des Personnes divines*.

Pour résoudre la difficulté, il faudrait savoir ce qui constitue réellement une *personne*. N'y a-t-il pas, dans la personnalité humaine, une sorte de pluralité, exprimée par ces mots : corps, âme, esprit ? L'accord de ces trois éléments de la personnalité constituerait, s'il était réalisable dans sa plénitude, un être parfaitement un, sans qu'aucun des trois cessât d'avoir ses caractères particuliers. Cet accord parfait, qui est loin d'exister en nous, existe dans la Trinité. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit sont une même essence, ils ont même puissance, même sagesse, même volonté, même amour ; ils sont un.

D'autres comparaisons se présentent à notre esprit ? Ne parlons-nous pas de la *famille* au singulier ? Le père, la mère, l'enfant, dans la mesure où ils sont parfaitement unis par un amour très pur et très profond, ne constituent-ils pas un seul corps ? L'huma-

nité, dont tous les membres sont solidaires, ne forme-t-elle pas, elle aussi, un seul corps ?

Mais surtout *l'Eglise*, c'est-à-dire cette portion de l'humanité que la grâce de Dieu a régénérée, ne nous apparaît-elle pas, dans l'Écriture, comme étant un seul être, avec une seule volonté, gouvernée par un seul Esprit, animée d'un seul amour ? Elle est appelée *l'Épouse* de l'Agneau. Elle formera donc, dans l'éternité glorieuse, un corps unique, composé d'une multitude innombrable de membres, tous parfaitement liés et solidaires, dans l'ineffable harmonie du saint amour (1).

Nous pourrions trouver, dans la Nature et dans l'Écriture, d'autres comparaisons et des indications nombreuses (2).

La source n'est-elle pas la mère du ruisseau ? Et tous deux, la mère et le fils, ne sont-ils pas nés en même temps ? Ainsi le Fils est éternel comme le Père ; Il est le Fils, parce qu'Il procède du Père.

Nous pouvons donc affirmer que le mystère de la Trinité, pour inexplicable qu'il soit, n'est point sans avoir des analogies dans la Création elle-même, laquelle est un reflet de Dieu.

Le prologue de l'Évangile de Jean affirme l'union intime, l'identité de nature, des deux premières personnes de la Trinité. (Jean 1 : 1-2). Relisons encore, relisons dans l'adoration la plus profonde, le chapitre 17 de ce même Évangile, qu'on a appelé la Prière sacerdotale, et qu'on peut aussi appeler le *Saint*

(1) *Dieu est amour*. Il l'a toujours été. Il faut donc qu'avant la création du monde, il y ait eu en Dieu deux Personnes au moins, parfaites l'une et l'autre, distinctes l'une de l'autre, mais unies entre elles par l'amour.

(2) Voir, comme exemple de multiplicité de personnes en un seul être, Marc 5 : 9-10 (La Légion de démons, s'exprimant tantôt au singulier, tantôt au pluriel).

des saints du Nouveau Testament. En voici quelques lignes :

« Afin que tous (les disciples de Christ) soient un *comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous*, pour que le monde croie que tu m'as envoyé ».

§ 5. - La Sainteté de Dieu.

A proprement parler, la sainteté n'est pas un simple attribut de Dieu, elle est son essence même. « Elle est la pleine possession de Lui-même, ou l'harmonie de ses perfections » (Jean Monod). C'est une notion qui échappe aux définitions du langage humain, mais qui fait partie de nos intuitions les plus sûres et les plus profondes.

Le mot *sainteté* signifie : *séparation*. Dieu est l'Être distinct et séparé de tout ce qui existe, par une distance infinie : Il est l'Incréé, l'Absolu, l'Éternel. Il n'a d'autre loi que Lui-même. Sa volonté est le Bien ; par le fait même qu'Il veut une chose, cette chose est bonne.

Dieu ne peut mentir, car Il est la Vérité ; le mensonge serait la négation de Lui-même. Il ne peut se repentir : ce serait de sa part reconnaître qu'Il a fait le mal, ce qui est inconcevable. Dieu est la Lumière sans ombre, l'Harmonie parfaite, la Conscience infailible, le Bien absolu.

Il y a donc une différence radicale entre la sainteté de Dieu et celle à laquelle nous pouvons et devons parvenir. La nôtre est faite de repentir et de foi : plus un croyant progresse dans la sainteté, plus il regrette et confesse humblement ses fautes passées et présentes ; plus il accepte avec reconnaissance le pardon que

Jésus a mérité pour lui. Mais en Dieu, il n'y a « ni variations, ni ombre de changement ». Quand l'Écriture nous dit que Dieu se repentit, elle emploie un langage anthropomorphique ; elle veut dire simplement que l'attitude des hommes à son égard ayant changé, il sembla que celle de Dieu fût changée aussi ; comme nous disons du soleil qu'il se couche ou qu'il se lève, alors que ces apparences sont le résultat du mouvement de notre globe par rapport au soleil. On peut ajouter que Dieu a voulu se mettre à la portée des hommes, dont l'intelligence est bornée par leur ignorance native.

Remarquons que les religions païennes n'ont jamais eu la conception de la sainteté divine. Les dieux de l'Olympe étaient changeants, fantasques, immoraux, querelleurs, sujets aux erreurs et aux passions humaines. La Bible, de la première à la dernière page, nous présente un Dieu sans défaillances, sans lacunes ; un Dieu parfaitement *saint* (1).

Tout le système mosaïque était destiné à inculquer au peuple de Dieu la notion de la sainteté divine : ablutions nombreuses et fréquentes imposées aux prêtres et aux fidèles ; division du Tabernacle, et plus tard du Temple, en *parvis* pour les adorateurs, *lieu saint* pour le commun des prêtres, et *lieu très saint* pour le souverain sacrificateur, seul admis, une fois l'an — et avec quelles précautions ! — à contempler la « Shékinah », la Présence réelle de Dieu sur le propitiatoire, entre les chérubins ; surtout, *les sacrifices sanglants*, seul moyen d'approcher le Dieu très saint, prophétie constamment renouvelée du grand Sacrifice par lequel, un jour, l'humanité pardonnée pourrait entrer en communion avec le Dieu très saint

(1) Ex. 3 : 5 ; 34 : 6-7 ; Lévi. 20 : 26 ; Jos. 5 : 15 ; 24 : 19. 1 Sam 2 : 2 ; Job 4 : 17-18 ; Ps. 22 : 4 ; 99 : 5 ; Esaïe 6, etc., etc.

de qui elle a été séparée par le péché. Tous ces détails minutieux n'étaient que des symboles, mais ces symboles étaient singulièrement parlants, et les âmes pieuses, en Israël, comprenaient leur langage, comme l'attestent tant de psaumes et de passages des prophètes.

Cette notion de la sainteté divine, nous la retrouvons, accentuée et élargie, dans le Nouveau Testament. En manifestant l'amour infini de Dieu pour le monde, l'Évangile n'ôte rien à sa sainteté ; elle n'est pas affirmée par Moïse et les prophètes plus énergiquement que par Jésus et ses apôtres. « Notre Dieu est aussi un feu dévorant ». Ces paroles du Deutéronome (4 : 24) sont reproduites dans l'épître aux Hébreux (12 : 29). Le feu est l'élément à la fois le plus nécessaire et le plus redoutable ; il est bienfaisant, mais à condition qu'on le respecte. Moïse, au buisson ardent, dut apprendre cette leçon. (Ex. 3 : 5). Dieu est séparé des pécheurs. Il les punit, et finalement, Il les consumera s'ils ne se repentent pas. Le feu de sa colère est tombé sur l'Homme sans péché qui, par amour pour les pécheurs, accepta d'être fait *péché* pour eux.

Quelle crainte la sainteté divine ne doit-elle point inspirer à nos âmes ! Quelle horreur pour le péché, si odieux aux regards de Dieu ! Mais quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir envers le Saint des saints, qui a donné son Fils unique pour faire l'expiation de nos péchés, afin de nous rendre saints comme Lui-même, et de rétablir ainsi l'union entre Lui et nous !

La sainteté de Dieu, absolue de toute éternité, n'a été pleinement révélée aux hommes que par Jésus-Christ.

Nous l'avons dit, la Révélation est progressive. L'Ancien Testament nous présente un Dieu en appa-

rence moins sévère qu'Il ne se montre dans le Nouveau, où Jésus le révèle comme regardant au cœur, plus encore qu'aux actes ; Il découvre le péché et le punit dans son essence même : dans les intentions et les sentiments. Et tandis que les sanctions de l'Ancien Testament sont presque uniquement *temporelles*, le Nouveau parle d'une condamnation *éternelle*. Et pourtant, c'est dans le Nouveau Testament que l'amour de Dieu est présenté dans sa suprême expression : la Croix ! Il faut conclure de ce fait que, bien loin d'être incompatible avec sa sainteté, l'amour de Dieu en est la manifestation la plus élevée. A la Croix, sa sainteté l'oblige à frapper le péché, même en la personne de son Fils unique. La Croix est le point de rencontre de la Loi et de la Grâce, de la Justice et de l'Amour.

§ 6. - La Justice de Dieu.

La justice de Dieu, c'est sa sainteté en action. Soulignons *son absolue nécessité*. Un Dieu qui ne serait pas juste est inconcevable ; Il serait à l'image de l'homme. Ceci doit être pour tout homme sensé, à plus forte raison pour tout chrétien, un *a priori* absolu : Dieu ne peut être que parfaitement juste. Il ne consent pas à ignorer le péché, à le laisser impuni. Il n'y a point en Lui d'arbitraire. Et la Bible étant entièrement inspirée par Lui, tout ce qu'elle contient et qui se rapporte aux pensées, aux lois, aux intentions et aux actes de Dieu, doit être accepté comme parfaitement juste, sans aucune discussion.

Dieu sonde les reins et les cœurs, c'est-à-dire les actes et les intentions. Il rendra à chacun selon ses œuvres. Il ne tient pas le coupable pour innocent.

Il ne fait point acception de personnes ; sa loi est la même pour tous, mais Il tient compte du degré de responsabilité de chacun. Les châtimens sont, ou seront, proportionnés par Lui aux offenses. Personne n'échappe à la justice de Dieu. Elle s'est manifestée maintes fois dans l'Écriture (la punition de nos premiers parents, celle de Caïn, le Déluge, la destruction de Sodome et Gomorrhe, le jugement de Coré et d'Achan, le rejet de Saül, la punition du roi Ozias, etc., etc.). Voilà pour l'Ancien Testament. Dans le Nouveau, Judas, Ananias et Saphira sont terriblement frappés. Mais les conséquences terrestres du péché ne sont que le prélude de la rétribution future et du châtimement éternel, si nettement et si fréquemment mentionné par Jésus Lui-même.

§ 7. - La Miséricorde de Dieu.

Remarquons que cet attribut de Dieu (en vieux français, *sa merci*) est presque toujours mentionné en même temps que sa justice. (Ex. 34 : 6-7 ; Ps. 103 : 8 ; 116 : 5 ; 145 : 17, etc.).

Un autre mot pour miséricorde, c'est *pitié*.

Dieu a pitié des hommes, parce qu'ils sont victimes et coupables à la fois. Ils ont hérité de leurs pères des tares physiques et morales. « Voici, je suis né dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché ». (Ps. 51 : 7). David appelle sur lui la pitié divine, rappelant au Seigneur le terrible héritage que lui ont transmis ses parents.

La miséricorde de Dieu envers les pécheurs se manifeste par son support et sa patience à leur égard ; par les appels et les sollicitations qu'Il leur adresse, et même par les épreuves éducatrices, et par conséquent salutaires, qu'Il leur envoie. Elle se manifeste

encore par les secours et les délivrances qu'Il leur accorde, même avant qu'ils se soient repentis, et à plus forte raison quand ils l'invoquent.

§ 8 - La Fidélité de Dieu.

N'est-il pas remarquable que les mots *foi* et *fidélité* sont la traduction du même mot grec : *pistis* ? Dieu garde sa foi à ceux qui Lui gardent la leur. La fidélité de Dieu, c'est sa persistance dans toutes ses œuvres de justice et de miséricorde ; c'est l'accomplissement certain de toutes ses promesses, comme aussi de toutes ses menaces. Dieu se tient pour lié à notre égard par sa Parole ; ses promesses ne sont jamais révoquées ; celles qui ne sont pas encore réalisées le seront sûrement. Il n'y a en Lui aucun arbitraire. Il ne fait aucune réserve, sauf celles que nécessite notre propre infidélité.

§ 9. - La souveraineté de Dieu.

Dieu n'est pas une force inconsciente, la Fatalité qui gouvernerait toutes choses sans se connaître elle-même. Dieu est « le Dieu vivant » ; cette expression se retrouve en bien des passages de l'Écriture ; elle répond à nos intuitions, à l'évidence même des choses : la nature nous parle clairement d'un Être intelligent et sage, d'une Volonté souveraine et consciente ; d'une Puissance illimitée, qui se manifeste dans ses œuvres par des lois dont Dieu est le Maître : lois que l'esprit humain découvre peu à peu et qui font son admiration.

L'Écriture nous enseigne que cet Être vivant a des sentiments, des affections. Il s'occupe de sa création avec sollicitude ; c'est ce que nous appelons *la Pro-*

vidence divine. « Pas un de ces passereaux ne tombe à terre sans la volonté de votre Père ». (Matth. 10 : 29-30).

Il délivre, Il sauve, Il châtie, Il pardonne.

Il contrôle les actions des hommes et des anges, bons et méchants. (Gen. 50 : 20 ; Job. 1 : 12 ; 2 : 6 ; Luc 22 : 22 ; Actes 2 : 23-23 ; Rom. 9 : 17-18).

Dans toutes ses actions, Dieu est *libre* ; ses actes dépendent de sa seule volonté. Il Lui plaît d'agir, parfois, sans que ses créatures puissent connaître et comprendre les motifs de ses actes ; mais il est impossible d'imaginer qu'aucun de ses actes, même les plus mystérieux, soient dictés par d'autres raisons que la justice et la miséricorde. Quelles que soient les apparences passagères, il n'y a point d'injustice en Dieu. Cette vérité doit être comme un *a priori* fermement établi dans l'âme du chrétien. C'est le cas de répéter ici l'aphorisme que nous avons adopté comme devise, au début de notre étude : « Chercher son Maître les yeux ouverts, et quand on l'a trouvé, Le suivre les yeux fermés ».

Notre Maître, c'est Jésus-Christ. Lui aussi, dans son humanité qui l'identifiait avec nous, a connu la détresse de l'âme en présence de la Volonté souveraine, et parfois incompréhensible, à laquelle l'enfant de Dieu doit être pleinement soumis. « Mon Père, *s'il n'est pas possible* que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, *que ta volonté soit faite !* ». (Matth. 26 : 39-43). Accepter la volonté de Dieu et s'y soumettre pleinement, *sans la comprendre*, telle est la suprême manifestation de la Foi. La parfaite soumission du Fils au Père, si magnifiquement récompensée, doit avoir pour corollaire notre parfaite soumission au Fils, qui est notre Seigneur et notre Dieu.

La Souveraineté de Dieu découle nécessairement de sa *Prescience*. Les événements qui se sont dérou-

lés depuis la création du monde n'ont pas été produits par des causes fortuites et imprévues. Dieu a connu à l'avance l'usage que ses créatures intelligentes feraient de leur liberté (Rom. 8 : 29-30 ; I Pierre 1 : 20) et c'est en pleine connaissance de cause qu'Il les a créées. Leur liberté n'est pas fictive ; mais le mauvais usage qu'elles devaient en faire n'a pas empêché Dieu, dans sa sagesse insondable, de les appeler à l'existence.

Dieu n'est pas tenu d'accorder à toutes les créatures qui ont péché librement contre Lui, et qui, de ce fait, sont justement condamnées, la grâce spéciale sans laquelle elles ne sauraient se convertir. Mais Il les traite toutes avec une parfaite justice, tempérée de patience et de miséricorde ; c'est tout ce qu'elles ont le droit de réclamer de sa part. Il Lui plaît, en outre, d'accorder à ceux qu'Il a choisis à cet effet, « le vouloir et le faire selon son bon plaisir ». (Phil. 2 : 13). C'est ce qu'on appelle *la grâce efficace*. Elle est accordée pour de bonnes raisons que Lui seul s'est réservé de connaître ; *elle n'est refusée à aucun de ceux qui la demandent*.

Il faut donc maintenir ces deux pôles de la Vérité, en apparence inconciliables, mais dont la parfaite harmonie nous sera révélée un jour : *la Souveraineté de Dieu et la Liberté de l'homme*. La première est absolue. La seconde est relative : l'hérédité constitue une atténuation de la liberté. C'est sans doute pour cette raison que la race humaine seule, à l'exclusion des anges déchus, à part à la Rédemption.

« O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables, et ses voies incompréhensibles ! Car qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui a été son conseiller ? Qui Lui a donné le premier, pour qu'Il ait à recevoir en retour ? C'est de Lui, par Lui et pour Lui que

sont toutes choses. A Lui la gloire dans tous les siècles. Amen ! ». (Rom. 11 : 33-36).

§ 10 - L'Amour de Dieu.

S'il est difficile, s'il est même impossible de définir aucune des perfections divines, comment oserons-nous parler de cette perfection suprême à laquelle toutes les autres aboutissent, et en laquelle toutes se confondent ? L'amour de Dieu est la clé de tous les mystères (1) ; mais il est lui-même l'un des plus grands. Essayons cependant d'en parler, à la lumière de la Croix du Christ, par laquelle Dieu a démontré son amour !

L'amour est la seule raison qu'on puisse découvrir pour expliquer l'acte de la création : Dieu a créé pour avoir un objet à aimer.

Avant que le monde fût, le Père et le Fils étaient de toute éternité unis dans l'amour. « Tu m'as aimé », dit Jésus dans la prière sacerdotale, « avant la fondation du monde » (Jean 17 : 24). « L'Éternel m'a possédée au début de ses voies, avant ses œuvres les plus anciennes. J'ai été établie depuis l'éternité, dès le commencement, avant l'origine de la terre... Il n'avait encore fait ni la terre, ni les campagnes, ni le premier atome de la poussière du monde ». (Prov. 8 : 22-31). Ainsi parlait la Sagesse, le Logos divin, longtemps avant que le Christ apparût.

Il est impossible à l'esprit humain de sonder ces profondeurs. Contentons-nous de l'enseignement bi-

(1) L'amour de Dieu :

son *universalisme*. Dieu a tellement aimé le monde (Jean 3 : 16).

son *particularisme*. Dieu aime les hommes. (Tite 3 : 4)

son *individualisme*. Il m'a aimé et s'est livré pour moi. (Galates 2 : 20)

blique : Dieu, l'Être qui n'a point de commencement, l'Être qu'on ne peut situer dans le temps et dans l'espace, Dieu est amour. De toute éternité, Il aime. En son Fils unique, qui est le Verbe, le Logos, la Sagesse éternelle, le cœur de Dieu s'est complu. *Et dans ce Fils unique, la Création tout entière était contenue en puissance.* « Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la Création. Car *en Lui* ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles : trônes, dignités, dominations, autorités. Tout a été créé *par Lui* et *pour Lui*. Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent *en Lui*. Il est la tête du corps de l'Eglise ; Il est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin d'être en tout le premier. *Car Dieu a voulu que toute plénitude habitât en Lui...* ». (Col. 1 : 15-20). « *En Lui* » (en Christ), « Dieu nous a élus avant la fondation du monde » ; ainsi parle saint Paul (Eph. 1 : 4-5). Et encore : « A moi, qui suis le moindre de tous les saints, cette grâce a été accordée d'annoncer aux païens les richesses incompréhensibles de Christ, et de mettre en lumière quelle est la dispensation du mystère caché de tout temps en Dieu, qui a créé toutes choses, afin que les dominations et les autorités dans les lieux célestes connaissent aujourd'hui, par l'Eglise, la sagesse infiniment variée de Dieu, selon le dessein éternel qu'Il a mis à exécution par Jésus-Christ notre Seigneur... ». (Eph. 3 : 8-12). « Nous prêchons la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu, *avant les siècles*, avait destinée pour notre gloire, sagesse qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue, car s'ils l'eussent connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire. Mais, comme il est écrit, ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au

cœur de l'homme, *des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment*. Dieu nous les a révélées par l'Esprit ». (I Cor. 2 : 6-10).

Ainsi, l'amour de Dieu pour son Fils unique se confond avec l'amour de Dieu pour les créatures que ce Fils unique a rachetées. C'est ce que dit l'apôtre Pierre : « Vous avez été rachetés... par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, *prédestiné avant la fondation du monde* ». (I Pierre 1 : 19).

Ces passages, et d'autres encore, prouvent surabondamment que Dieu a aimé, de toute éternité, *en son Fils unique*, tout ce que ce Fils devait, en collaboration avec le Saint-Esprit, appeler à l'existence ; qu'Il a aimé l'humanité avant qu'elle fût née, et dans l'humanité une catégorie d'êtres mis à part pour former l'Eglise, objet de son amour particulier ; et que cet amour s'est manifesté dans un acte prévu de toute éternité : l'immolation volontaire du Fils unique, devenu homme sans cesser d'être Dieu.

La création d'êtres intelligents, de « fils de Dieu » — car c'est ainsi que sont appelés les anges, et Adam lui-même — impliquait un risque que Dieu prévoyait et acceptait : celui d'une révolte possible de la part de ses créatures. Car l'intelligence ne peut exister sans une certaine liberté d'action. C'est dans cette liberté qu'il faut voir l'origine de l'un des plus grands mystères : *le mystère du péché*.

Le monde physique obéit à une loi universelle : l'attraction. Tout ce qui est matière est soumis à cette loi. Dans le domaine spirituel, tout ce qui est esprit devrait normalement obéir à une attraction d'un autre genre : l'amour. Avant l'apparition du péché, toutes les créatures intelligentes obéissaient harmonieusement au Père céleste, liées à Lui par

l'harmonie universelle, séparées d'avec le Dieu qui est esprit, rendait possible le refus d'obéissance ; ce refus, le premier à s'en rendre coupable fut celui qui, plus tard, s'est appelé Satan. Sorties de l'harmonie universelle, séparées d'avec le Dieu qui est amour, les créatures révoltées ont connu la souffrance. La souffrance est le produit naturel et inévitable du péché ; le désordre aboutit nécessairement à la ruine et à la mort.

L'apparition du péché, avec ses conséquences tragiques, n'a pas été pour Dieu une catastrophe imprévue. Avant même de créer, Il savait tout ce qui devait arriver. Il a préparé d'avance le remède au mal ; le moyen par lequel l'ordre serait rétabli, sans que la liberté des créatures cessât d'être respectée. La Croix a été d'avance acceptée par la Parole créatrice, le Logos, le Fils unique et éternel de Dieu : « *Par un Esprit éternel, Il s'est offert Lui-même sans tache à Dieu* » (Héb. 9 : 14), prouvant ainsi que Dieu n'est pas l'auteur du mal, puisqu'Il a voulu en être la plus grande Victime.

L'entrée du péché dans le monde devait nécessairement faire apparaître un aspect de l'amour divin qui n'avait pas eu l'occasion de se révéler auparavant. Jusque-là, cet amour était, en quelque sorte, naturel ; à des créatures obéissantes, Dieu ne pouvait montrer qu'une tendresse souriante. Mais le péché étant apparu, Dieu ne pouvait manifester son amour au détriment de sa justice ; il fallait que ces deux attributs divins fussent également respectés. Dieu devait faire éclater à la fois sa justice et son amour : sa justice en punissant, son amour en pardonnant. Il fallait faire rentrer l'humanité coupable dans l'harmonie primitive, et l'y faire rentrer librement ; il fallait donc, non seulement que Dieu continuât à aimer l'humanité, malgré sa

faute, mais encore qu'Il réussit à se faire aimer d'elle tout en la punissant, *et par cette punition même*. Car l'amour de l'homme pour Dieu est aussi nécessaire à une réconciliation réelle entre eux que l'amour de Dieu pour l'homme. Pour résoudre ce problème, insoluble pour tout autre que Dieu, le Fils de Dieu s'est fait homme, et « Dieu a fait retomber sur Lui l'iniquité de nous tous ». (Esaïe 53 : 6). « Celui qui n'a point connu le péché, Il L'a fait devenir *péché* pour nous, afin que nous devenions en Lui justice de Dieu ». (2 Cor. 5 : 21). « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu *malédiction* pour nous ». (Gal. 3 : 13). C'est jusque-là, c'est jusqu'à cette extrémité qu'est allé l'amour de Dieu pour l'humanité coupable : Il s'est substitué, Lui le Créateur, à sa créature ; Il a pris sur Lui la responsabilité de la faute qu'elle avait commise. « Dieu a manifesté son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous ». (Rom. 5 : 8) (1).

Il est donc évident que l'homme est l'objet spécial de l'amour de Dieu. L'amour du Père pour son Fils unique est au-dessus de tout ; celui du Père et du Fils pour l'humanité vient immédiatement après ; et le Fils de Dieu étant devenu le Fils de l'homme, on peut dire que l'amour du Père pour son Fils se confond avec son amour pour les rachetés de son Fils, devenus par cette rédemption même, et en vertu d'une élection éternelle, les membres de son corps, son Epouse immortelle.

Se refuser à cet amour, c'est donc le péché suprême, le seul qui soit irrémissible. Tous les péchés sont pardonnés, excepté celui qui consiste à refuser

(1) *L'amour et la justice de Dieu : son amour se manifestant par sa justice même, à la croix... quelle mystère adorable !*

le pardon qui nous est acquis par la foi au sacrifice offert par Jésus sur la Croix. La foi en l'amour de Dieu est seule capable de faire naître en nous l'amour *pour* Dieu, sans lequel il n'y a pas de communion possible entre Dieu et nous.

L'amour de Dieu est clairvoyant. Dieu ne peut se tromper, ni être trompé ; Il connaît nos cœurs, nos vies, nos intentions. « Il sonde les cœurs et les reins ». (Ps. 7 : 10 ; Jér. 11 : 20 ; 17 : 10). Il nous aime en connaissance de cause : non pour ce que nous sommes par nous-mêmes, mais pour ce que nous avons été avant l'introduction du péché dans le monde, pour ce que nous sommes devenus par la foi, et pour ce que nous deviendrons, lorsque notre rédemption sera pleinement réalisée.

Il sait que nous ne sommes que poudre. (Ps. 103 : 14 ; Ps. 51 : 5-7). Mais Il sait que par son Esprit, nous pouvons devenir des êtres nouveaux.

L'amour de Dieu est saint. Dieu ne compose pas avec le péché. Son amour n'est pas une indulgence qui serait une complicité ; Il est exigeant, Il veut la perfection chez ceux qu'Il aime, afin de pouvoir les aimer éternellement et sans réserve. Toute l'œuvre du Christ a pour but de rendre les pécheurs dignes de cet amour. En vertu de l'expiation accomplie au Calvaire, Dieu nous pardonne, et nous impute la justice de son Fils. Mais notre rédemption ne sera achevée que lorsque nous serons entièrement sanctifiés. (I Cor. 1 : 2. 30 ; 6 : 11 ; II Cor. 7 : 1 ; I Thess. 4 : 3 ; Hébr. 12 : 14). L'œuvre de notre sanctification, ce n'est pas nous qui la faisons, pas plus que nous ne faisons l'expiation de nos péchés ; c'est Dieu qui l'opère en nous par le Saint-Esprit, mais non sans que nous y participions *par notre foi*. Les épreuves et les châtiments paternels qui nous sont dispensés pendant notre existence terrestre

concourent à ce résultat si essentiel : nous rendre dignes de l'amour de Dieu.

L'amour de Dieu est patient. Il ne se lasse pas de solliciter le pécheur ; Il ne se lasse pas d'appeler le croyant à une vie plus conforme à sa volonté sainte. Nous sommes à son école. Dieu s'occupe de nous constamment ; Il fait même « concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment ». Tous les événements, grands ou petits, toutes les lois et toutes les forces de la nature, et les anges eux-mêmes, travaillent à ce grand œuvre : la sanctification des enfants de Dieu, le perfectionnement du corps de Christ.

Insistons enfin, bien que nous l'ayons déjà fait si souvent, sur ce point essentiel : *l'amour de Dieu a éclaté à la Croix.*

La Nature, dans son état actuel, n'enseigne pas sans réserve l'amour de Dieu. La péché a souillé et flétri même les choses les plus belles ; « la Création a été soumise à la vanité... la Création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement ». (Rom. 8 : 20-22). Et pourtant, jusque dans ces soupirs, il y a de l'espérance. La Nature fait pressentir l'amour de Dieu : l'affection conjugale, la douceur du foyer, l'instinct merveilleux de la mère, le sourire innocent et la confiance sublime de l'enfant, — tout cela parle d'un Créateur qui se plaît dans le bonheur de ses créatures. Mais ces indices sont contredits par la brutalité des choses et des hommes ; par l'existence de tant de maux irrémédiables et cruels ; par la mort, enfin, qui brise toutes les existences et flétrit tous les espoirs...

C'est à la Croix que Dieu nous a montré le fond de son Etre. Par elle, notre pardon est assuré, notre âme régénérée, notre sanctification accomplie. Par elle, nous sommes redevenus enfants de Dieu. Tout

cela, *par la foi*. L'amour de Dieu pour nous a fait de nous des êtres nouveaux, dont le caractère le plus essentiel est l'amour pour Lui et pour nos frères. C'est à la lumière de la Croix qu'il faut lire, pour le bien comprendre, l'hymne à l'amour, écrit par le grand Apôtre. (I Cor. 13).

CHAPITRE IV

Le Mystère du Christ

§ 1. - Le Christ et la Prophétie.

a) LE MESSIE ANNONCÉ PAR LES PROPHÈTES.

La Bible est le Livre du Messie (ou du Christ oint). Elle a pour objet unique de le faire connaître, soit par la Prophétie, soit par l'Histoire, soit par la Doctrine.

La Bible entière est prophétique. Directement ou indirectement, elle annonce et prépare l'établissement définitif du Royaume de Dieu, par l'incarnation, la mort, la résurrection et le retour glorieux du Messie Sauveur.

Tous les croyants, et particulièrement ceux qui appartenaient au peuple de Dieu dans l'Ancienne Alliance, tous ceux qui ont souffert injustement pour la cause de Dieu, qui ont été vainqueurs malgré leur faiblesse, ou à cause même de cette faiblesse, grâce au secours divin qu'ils avaient invoqué ; tous ceux qui ont pleuré, lutté, intercédé pour leurs frères ; tous ceux enfin qui, au sein de la révolte et de l'impiété universelles, ont « marché avec Dieu », tous ceux-là, dont un grand nombre sont nommés dans l'épître aux Hébreux (ch. 11), ont été, malgré les imperfections et leur igno-

rance, des prophètes du Messie, souvent même sans le savoir, soit par leurs paroles, soit par leurs actes, soit par leurs défaites apparentes, soit par leurs victoires miraculeuses. Leur foi faisait d'eux, par avance, des membres du corps de Christ ; leurs souffrances et leurs victoires étaient une prophétie des siennes.

Ce qui est vrai pour les croyants de l'Ancienne Alliance l'est aussi pour ceux de la Nouvelle. Comme les anciens prophétisaient par leur vie et par leur foi l'avènement du Sauveur, nous, disciples de Celui qui est venu, « nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'Il vienne ». (I Cor. 11 : 26). La sainte Cène est donc un témoignage rendu à Celui qui est venu et qui va bientôt revenir. Mais elle n'en est pas la seule expression : toute vie chrétienne, et toute la vie chrétienne, doivent être un témoignage rendu au Christ, crucifié, ressuscité et qui vient.

La Bible renferme un grand nombre de *paroles prophétiques*, relatives à Celui qui devait venir. On peut même affirmer que toutes les paroles bibliques ont pour objet unique, directement ou indirectement, d'annoncer ou de préparer l'avènement du Messie (1).

Examinons quelques-unes des plus marquantes de ces paroles :

« *La postérité de la femme t'écrasera la tête.* et

(1) « Jésus-Christ, que les deux Testaments regardent : l'Ancien comme son attente, le nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre ».

« La plus grande des preuves de Jésus-Christ sont les prophéties... Aussi Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans ; et pendant quatre cents ans après, Il a dispersé toutes ces prophéties, avec tous les Juifs qui les portaient, dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a été la préparation à la naissance de Jésus-Christ, dont l'Évangile devant être cru de tout le monde, il a fallu non seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais que ces prophéties fussent connues par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde ».
(Pascal).

tu lui blesseras le talon », parole adressée au serpent par l'Éternel Dieu, après la chute. (Gen. 3 : 15 ; Hébr. 2 : 9-14). Le vainqueur de Satan sera donc un homme. Il sera blessé dans la lutte, mais Il vaincra.

Ce vainqueur sera *le Fils de Dieu*, dans un sens unique. « L'Éternel m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage... Et maintenant, rois, *baisez le Fils*, de peur qu'Il ne s'irrite... Heureux tous ceux qui se confient en Lui ». (Ps. 2 ; voir encore les Psaumes 45, 110, etc.).

« Un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination reposera sur son épaule ; on l'appellera Admirable, Conseiller, *Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix* ». (Esaïe 9 : 5).

Ce Messie (comme le signifie ce mot), sera l'Oint du Seigneur en qualité de *prophète*. (Deut. 18 : 15). Il sera aussi *prêtre selon l'ordre de Melchisédec* (Ps. 110 : 4 ; Comp. avec Gen. 14 : 18-20, et Hébr. 5 : 10 ; 6 : 20 ; 7 : 26 ; 8 : 1-3 ; 9 7, 11, 25), c'est-à-dire, qu'Il sera investi d'un sacerdoce universel, et non pour un peuple seulement ; d'un sacerdoce émanant directement de Dieu, Melchisédec étant un personnage mystérieux, qui appartenait à l'humanité, et pourtant semble avoir existé au-dessus d'elle.

Mais Il ne sera pas seulement le sacrificateur, Il sera aussi *la Victime expiatoire*. (Esaïe 53, tout entier ; Psaume 22, etc.).

Ce Messie sera, en outre, l'Oint du Seigneur *en qualité de Roi*. Ici, les textes abondent. (Psaume 2 : 72 ; Esaïe 33 : 17 ; Osée 3 : 5 ; Zach. 9 : 9). Sa royauté sera universelle, pacifique, glorieuse, éternelle. Comment les prophètes accordaient-ils, dans leur pensée, les paroles que le Saint-Esprit mettait sous leur plume, prédisant l'humiliation, les souffrances et la mort du Messie, avec celles qui le présentaient comme

un Roi divin, puissant et victorieux ? C'est ici qu'il convient de citer les paroles si claires de l'apôtre Pierre : « L'Esprit de Christ qui était en eux... attestait d'avance les souffrances de Christ, et la gloire dont elles seraient suivies ». (I Pierre 1 : 10-12). Ainsi la contradiction apparente de ces prophéties se résout en une admirable synthèse. Par la Croix, à la victoire : c'est tout l'Évangile !

Outre ces caractères généraux qui devaient marquer le Messie, les prophètes nous donnent des précisions tellement détaillées, qu'elles devaient rendre la foi d'autant plus facile et l'incrédulité d'autant plus inexcusable. En voici quelques-unes : *Le Messie devait naître d'une vierge.* (Esaïe 7 : 14). *De la race de David.* (Esaïe 9 : 5-6 ; 55 : 3, etc.). *A Bethléem.* (Michée 5 : 1). Mais Il devait aussi *sortir d'Égypte* (Osée 11 : 1 = Matth. 2 : 15) et de plus *être appelé Nazaréen.* (Matth. 2 : 23) (1).

Il fera une entrée royale à Jérusalem, sur la plus humble des montures. « Voici, ton Roi vient à toi, il est juste et victorieux, il est humble et monté sur un âne, le petit d'une ânesse ». (Zach. 9 : 9). Comment une prédiction, à la fois si étrange et si précise,

(1) Le nazaréen, ou naziréen, était un homme consacré à Dieu, voué à son service d'une manière spéciale, *séparé* de ses frères, ou prince au milieu d'eux. Ce mot est employé par Jacob mourant, dans la bénédiction qu'il prononce sur Joseph (Gen. 49 : 26) et cette bénédiction est rappelée par Moïse, dans celle par laquelle se termine sa carrière. (Deut. 33 : 16). Samson, lui aussi, fut, par l'ordre de Dieu, un nazaréen. Ainsi se justifie l'application que l'Église chrétienne a faite de tout temps à Jésus-Christ, des particularités qui ont marqué les hommes de l'Ancienne Alliance, qui furent les sauveurs du peuple de Dieu — prophétisant ainsi la venue du divin Sauveur. Jésus a été nazaréen dans un sens particulier, qui le met à part des naziréens de l'Ancienne Alliance. Nazareth était une bourgade galiléenne, dont les habitants étaient méprisés par les Juifs orgueilleux, comme on méprise de nos jours les contrebandiers, les habitants douteux des frontières. Le mot « nazaréen », sous la plume de Matthieu, est donc à double sens, mais les deux sens sont vrais, et ne se contredisent point.

serait-elle venue d'elle-même à l'esprit de l'écrivain ?

Et quels détails minutieux dans le psaume 22 concernant la mort du Messie ! « Et moi, je suis un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi, ils ouvrent la bouche, secouent la tête : Recommande-toi à l'Eternel ! L'Eternel le sauvera, Il le délivrera, puisqu'Il l'aime !... Je suis comme de l'eau qui s'écoule, et tous mes os se séparent... *Ils ont percé mes mains et mes pieds... Ils se partagent mes vêtements, ils tirent au sort ma tunique !* ». Comment ne verrait-on pas l'inspiration divine dans de telles paroles, qui se sont accomplies à la lettre mille ans après qu'elles ont été écrites, paroles dont l'auteur lui-même ne peut avoir deviné de quelle manière elles s'accompliraient !

Au Psaume 69 (22-29) la trahison de Judas, le vinaigre dont Jésus en croix fut abreuvé, sont prédits.

Voici encore un trait, l'un des plus saillants, du caractère du Christ, tel que les Ecritures nous le montrent :

Il sera Celui qu'on attend, mais qu'on ne saura pas reconnaître quand Il viendra. (Esaïe 53 : 1). Remarquez que ce trait est commun à presque tous les hommes providentiels mentionnés dans l'Ecriture. Presque tous ont été méconnus, parce qu'on se les figurait autrement qu'ils n'étaient. Ainsi Jacob, Joseph, Moïse, Jephthé, Samson, David, Mardochee. Et parmi les femmes, quelles étranges aïeules le Seigneur n'a-t-Il pas choisies ! Tamar, Rahab, Ruth, prouvent bien que l'élection divine n'a rien de commun avec les préférences humaines.

C'est ce qu'on pourrait appeler la *Loi de l'Out-*

sider (1). Même en dehors des Ecritures, l'histoire présente souvent ce paradoxe : tandis que les hommes cherchent de tous côtés un libérateur, voici que le salut arrive par celui qu'on n'attendait pas, par un homme obscur et méprisé. Déjà l'Ecclésiaste avait remarqué cette étrange anomalie : « Il y avait une petite ville, avec peu d'hommes dans son sein ; un roi puissant marcha sur elle, l'investit, et éleva contre elle de grands forts. Il s'y trouvait un homme pauvre et sage, qui sauva la ville par sa sagesse. Et personne ne s'est souvenu de cet homme pauvre ». (Eccl. 9 : 13-15). La ville investie, n'est-ce pas la terre ? l'homme sage et pauvre, n'est-ce pas le Christ ? et le peuple ingrat, n'est-ce pas nous, c'est-à-dire tous ceux qui ne rendent pas à Jésus la reconnaissance et l'adoration qui Lui sont dues ?

La raison de ce paradoxe, raison qui explique, sans la justifier, la réjection du Christ par son propre peuple et par la majorité des prétendus chrétiens qui ne le sont que de nom, c'est que l'homme irrégénéré ne sait pas reconnaître la véritable grandeur, qui est celle de l'amour. Il croit à la force, à la ruse, à l'habileté charnelle ; il veut un Sauveur qui lui laisse l'orgueil de croire qu'il a lui-même, par ses mérites et ses talents, contribué à son salut. « Il est venu chez les siens, mais les siens ne l'ont point reçu ». Gloire au divin Outsider !

b) LE MESSIE FIGURÉ PAR LA VIE DE CERTAINS PERSONNAGES DE L'ANCIENNE ALLIANCE

Il nous serait impossible de donner ici une étude

(1) Mot anglais passé dans notre langue, et qui signifie : *celui qui est en dehors* (Larousse). Il n'est usité en français que dans le langage du sport ; mais en anglais, il désigne souvent le personnage imprévu, qui prend la première place.

complète des faits de l'Ancien Testament ayant un caractère symbolique et prophétique. Dans l'histoire des patriarches, ces faits abondent : *Abel*, le juste, tué par son frère *Caïn* ; *Enoch*, qui après avoir vécu une vie de consécration, fut enlevé au ciel ; *Noé*, en qui l'Esprit du Christ rendait témoignage à sa génération, par sa fidélité à construire, sur l'ordre de Dieu, l'arche du salut, pour lui et sa famille... *Joseph*, vendu par ses frères, dont il fut plus tard le sauveur. Et que d'autres encore !

Il faut, cependant, que nous nous arrêtions moins hâtivement devant la grande figure d'*Abraham*, nommé si justement le père des croyants. Il quitta sur l'ordre divin sa patrie et la maison de son père pour vivre en exilé dans le pays qui devait un jour appartenir à sa race ; il fut, par ce fait même, un prophète du Christ, qui Lui aussi, quitta sa patrie — et quelle patrie ! — pour venir fonder ici-bas le royaume de Dieu. Ce grand principe : *tout quitter pour tout conquérir*, est essentiellement le principe évangélique, et nul n'est vraiment chrétien si, à l'exemple d'*Abraham*, de tous les authentiques serviteurs de l'Eternel, et surtout du Christ Lui-même, il n'est prêt à tout abandonner pour obéir à Dieu.

En outre, *Abraham* a accompli le plus grand acte de foi qui ait jamais été demandé par Dieu à aucun de ses enfants. Père d'un fils dont la naissance était doublement miraculeuse (car *Abraham* et *Sara* étaient tous deux des vieillards lorsque ce fils leur naquit), *Abraham* fut appelé à l'offrir en sacrifice sur la montagne de *Morija*. (Gen. 22). Et il obéit ! Il obéit, tout en persistant dans sa foi aux promesses divines concernant la postérité que devait avoir ce fils, qu'il allait immoler. Plutôt que de croire que Dieu pouvait manquer à sa parole, il devina la résurrection. L'acte d'obéissance d'*Abraham*

fait de lui un homme à l'image de Dieu, dans un sens unique : car Dieu, Lui aussi, a offert son Fils ! Et l'obéissance non moins admirable d'Isaac, portant le bois de l'holocauste (comme plus tard, Jésus porta sa croix), et acceptant sans murmure de mourir sous le couteau de son père, ne prophétisait-elle pas l'obéissance filiale du Christ « jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ? ».

Ainsi le peuple de Dieu dans l'Ancienne Alliance, et le peuple de Dieu dans la Nouvelle, sont tous les deux issus d'un sacrifice voulu par Dieu, et volontairement accepté par une victime innocente. Dans le premier comme dans le second, *le meilleur des pères a offert le meilleur des fils*, et par ce sacrifice même, suivi d'une résurrection, l'un et l'autre ont fondé un peuple miraculeux et immortel. Quelle différence, sans doute, entre ces deux sacrifices ! Le premier ne fut pas consommé ; un bélier se trouva prêt pour remplacer Isaac au moment où l'Eternel arrêta le bras du père ; tandis qu'au Calvaire, personne ne retint le bras de Dieu et nulle autre victime ne remplaça la Victime Sainte, qui nous remplaçait tous !

Il faut plaindre les lecteurs profanes ou superficiels de la Bible, qui ne voient pas l'admirable grandeur du récit biblique et mettent sur le compte d'une superstition païenne dont Abraham aurait été l'imitateur, ce qui fut l'acte de foi portée à sa plus haute puissance. Ils ne comprennent pas la leçon que, par cet acte, l'Eternel voulait donner à tous les croyants de tous les temps : la nécessité d'offrir volontairement à Dieu ce qui nous est le plus cher, pour répondre au sacrifice qu'Il a fait Lui-même de son Fils unique afin de sauver le monde. Le texte si souvent cité : « Dieu a tellement aimé le

monde... » (Jean 3 : 16) trouve ici son plus magnifique commentaire (1).

Nous ne pouvons pas suivre en détail l'idée messianique, s'affirmant à travers l'Ancien Testament soit par des actes dont le caractère était symbolique, soit par des prophéties d'autant plus nettement formulées que le temps de leur accomplissement approchait (2). Nous nous bornerons à souligner ceux de ces actes et de ces événements, ou celles de ces prophéties, que le Seigneur a Lui-même relevés, leur donnant ainsi une autorité et une authenticité qu'on ne peut leur dénier sans donner un démenti au seul Maître infailible et divin, ce qui serait extrêmement grave.

Jésus a été « l'Agneau de Dieu qui porte le péché du monde » ; c'est ainsi que Jean-Baptiste l'a désigné, et Jésus a accepté cette désignation. (Jean 1 : 29, 36). Il est de toute évidence que le Précurseur faisait allusion à l'acte symbolique ordonné par Dieu et transmis au peuple par Moïse (Exode 12), l'immolation de l'agneau pascal, dont le sang devait marquer toutes les maisons israélites, et les préserver de l'Ange exterminateur. Les sacrifices expiatoires ordonnés dans la loi de Moïse étaient tous des symboles du grand Sacrifice ; et Jésus a sanctionné cette

(1) On nous dit : « Pouvez-vous admettre que Dieu puisse commander à un père d'immoler son fils ? » — Nous répondons : L'acte d'Abraham est glorifié dans le Nouveau Testament (Héb. 11 : 17-19 ; Jacques 2 : 21) et Jésus a exalté la foi d'Abraham sans faire aucune réserve. (Jean 8 : 39). Cela nous suffit. Qu'on veuille bien noter qu'Isaac était venu au monde *par un miracle*, et qu'Abraham avait reçu de Dieu la promesse que, *par ce fils*, toutes les races de la terre devaient être bénies. Il devait donc voir en lui un enfant *supernaturel*, prédestiné à accomplir une œuvre *supernaturelle*. Aucun homme n'a été appelé à un rôle pareil. Aussi Dieu n'a-t-Il jamais demandé à aucun autre père ce qu'Il a demandé à Abraham.

(2) Ce travail a été fait. Nous recommandons particulièrement l'ouvrage d'un Israélite converti, le pasteur Adolphe Saphir : *Christ et les Ecritures* ; et celui de A. M. Hodgkin : *Le Christ dans toutes les Ecritures*.

interprétation : « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir *et donner sa vie comme la rançon de plusieurs* ». (Matth. 20 : 28). « *Le bon berger donne sa vie pour ses brebis* ». (Jean 10 : 11-18). En instituant la sainte Cène après la célébration de la Pâque juive, Jésus a nettement indiqué que cette Pâque était un symbole, dont l'accomplissement était sa propre mort : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés ». (Matth. 26 : 28). Les apôtres ont mis l'accent sur ce fait fondamental, qui est tout l'Évangile : « *Le sang de Jésus son Fils nous purifie de tout péché* ». (I Jean 1 : 7). Les épîtres de *Paul* fourmillent d'allusions à cette mort expiatoire (?). *Pierre* nous parle de la rédemption « par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache ». (I Pierre 1 : 18-19). *Quant à l'Apocalypse*, elle est essentiellement le livre de l'Agneau. Le Christ y est mentionné vingt-huit fois sous le nom grec de *arnion*, qui signifie *petit agneau*.

Le *serpent d'airain* élevé par Moïse au désert pour la guérison des Israélites qui avaient été mordus par les serpents brûlants (Nombres 21 : 9) a été considéré par Jésus-Christ lui-même comme une prophétie de sa propre élévation sur la croix. (Jean 3 : 14). De même, Il a vu dans *la manne*, aliment miraculeux donné par Dieu à son peuple (Exode 16 : 15), une image, ou une prophétie, de sa venue du ciel pour être le Pain de vie. (Jean 6 : 48).

Jésus s'est comparé à *Salomon*, le roi glorieux d'Israël, mais en se plaçant au-dessus de lui : « Il y a ici », dit-Il en parlant de Lui-même, « plus que

(1) Rom. 3 : 24 ; 5 : 19 ; 1 Cor. 1 : 18, 23 ; 2 : 2 ; Gal. 6 : 12-14 ; Eph. 1 : 7 ; 2 : 13 ; Col. 1 : 20 ; etc. — Héb. 9 : 7, 20 ; 10 : 19, etc

Salomon ». (Matth. 12 : 42). Car le roi temporel, s'il a donné audience à la reine païenne, n'a pu lui donner le salut éternel, tandis que Lui, Roi des cieus et de la terre, ouvre la porte des cieus aux enfants de la terre, aux plus indignes et aux plus malheureux qui viennent à Lui. N'est-Il pas Lui-même la porte des cieus ?

Jésus a vu dans *le miracle de Jonas* — si ridiculisé par les docteurs modernistes — une image de sa propre résurrection (Matth. 12 : 41) ; ce qui implique nécessairement, pour tout lecteur de bonne foi, ou l'authenticité de ce miracle, ou que Jésus l'a cru vrai, mais s'est trompé, ou qu'Il a fait semblant d'y croire sachant qu'il était faux — ce qui serait pire que tout.

c) LE MESSIE FIGURÉ PAR LES RITES DU CULTE LÉVITIQUE

Nous avons déjà parlé de la Pâque, ce rite fondamental du culte mosaïque, qui précéda tous ceux que l'Éternel dicta à Moïse sur le mont Sinaï. Ce rite est le seul qui fut, et soit encore, célébré au foyer domestique sans l'intervention d'aucun autre prêtre que le chef de famille.

Il faudrait maintenant examiner en détail ce qui constituait en Israël le culte public, ou national, les nombreuses cérémonies qui étaient célébrées dans le Tabernacle, et plus tard dans le temple somptueux construit par Salomon. Tabernacle du désert ou temple de Jérusalem, bien que très différents d'aspect et de dimensions, étaient cependant semblables par les diverses parties dont ils se composaient : parvis extérieurs pour le peuple, lieu saint où officiaient tous les jours les prêtres et les lévites,

enfin — et surtout — Saint des saints, où seul le Souverain Sacrificateur pénétrait, et seulement une fois l'an, porteur du sang expiatoire qu'il devait répandre sur le *propitiatoire* : couvercle revêtu d'or placé sur l'arche sainte dans laquelle étaient déposées les deux Tables de la Loi, gravées par la main de Dieu Lui-même. A droite et à gauche de cette arche prestigieuse, s'étendaient les larges ailes des deux chérubins d'or, et au-dessus, s'élevait la nuée miraculeuse, en laquelle résidait la Présence auguste et perpétuelle de l'Éternel.

Le sacrificateur, l'autel, l'holocauste, le sang expiatoire couvrant la Loi, la Grâce surmontant la Justice : quels symboles en quelque sorte parlants ! Pour tous les actes de purification, soit individuelle, soit collective, soit physique, soit spirituelle, pour le roi comme pour le peuple, pour la femme comme pour l'homme, pendant toute la durée de sa vie, l'Israélite pieux devait avoir recours aux sacrificateurs et aux sacrifices offerts dans le sanctuaire, et non ailleurs.

Il est impossible de garder une foi entière au Nouveau Testament, sans admettre l'inspiration divine de l'Ancien dans toutes ses parties, surtout de celle qui est aujourd'hui si contestée : le Pentateuque. Le Christ nous est montré, dans le Nouveau Testament, comme « ayant habité dans un tabernacle parmi nous » (Jean 1 : 14) ; (dans l'original, le mot traduit ici par « *habiter* », signifie exactement *habiter sous la tente*). Lui-même a parlé de son corps comme étant *le temple de Dieu* (Jean 2 : 18-21 ; Marc 15 : 29). L'épître aux Hébreux est toute remplie d'allusions aux rites mosaïques, emblèmes du Messie et de son œuvre. (Héb. 2 : 17 ; 4 : 14-16 ; chapitres 5 à 10 ; 12 : 18-24). Si les Modernistes ont raison, il faut retrancher cette épître du Canon ; nous croyons,

nous, qu'elle est indispensable à notre édification, et que son étude est nécessaire pour qui veut connaître les rapports que Dieu a établis entre les rites de l'Ancienne Alliance et la personne et l'œuvre de Jésus-Christ.

§ 2. - La Divinité du Christ.

Jésus a affirmé sa Préexistence éternelle, s'identifiant ainsi avec l'Être suprême. « Avant qu'Abraham fût, JE SUIS ». (Jean 8 : 58). Cette parole formidable est un écho de celle que l'Éternel adressa à Moïse : « Je SUIS Celui qui SUIS ». (Exode 3 : 14). Par ce langage, l'Être divin se place en dehors et au-dessus de la durée : le verbe *être*, qui exprime son essence, n'a pour Lui d'autre temps que le présent. Celui qui parle est donc *l'Éternel*. Cette parole est en accord avec la prophétie de Michée 5 : 1, où l'humanité du Christ et sa Divinité sont affirmées en même temps : « Et toi Bethléem Ephrata..., de toi sortira pour moi celui qui dominera sur Israël, *et dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité* ». L'apôtre Jean, dans le prologue de son Évangile, affirme nettement la Préexistence et la Divinité du Christ. « Au commencement était la Parole (le Logos, ou Verbe), et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu... ». Il faut lire avec attention, dans la prière, cet admirable exposé de la philosophie divine (Jean 1 : 1-18) dans lequel le Saint-Esprit, par la plume de l'Apôtre, a concentré en quelques lignes les plus profondes, les plus mystérieuses, et aussi les plus essentielles vérités.

La Divinité du Messie, ou du Christ, est prophétisée en de nombreux textes de l'Ancien Testament. (Voir Psaume 24 : 7-10 ; particulièrement le

Psaume 110, commenté par Jésus Lui-même en Matthieu 22 : 41-46 ; Marc 12 : 35-37 ; Luc 20 : 41-44). Ce commentaire, reproduit dans les trois premiers Evangiles, a une importance capitale. Jésus y affirme sa Divinité, et cela, au moment où ses ennemis s'apprêtent à le faire mourir. Ils ne s'y trompaient pas, eux ; ils l'ont tué, pour avoir osé « se faire égal à Dieu ». (Jean 5 : 18). Donc, ceux qui refusent de reconnaître la Divinité de Jésus, laquelle Il a affirmée sachant que ce serait pour cette affirmation qu'on le mettrait en croix, sont, qu'ils le veulent ou non, les complices de ceux qui l'ont crucifié.

Jésus s'est attribué des qualités et des droits qui n'appartiennent qu'à Dieu.

Il pardonne les péchés. (Matth. 9 : 1-8 ; Marc 2 : 5-10 ; Luc 5 : 17-26). *Il a reçu l'adoration des hommes et l'a acceptée.* (Matth. 2 : 11 ; 14-33 ; Luc 24 : 52 ; Jean 20 : 28). Et cependant, Il reconnaît que Dieu seul doit être adoré (Luc 4 : 8).

Il se déclare sans péché (Jean 8 : 46) ; le Saint-Esprit, nous dit l'épître aux Hébreux, confirme cette déclaration. (Héb. 4 : 15 ; 7 : 26). Et saint Paul : « Celui qui n'a point connu le péché, Dieu l'a fait devenir péché pour nous ». (2 Cor. 5 : 21).

Il a possédé l'omniscience, et en a fait usage toutes les fois qu'Il l'a jugé nécessaire. (Jean 2 : 25 ; 4 : 18 ; 6 : 71 ; Matth. 17 : 27 ; 21 : 1-3).

Jésus voulait volontairement sa Divinité. — Le salut ne pouvant être octroyé qu'à ceux qui croient, la Divinité du Sauveur ne devait pas être imposée par l'évidence incontestable des sens, laquelle aurait rendu la foi impossible, ou de nulle valeur.

La Divinité du Christ était aussi réelle que son humanité, et celle-ci n'était aucunement fictive. Le corps de Jésus, bien que formé miraculeusement dans le sein de Marie, a subi les lois naturelles ;

il a grandi, il s'est développé physiquement et mentalement. Mais il n'y avait dans ce corps aucune concupiscence, aucune tare héréditaire ; et dans sa constitution mentale, aucune possibilité d'erreur. L'union de la Divinité et de l'humanité en Christ est un grand mystère, mais ce mystère est nettement enseigné dans les quatre Evangiles. Comme Fils de l'homme, Jésus se soumet aux lois du temps et de l'espace ; comme Fils de Dieu, Il est au-dessus de toutes les contingences. Son esprit est présent à la fois dans le ciel et sur la terre (Jean 3 : 13), tandis que son corps ne pouvait être présent qu'un un lieu à la fois.

La grande erreur des églises dites catholiques et de certaines églises ritualistes est la prétendue présence *réelle* et *corporelle* du Christ sur l'autel, au moment où le prêtre prononce les paroles sacramentelles. Jésus est *homme* dans les cieux, comme Il l'était sur la terre. Il ne peut donc être présent en mille lieux à la fois, sinon en esprit.

Les miracles accomplis par Jésus ressemblent, sans doute, à ceux des prophètes avant Lui et des apôtres après Lui ; toutefois, ils en diffèrent par ceci, que les témoins superficiels n'observaient pas toujours, et qui pourtant est essentiel : Les prophètes agissaient au nom de l'Eternel, et les apôtres, au nom de Jésus, tandis que *Jésus agit en son propre nom* Il sait qu'il est toujours exaucé. (Jean 11 : 41-42). Il n'a pas besoin de faire appel à la puissance céleste ; ses miracles ne semblent Lui coûter aucun effort : la puissance divine est en Lui. Cependant, Il n'en fait point étalage ; Il ne cherche pas à forcer l'adhésion des hommes ; Il veut réveiller leurs consciences par la vue de sa sainteté, et gagner leurs cœurs par son amour. C'est ce que Paul dit admirablement : « Ayez en vous les sentiments qui

étaient en Jésus-Christ, lequel, existant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé Lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes, et ayant paru comme un simple homme, Il s'est humilié Lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix ». (Philip. 2 : 5-11).

Ce passage affirme donc que Jésus, bien qu'égal avec Dieu, n'a pas voulu se prévaloir de sa Divinité pour s'imposer aux hommes par l'éclat de sa puissance et de sa majesté. Son but, en venant sur terre, était de gagner les cœurs, et Il ne pouvait parvenir à ce but que par l'humilité, la souffrance et l'immolation volontaire.

La preuve la plus décisive de la Divinité de Jésus-Christ, c'est sa *résurrection*.

La résurrection a confirmé toutes les déclarations faites par Jésus Lui-même concernant sa nature divine, et l'interprétation qu'Il avait donnée des prophéties concernant le Messie. Elle a justifié l'adoration que ses disciples Lui ont offerte, avant sa mort, et après.

Le fait que les apôtres et les premiers disciples (plus de cinq cents frères en une seule fois, dit Paul) ont vu de leurs yeux de chair le Christ ressuscité, les constitue en une catégorie à part. Leur place est unique dans l'histoire. Ils n'ont pas eu à *croire* de la même manière que nous, qui n'avons pas *vu* le Ressuscité. Mais leur foi s'était exercée *avant* sa résurrection, et c'est elle qui leur a obtenu le grand honneur d'en être les témoins. Leur témoignage a une autorité particulière ; l'Eglise de Jérusalem, composée en grande partie de ceux qui avaient vu le Sauveur ressuscité, a été pour cette raison la première de toutes les églises fidèles ; elle fut vérita-

blement l'Eglise-mère. Si le témoignage des premiers chrétiens à la résurrection du Christ est à la base de la foi chrétienne, celui qu'ils ont rendu aux faits et aux doctrines qui constituent l'ensemble de cette foi, ne peut pas avoir été erroné. Toutes les vérités sont solidaires.

1. *La Divinité du Christ* est prouvée par sa résurrection.

2. *Sa résurrection* est prouvée par le témoignage des apôtres et des chrétiens primitifs.

3. Le choix que Jésus a fait de ces témoins, sur les affirmations desquels l'Eglise devait être fondée, donne à leurs paroles une autorité pareille à celle du Christ Lui-même, et nous oblige à recevoir comme vraies les doctrines qu'ils ont enseignées (1).

La Divinité du Christ implique *son infailibilité* à tous les moments de sa vie terrestre. Elle nous confirme dans la foi intuitive qui nous a fait, dès que nous l'avons rencontré, reconnaître en Lui notre Maître et notre Sauveur.

Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il faudrait en conclure :

1° Que les Juifs ont eu raison de le rejeter. Il aurait fait aux hommes plus de mal que de bien, puisqu'il aurait fait naître des espérances illusives.

2° Que Mahomet a été plus près de la vérité que Lui (2).

Indiquons encore quelques preuves de la Divinité de Jésus-Christ tirées de l'Écriture :

(1) « Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire ».
(Eph. 2 : 20.)

(2) Abbadié : *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne*.

1° Les fonctions essentiellement divines lui sont attribuées :

a) La création du monde (Jean 1 : 3 ; Col. 1 : 15-16 ; Hébr. 1 : 10).

b) La conservation de toutes choses (Col. 1 : 17 ; Hébr. 1 : 3).

c) Le droit de pardonner les péchés (Marc 2 : 5 ; Luc 7 : 48).

d) La puissance de ressusciter les morts (Jean 6 : 39, 44).

e) Le droit de juger les vivants et les morts (Matth. 25 : 31-46 ; Jean 5 : 22-23 ; 2 Tim. 4 : 1) ;

f) La puissance de transformer les corps des rachetés (Phil. 3 : 21).

g) Le droit de leur donner, dès à présent, la vie éternelle (Jean 10 : 28 ; 17 : 2).

2° L'identité de Jésus avec l'Éternel (Jéhova) de l'Ancien Testament est affirmée dans le Nouveau. (Comparez le Psaume 102 : 25-28, avec Hébr. 1 : 10-12. Comparez Esaïe 40 : 3-4, avec Matthieu 3 : 3, et Luc : 1 : 76. Comparez Jérémie 11 : 20 ; 17 : 10, avec Apocalypse 2 : 23).

Ces passages, et bien d'autres encore, démentent par avance la théorie moderniste, par laquelle le Jéhova de l'Ancien Testament aurait été simplement le dieu national des Israélites. Dès le début de l'histoire biblique, l'Éternel y est reconnu comme le Créateur et le Juge de *toute la terre*. (Gen. 18 : 25).

3° Les noms du Père et du Fils sont constamment présentés ensemble à l'adoration des croyants :

a) *Dans la formule du baptême*, donnée par Jésus Lui-même à ses disciples. (Matth. 28 : 19) ;

b) *Dans la bénédiction apostolique.* (2 Cor. 13 : 13, etc.).

La multitude de passages dans lesquels le nom de Jésus est associé à celui de Dieu le Père prouve jusqu'à l'évidence que, pour les apôtres, Jésus était le Fils *unique* de Dieu.

L'un des plus beaux noms donnés à Jésus, c'est celui d'Agneau. Ce nom, placé souvent à côté de celui de Dieu, revient vingt-sept fois dans l'Apocalypse. Il apparaît comme *immolé* : voilà pour son humanité. Il siège au milieu du *trône* ; les vingt-quatre vieillards l'adorent ; Il est l'objet unique du cantique nouveau : voilà pour sa Divinité. (Apoc. 5 : 9-14).

Donc ici, la Divinité glorieuse de Jésus-Christ est montrée comme inséparable de son humanité immolée. La croix du Fils de l'homme et le trône du Fils de Dieu sont comme confondus. L'identité de Jésus avec le Père céleste apparaît essentiellement dans l'acte rédempteur, qui restera éternellement le centre du culte, de la louange et de l'adoration dans les cieux (1).

Quand nous disons avec Jean : *Dieu est amour*, nous glorifions en même temps la pensée éternelle du Père et l'action rédemptrice du Fils.

En résumé, l'Incarnation, mystère ineffable et insondable, répond à des nécessités absolues, au besoin impérieux de notre âme.

L'Incarnation nous révèle Dieu dans la plénitude de son Etre ; la Nature le révèle, mais elle le voile en même temps. L'humanité du Christ est aussi

(1)

Son supplice aujourd'hui consomme
 Cette grandeur, née au saint lieu ;
 Et l'opprobre du Fils de l'homme
 Est la gloire du Fils de Dieu.

(Vinet.)

un voile, sans doute, mais combien plus transparent que celui de la Nature ! A travers son humanité, la Divinité rayonne et l'amour de Dieu resplendit.

Une vérité, une pensée, pour être fécondes, doivent être incarnées.

Disons enfin que Jésus-Christ, dans son humanité, a été la parfaite réalisation de la pensée de Dieu en créant l'homme. Le premier homme *manqua le but* (1), et tous ses descendants l'ont manqué comme lui, tous excepté UN. Celui-là a été « le Fils bien-aimé en qui Dieu a pris plaisir », sans aucune réserve (2).

§ 3. - La Sainteté du Christ.

Celle-ci découle nécessairement de sa Divinité. Cependant, Jésus était vraiment homme, et comme tel, sujet aux mêmes infirmités que nous ; *toutefois, sans péché*. C'est ce fait qu'il importe de mettre en lumière.

L'Ancien Testament ne nous présente aucune personnalité absolument parfaite ; Abraham, Moïse, David, Elie, furent des pécheurs comme nous. Daniel, « l'homme bien-aimé », dont la vie, telle qu'elle nous est racontée, semble avoir été irréprochable, se reconnaît coupable, cependant, avec tout son peuple. (Dan. 9 : 5). Dieu seul est parfait.

Mais dans les quatre Evangiles, apparaît un fait nouveau et unique : *un homme sans péché*. Sur ce point, comme d'ailleurs sur tout le reste, il existe un accord admirable entre ces récits, et cet accord

(1) *Amartia*, but manqué. C'est le mot grec du N.T. que nous traduisons par *péché*.

(2) Voir Appendice B.

est en lui-même une preuve de leur véracité et de leur divine inspiration. S'il y avait eu quelque défaillance morale dans la vie de Jésus, comment quelqu'un de ses biographes ne l'aurait-il pas vue, et, même sans le vouloir, ne l'aurait-il pas laissé transparaître ? Et comment expliquer que ses ennemis les plus acharnés n'aient rien pu relever contre Lui ?

Ce ne sont pas ses biographes seulement, c'est son plus éminent disciple, Paul, venu après les autres, qui affirme et exalte la sainteté de son Maître et en déduit toute la doctrine chrétienne, laquelle serait renversée d'un seul coup si l'on pouvait découvrir la moindre tache dans la vie du Christ. C'est en vain que l'on a voulu créer une sorte d'opposition entre les Evangiles et les Epîtres de Paul : tous ces écrits s'accordent pour reconnaître et affirmer la perfection morale de l'Homme de Nazareth, qui est pour eux le Fils de Dieu.

Jésus est le seul homme qui n'ait pas eu besoin d'être sauvé, parce qu'il est *le Sauveur*.

A la différence de nous tous, Adam excepté, il est né, comme nous l'avons déjà remarqué, sans aucune tare, car le Saint-Esprit l'avait engendré. Marie était, de son propre aveu, une créature pécheresse, comme le sont et l'ont été tous les hommes et toutes les femmes. Dans son sublime cantique, lors de sa visite à Elisabeth, ne s'est-elle pas écriée : « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, *mon Sauveur* ! ». Marie a donc confessé le besoin qu'elle avait, comme nous tous, d'être sauvée. Cette confession, Jésus ne l'a jamais faite.

Ainsi, la sainteté du Christ est différente de la nôtre dans son principe même. La sienne était innée. Il s'est identifié avec les pécheurs, mais n'a jamais été coupable de la moindre faute. O profondeurs

de l'amour divin ! « Il a été fait *péché* pour nous, Lui qui n'a point connu le péché ! ». (2 Cor. 5 : 21). Plus encore : « Il est devenu *malédiction pour nous* » (Gal. 3 : 13), et c'est même en cela que sa sainteté est apparue dans toute sa perfection ; car la sainteté, telle qu'Il l'a enseignée et pratiquée, consiste essentiellement en ces deux vertus, qui éclatent à la croix : *l'obéissance* envers Dieu, et *l'amour* pour Dieu et pour ceux que Dieu aime, obéissance et amour poussés jusqu'au bout, jusqu'à l'infini, jusqu'à la folie de l'immolation volontaire !

La sainteté de Jésus-Christ n'était pas la pureté extérieure et rituelle à laquelle les prêtres et les scribes donnaient une si grande importance. Elle n'avait rien de commun avec l'ascétisme des anachorètes. Dans son discours qu'on a appelé le Sermon sur la Montagne (Matth. 5 ; 6 ; 7), Jésus montre que la sainteté, pour Lui et pour ceux qui appartiennent à son royaume, est essentiellement celle du cœur, celle des secrètes intentions et de la volonté. En formulant cette Loi nouvelle, bien plus impraticable à l'homme naturel que celle de Moïse, « Il enseignait comme ayant autorité et non pas comme leurs scribes ». (Matth. 7 : 29). D'où Lui venait cette autorité, qui manquait aux docteurs de la Loi ? C'est que ceux-ci, tout en enseignant la Loi, devaient confesser, comme leurs auditeurs, qu'ils l'avaient eux-mêmes violée ; tandis que l'autorité du Christ venait de ce qu'Il pratiquait Lui-même, dans toute sa teneur, la Loi nouvelle qu'Il apportait aux hommes. Parfaitement sainte était sa vie, et parfaitement saint son enseignement.

En résumé, la sainteté, telle qu'elle se révèle en Jésus-Christ, est l'apparition d'une création nouvelle, d'une nouvelle humanité. Le Fils de Dieu seul a pu vivre ainsi, et seules des âmes régénérées par

Lui peuvent saisir la grandeur de cette loi nouvelle et la pratiquer ; seuls, aussi, des hommes inspirés par l'Esprit ont pu dépeindre fidèlement cette vie miraculeuse.

Deux vertus caractérisent la sainteté de Jésus comme vraiment humaine, en même temps que vraiment divine : L'une, c'est sa *dépendance de Dieu*, se manifestant par sa pratique constante de la prière ; l'autre, c'est sa parfaite *humilité*.

La prière de Jésus n'était pas l'expression de sa *repentance*, puisqu'Il a été, répétons-le, le seul homme qui n'ait jamais eu à se repentir.

Elle n'était pas non plus l'expression de *ses craintes et de ses doutes*, car Il vivait dans la réalité des choses qui, pour nous, demeurent invisibles.

Encore moins avait-Il besoin de prier pour obtenir *des grâces temporelles*. Fils bien-aimé du Père, n'ayant jamais contrevenu à ses commandements, Il pouvait s'approprier les paroles qu'Il a mises Lui-même dans la bouche du père de l'enfant prodigue : « Mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi ». (Luc 15 : 31).

La prière de Jésus était simplement l'expression de sa parfaite et constante communion avec le Père, et de sa dépendance absolue et joyeuse à son égard. Il faut venir jusqu'au jardin de Gethsémané, et jusqu'à la Croix, pour entendre, dans la prière de Jésus, autre chose que l'expression de la sérénité parfaite d'un être humain qui se sait uni parfaitement à la Divinité. Mais ici, dans cette agonie et cette mort, ce n'est pas le Fils bien-aimé qui parle, et pleure, et crie : c'est « Celui qui a pris sur Lui l'iniquité de nous tous » ; Celui qui a pris notre place et a subi la malédiction que nous avons méritée... C'est ici qu'il convient de se taire, de se prosterner, et d'adorer.

Il n'est pas nécessaire, après cela, que nous insistions beaucoup sur *l'humilité de Jésus*, l'une des marques les plus authentiques de sa sainteté. L'Incarnation n'est-elle pas le plus grand acte d'humilité que les anges et les hommes aient jamais contemplé ? « Vous le reconnaîtrez à ceci », dit l'ange aux bergers de Bethléem. « Vous trouverez un enfant emmaillotté et couché dans une crèche... ». *Dans un crèche* : Voilà le berceau que Dieu avait choisi pour son Fils unique !

A l'âge de douze ans, Jésus a conscience de sa Divinité : Il parle en Fils de Dieu : « Ne savez-vous pas, dit-Il à ses parents, qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? ». Il sait donc qu'Il a un Père, dont les affaires le regardent, Lui, dans un sens où elles ne regardent ni Joseph, ni Marie. « Puis Il descendit avec eux pour aller à Nazareth, et Il leur était soumis ». Voilà la sainte humilité du Fils de Dieu.

Jusqu'à trente ans, bien que conscient de sa céleste origine, Il vivra la vie des pauvres gens, Il sera charpentier... Il ne sortira de cette ombre que pour descendre plus bas encore dans la vallée de l'humilité volontaire. Sur les bords du Jourdain, Il se confondra avec la foule des pécheurs. Ce fleuve qui, jadis, s'est ouvert pour livrer passage au peuple conduit par Josué, et plus tard à deux simples prophètes, Elie et Elisée, Il y descendra, Lui, avec le commun des mortels, péagers et gens de rien, accourus à la prédication de Jean-Baptiste. On peut dire que, dans l'eau de son baptême, Jésus a ramassé sa croix, qu'Il a portée à partir de ce moment, jusqu'au Calvaire.

L'humilité de Jésus ne peut être mieux décrite que dans ces paroles inspirées de Paul : « Existant en forme de Dieu. Il n'a point regardé comme une proie

à arracher d'être égal avec Dieu, mais Il s'est dépouillé Lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; et ayant paru comme un simple homme, Il s'est humilié Lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix ». (Phil. 2 : 6-8). En présence de ce texte, et de tant d'autres (1), comment l'Eglise chrétienne, ou ce qui prétend à ce beau nom, ose-t-elle ambitionner la puissance politique, et tente-t-elle de s'imposer aux hommes par l'éclat factice de ses pompes, de ses fêtes, de sa hiérarchie ? Et comment nous-mêmes — vous et moi, cher lecteur — n'avons-nous pas encore appris dans toute sa teneur la grande leçon du dépouillement, du renoncement, de la soumission complète à la volonté divine, en un mot, de l'humilité ?

Les miracles du Christ ont une grande importance, parce qu'ils étaient l'attestation divine de sa parfaite sainteté. Dieu n'aurait pas permis à un mortel dénué de toute repentance d'accomplir de tels prodiges. Il faudrait donc attribuer ces miracles aux démons, comme le faisaient les Pharisiens ! Il n'y a pas de milieu : ou Jésus a été un imposteur, ou Il a été le Messie attendu, « le Saint de Dieu ».

Sa résurrection corporelle est, de tous les miracles évangéliques, le plus grand et le plus probant. Voilà pourquoi les apôtres en ont fait, au début de leur prédication, leur principal argument.

§ 4. - La nécessité de sa mort pour le salut du monde.

La nécessité d'une expiation, et même d'une expiation sanglante, est l'une des intuitions les plus univer-

(1) 1 Pierre 2 : 21-25 ; 2 Cor. 8 : 9 ; 1 Jean 2 : 6.

selles ; elle est, pour ainsi dire, à la base même de toutes les religions. Nous avons eu, dans les chapitres précédents, l'occasion d'en parler ; car il est impossible de traiter l'une quelconque des vérités évangéliques, sans être conduit par l'enchaînement des faits, des idées et des expériences, à la croix de Jésus-Christ, comme au centre de toute la doctrine. Nous allons maintenant essayer de plonger nos regards dans ce mystère ineffable. Que l'Esprit de Dieu nous garde de toute présomption et de toute légèreté dans cette étude !

Les sacrifices offerts dès les premiers âges de l'humanité, et dont les monuments les plus anciens attestent l'importance que leur donnaient les premiers hommes, ne peuvent avoir été institués que par Dieu Lui-même. On ne peut expliquer autrement que par une révélation, l'origine des sacrifices offerts par Abel, et qui furent agréés par Dieu (Gen. 4 : 4). Noé, lui aussi, en abordant la terre purifiée sur laquelle l'arche s'arrêta, bâtit un autel à l'Eternel, sur lequel il offrit en holocauste des animaux purs. Et « l'Eternel sentit une odeur agréable ». (Gen. 8 : 20-21). N'y a-t-il pas, dans ces mots, comme un presentiment, plus que cela, une prophétie, de l'incarnation et de l'immolation de Celui que l'Evangile appelle l'Agneau de Dieu ? Que Dieu ait pris plaisir à respirer l'odeur de ces chairs brûlées, n'est-ce pas de sa part un acte de condescendance infinie, une manifestation de cet amour qui devait aller un jour jusqu'au sacrifice du Calvaire ?

Préfigurée dans les rites patriarcaux et dans ceux qui furent institués par Moïse sur l'ordre de l'Eternel, la mort du Messie a été prédite dans plusieurs passages de l'Ancien Testament. (Ps. 22 ; Es. 53 ; voir aussi Deut. 21 : 23, cité par Paul en Galates 3 : 13). On peut dire que la Bible tout entière est imprégnée

de cette prophétie, répétée sous cent formes différentes.

Le Nouveau Testament est essentiellement le Livre de la Croix. Chacun des quatre Evangélistes a consacré à la dernière semaine de la vie terrestre du Sauveur, et à la dernière journée de cette dernière semaine, une place hors de proportion avec le reste du livre. Le récit de la naissance n'est donné qu'en Matthieu et Luc ; aucun des Evangélistes ne raconte l'histoire des trente premières années ; Matthieu, seul, mentionne brièvement la fuite et le séjour en Egypte de la Sainte Famille, et Luc seul raconte l'incident de la douzième année. Mais lorsqu'ils approchent de la fin, les quatre récits deviennent abondants. Les moindres incidents du dernier souper, de la nuit en Gethsémané, de l'arrestation, des interrogatoires chez Caïphe et Pilate, enfin, de la Crucifixion, sont relevés dans le plus grand détail. On sent que, pour les écrivains sacrés, leur ouvrage n'a de valeur que par sa conclusion tragique, et par le récit du couronnement que Dieu lui donna, en ressuscitant Jésus d'entre les morts.

Jésus Lui-même a considéré sa mort comme l'acte essentiel et nécessaire qu'Il devait accomplir. « Je suis venu, dit-Il, pour donner ma vie en rançon ». (Marc 10 : 45). Il accepte le témoignage que Jean-Baptiste, inspiré, Lui rend au sortir du baptême : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». Il annonce sa mort comme devant nécessairement avoir lieu, bien qu'il Lui eût été facile de s'y soustraire. « Je suis, dit-il, le bon Berger, qui donne sa vie pour ses brebis ». Quand des Juifs hellénisants, venus à Jérusalem pour adorer, demande avec instance la faveur de le voir, Jésus leur répond : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui

est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits... Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi ». En parlant ainsi, Il indiquait de quelle mort Il devait mourir., (Jean 12 : 20-34).

Comment ne pas voir dans des paroles telles que celles-ci, la preuve de l'inspiration divine de l'Evangile de Jean ? Quel faussaire aurait pu inventer de telles expressions, et, les ayant inventées, aurait osé les mettre dans la bouche du Christ ?

Ces paroles sont à la fois *scientifiques et prophétiques*. Scientifiques, car elles formulent une loi générale : *la loi de la vie naissant de la mort*. L'humanité régénérée devait naître de la mort du Sauveur, comme l'épi naît du grain semé. Cette mort n'a donc pas été un événement imprévu, une défaite résultant de l'insuccès de la prédication du Christ. Elle faisait partie du plan de Dieu, arrêté de toute éternité, pour le salut d'un monde tombé au pouvoir de Satan, et qu'il faudrait faire rentrer dans l'ordre par un grand acte de justice et d'amour (1).

Et ces paroles sont prophétiques, car elles font prévoir l'attrait mystérieux, la miraculeuse puissance que devait exercer la croix dans la suite des siècles. Comment Jésus a-t-Il pu savoir que sa mort serait une élévation, au sens littéral du mot, c'est-à-dire qu'Il serait *crucifié* par les Romains, et non pas *lapidé* par les Juifs ? Et qu'elle serait aussi une élévation dans le sens spirituel, car il est bien certain que, s'Il n'avait pas été mis en croix, l'humble Na-

(1) Dès les temps éternels, l'incarnation du Verbe était dans la pensée divine. La création du monde, telle que nous la rapporte la Genèse, n'est que la préface de l'œuvre divine ; elle contenait en principe l'incarnation, comme celle-ci eut pour suprême aboutissement l'immolation volontaire du Fils de Dieu (Héb. 9/14).

zaréen serait oublié depuis longtemps ? Jésus a prévu que cette attraction serait universelle, et que sa mort, la plus ignominieuse de toutes les morts, serait aussi la plus glorieuse ! Les faits donnent raison à cette parole, en apparence si présomptueuse. La Croix est devenue l'unique espérance de l'humanité ; elle relie déjà entre eux les êtres les plus différents d'origine, d'éducation, de mœurs, de langue, d'esprit. Même les incroyants la respectent et l'admirent. La seule Société internationale qui unisse les hommes dans la fraternité véritable, la Croix Rouge, c'est celle qui se rassemble autour de la Croix.

On peut résumer toute la Bible en un seul mot : *Christ*. Et l'on ne peut donner à ce nom sa vraie valeur qu'en y ajoutant l'adjectif : *crucifié*.

La Bible, d'accord avec l'expérience universelle et le témoignage de chaque conscience individuelle, enseigne que l'homme est déchu. Il n'est pas tel que Dieu l'avait fait et l'avait voulu. « Le monde entier est plongé dans le Malin ». (1 Jean 5 : 19).

D'accord aussi avec l'expérience et la conscience de chacun, la Bible affirme à la fois *la solidarité de la race humaine, et la responsabilité morale de chaque individu composant cette race*. Tandis que chez les animaux, l'espèce est tout, et que, chez les anges, l'espèce n'existe pas, l'homme est la seule créature chez laquelle se rencontrent tous les caractères de l'espèce : hérédité physique et morale, et tous les caractères de l'individu : liberté, conscience, responsabilité.

L'homme est donc un être unique : perdu, oui, mais qui peut être sauvé par la grâce de Dieu.

C'est pour rendre possible cette action de la grâce sur l'humanité, que le Fils de Dieu s'est fait homme, et, pour faire naître une humanité nouvelle, s'est offert Lui-même au Calvaire.

Lorsqu'on nous objecte que la doctrine de l'Expiation accomplie par la mort d'une Victime sainte substituée au pécheur n'est pas conforme à la justice, nous pouvons donc répondre : Jésus n'a pas été *un* homme, un homme né comme nous tous, mais qui, par extraordinaire, se serait trouvé sans péché. Sa naissance miraculeuse fait de Lui un être à part. Il est *l'Homme*. Il est toute l'humanité ; et Il est en même temps Dieu, le Créateur de l'humanité. Et de même qu'en la présence d'Adam toute sa race était contenue, et que cette solidarité a voué la race entière au péché et à la perte éternelle, ainsi le second Adam a porté en sa personne toute la race qu'Il avait créée ; elle a été clouée avec Lui sur la croix. Mais de même qu'aucune créature humaine n'est tenue pour coupable que si elle a personnellement péché, le nouveau-né n'étant à aucun degré responsable du péché d'Adam ou des descendants de ce dernier, de même la mort du Christ ne rend juste devant Dieu que celui qui, indépendamment de la foi des parents, par un acte personnel de repentance et de foi, accepte le salut.

C'est ce qu'exprime l'apôtre Jean : « Il est Lui-même une victime expiatoire pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier » (I Jean 2 : 2), et l'apôtre Paul : « Il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est donné Lui-même en rançon pour tous ». (I Tim. 2 : 5). Ainsi la rançon est payée *pour tous*, car Jésus a été la victime expiatoire pour les *péchés du monde entier*. La différence entre le *monde entier* et *nous*, rachetés conscients, c'est que le monde entier n'a pas entendu la Bonne Nouvelle, ou, l'ayant entendue, comprise, acceptée, n'a pas voulu la croire, tandis que, par la grâce de Dieu, nous l'avons acceptée (1).

On le voit : la naissance immaculée et miraculeuse du Sauveur et sa préexistence éternelle, sont deux faits essentiels en ce qui concerne la vertu expiatoire de sa mort. Sans la naissance miraculeuse, cette mort aurait été celle d'un visionnaire. Sans la préexistence, Jésus n'aurait été qu'un homme parfait (par un miracle aussi incompréhensible que l'est sa Divinité), mais incapable de communiquer à d'autres sa perfection. Pour que la mort de Jésus fût rédemptrice, il fallait que, dans sa Personne, l'humanité fût unie à la Divinité. Un *homme de Dieu*, si près qu'il puisse être de la perfection, n'aurait pu nous sauver en prenant notre place. Il fallait que ce fût *l'Homme-Dieu*. « *Dieu était en Christ*, réconciliant le monde avec Lui-même, en n'imputant point aux hommes leurs offenses, et Il a mis en nous la parole de la réconciliation ». (2 Cor. 5 : 19). Ainsi, par la mort du Christ, en qui Dieu résidait dans sa plénitude, les offenses de toute l'humanité ont été expiées ; elles ne sont plus imputées aux coupables. Tous les hommes sont sauvés, à une seule condition : c'est qu'ils se repentent et acceptent la réconciliation, laquelle doit être proclamée au monde entier par les témoins du Christ, crucifiés avec Lui. La Croix du Christ est la seule qui sauve, mais celles de ses disciples sont comme les poteaux indicateurs qui conduisent à la sienne.

L'Incarnation du Fils en vue de la rédemption du monde est la révélation suprême de l'amour de Dieu pour l'humanité. Et en même temps, l'incarnation et la mort du Christ nous font connaître la valeur qu'Il

(1) Il y a donc, à part les chrétiens véritables, deux catégories d'êtres humains, dont l'ensemble constitue « le monde entier ». Il y a ceux qui *savent et refusent* ; et il y a ceux qui *ne savent pas*. C'est à ceux-ci qu'il nous incombe de faire parvenir au plus tôt le message de la Grâce !

a plu à Dieu de donner à la race humaine, qu'Il a faite à son image. C'est pour elle en effet, et c'est pour elle seule, que le Christ est mort sur la Croix.

La mort du Sauveur, cependant, n'est pas sans répercussion dans l'univers, au delà de notre globe. « Nous sommes en spectacle, dit Paul, au monde, *aux anges* et aux hommes » (I Cor. 4 :9) ⁽¹⁾. Il était nécessaire, pour que fût rétablie l'harmonie universelle, et que la révolte satanique fût pour toujours arrêtée et vaincue, que se produisit, à la Croix, la manifestation suprême de l'amour divin et de la justice divine.

La mort expiatoire de Jésus-Christ a eu pour conséquences, en ce qui concerne chacun de nous, croyants :

1° *Notre justification complète.* « Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par Notre Seigneur Jésus-Christ » (Rom. 5 : 1).

2° *La transformation radicale de notre nature.* Nous devenons semblables à Lui, par l'amour et la reconnaissance que cette mort nous inspire, et par l'Esprit qui nous engendre, de nouveau, à la ressemblance de Dieu. La puissance du péché est vaincue ; nous sommes des créatures nouvelles, au moins quant à l'esprit, bien que sujets, jusqu'à notre complète rédemption, aux maux et aux tentations de la terre. Participants à la nature divine (2 Pierre 1 : 4), nous sommes saints devant Dieu ; nos corps sont, dès maintenant, les temples du Saint-Esprit, dont la présence et l'action permanentes nous rendent capables de

(1) « ...Afin que les dominations et les autorités dans les lieux célestes connaissent aujourd'hui par l'Eglise la sagesse infiniment variée de Dieu, selon le dessein éternel qu'il a mis à exécution par Jésus-Christ Notre-Seigneur ». (Eph. 3 : 10-11).

surmonter les épreuves et les souffrances et de résister victorieusement au péché, lequel désormais ne domine plus sur nous. (Rom. 6 : 14). Nous étions esclaves de la Loi, incapables de la satisfaire malgré la terreur qu'elle nous inspirait, mais, devenus enfants du Père, nous sommes heureux de Lui obéir par amour.

3° Enfin, la mort de Jésus-Christ nous rend dignes d'avoir part à sa gloire éternelle ; elle nous fait membres de son corps, membres de l'Eglise, son épouse immortelle. (Eph. 5 : 25-30). Cette mort nous donne un rôle unique dans l'univers : « nous jugerons les anges ». (1 Cor. 6 : 3). Ainsi, l'abaissement temporaire du Fils de Dieu a pour corollaire et pour suprême conséquence l'élévation éternelle des fils des hommes, rachetés par sa mort, aux vertus de laquelle ils auront cru (1).

§ 5. - La Résurrection du Christ.

a) LE FAIT

Après sa mort sur la croix, le corps de Jésus fut pieusement enseveli par les soins de deux hommes, dont l'un, Joseph d'Arimatee, n'apparaît qu'en cette seule occasion dans l'histoire évangélique. L'autre était Nicodème, devenu, lui aussi, un disciple secret de Jésus, après son mémorable entretien avec Lui. (Jean 3). Ni l'un ni l'autre de ces deux personnages importants n'eut l'honneur d'être mis au rang des apôtres ; leur éminence sociale fut sans doute la cause de leur trop prudente réserve. Nous

(1) Voir Appendice C.

lisons cependant que Joseph osa se rendre vers Pilate, pour demander le corps de Jésus. (Marc 15 : 43). Et c'est dans le sépulcre qu'il avait fait tailler pour lui-même dans le roc, qu'il le déposa, avec un mélange d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès, fourni par Nicodème. Le corps fut enveloppé de bandes et d'un linceul neuf. Une lourde pierre ferma l'entrée de ce sépulcre, à la garde duquel Pilate, sur la demande des prêtres juifs, ordonna que des soldats fussent placés. Par surcroît de précaution, la lourde pierre fut scellée.

Tous ces détails sont donnés dans nos Evangiles, comme si les écrivains sacrés avaient prévu les objections que l'incrédulité susciterait plus tard. Ils ont voulu marquer toutes les mesures prises pour empêcher l'évasion, si Jésus n'avait été qu'évanoui, ou l'enlèvement de son corps, s'il était réellement mort. Les cent livres de parfum étaient suffisantes pour l'asphyxier par leurs âcres arômes, s'il eût été vivant encore lorsqu'il fut déposé dans le tombeau. Et la pierre, le sceau, les gardes, devaient rendre ce rapt absolument impossible.

La grande objection à ce fait, sur lequel repose toute la foi chrétienne et l'existence même du Christianisme, c'est que c'est un miracle inouï, invraisemblable, unique dans l'histoire. Mais toute religion n'est-elle pas, ou ne prétend-elle pas être miraculeuse ? Croire à l'efficacité de la prière, n'est-ce pas affirmer que la volonté de Dieu est plus forte que ce que nous appelons d'un nom très vague : les *lois de la nature* ? Croire en Dieu, n'est-ce pas croire à la possibilité de ce que nos sens jugeraient impossible ? La parole de Paul devant Agrippa est le langage du bon sens : « Quoi ! vous semble-t-il incroyable que Dieu ressuscite les morts ? ». (Actes 26 : 8).

b) LA NÉCESSITÉ DU FAIT

Bien loin de juger ce miracle impossible, le chrétien reconnaît qu'il était nécessaire :

1° Il fallait que fussent attestées la naissance miraculeuse et la pureté immaculée du Christ. « Le salaire du péché, c'est la mort ». Donc, un être sans péché ne devait pas mourir. Si Jésus est mort, ce ne peut être que volontairement, pour nous sauver. N'avait-Il pas dit Lui-même : « J'ai le pouvoir de donner ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre ? ». (Jean 10 : 18).

2° La résurrection de Jésus-Christ était nécessaire pour donner toute sa valeur au sacrifice qu'Il avait offert sur la croix. Si Jésus était resté au tombeau, quelle garantie aurions-nous que ce sacrifice a été agréé par Dieu ? En le ressuscitant, le Père a mis son sceau sur l'œuvre rédemptrice de son Fils unique.

3° La résurrection de Jésus-Christ est le gage assuré de notre propre résurrection. (I Cor. 15 :12-50). La Nature n'enseigne pas d'une manière indubitable que l'homme est destiné à une existence éternelle ; elle nous le fait seulement pressentir ; mais il fallait la résurrection du Christ pour nous en donner la certitude. Quant à la résurrection des corps, si contraire, au moins en apparence, aux lois de la Nature, nous n'aurions même pas l'idée qu'elle pût se produire.

4° Sans la résurrection corporelle du Christ, l'Eglise n'aurait jamais existé ; les apôtres n'auraient jamais eu le courage de souffrir la persécution

pour la cause de ce grand mort, et depuis longtemps son nom serait tombé dans l'oubli.

On ne peut expliquer le changement radical de la mentalité et de l'attitude des apôtres, sinon par le fait que Jésus leur est apparu vivant. Même des écrivains non chrétiens ont dû reconnaître qu'il a dû se passer, à l'origine du Christianisme, quelque chose d'inexplicable, par quoi Pierre et ses compagnons, si peureux, si lâches et si inintelligents — et cela de leur propre aveu — avant la résurrection, sont devenu des hommes héroïques qui ont fondé l'Eglise chrétienne.

Il faut souligner l'importance capitale que les premiers témoins du Christ ont donnée à sa résurrection.

Les discours de Pierre et ceux de Paul, rapportés dans les Actes des Apôtres, affirment ce fait avec une grande énergie ; il est le point central de toutes leurs prédications. Les apôtres parlent de la résurrection du Christ plus que de sa mort ; car cette mort n'eût été qu'un martyr ajouté à beaucoup d'autres, si la résurrection n'avait pas eu lieu pour démontrer que Jésus a vaincu Satan dans la sanglante bataille du Calvaire. La mort et la résurrection de Jésus forment ensemble un seul événement en deux parties, dont l'une ne peut être comprise sans l'autre. Il est descendu au tombeau, mais il n'était pas possible qu'il y fût retenu. Le miracle, ce n'est pas que Jésus soit sorti du sépulcre, c'est qu'il ait consenti à y descendre. « Vous avez mis à mort le Prince de la Vie », dit Pierre (Actes 3 : 15). Admirable antithèse, par laquelle sont affirmées et la folie de ceux qui l'ont tué, et l'invincible puissance de la Vie ! C'est en enterrant le grain de blé, qu'on lui donne la possibilité de se multiplier.

c) PROBLÈMES INSOLUBLES
SI JÉSUS N'EST PAS RESSUSCITÉ

1. Qu'est devenu son corps ? Comment ses ennemis n'ont-ils pas ouvert sa tombe, pour donner un démenti formel à ses disciples qui affirmaient l'avoir vu ?

2. Comment expliquer les allusions si nombreuses et toujours plus claires, à mesure que sa mort approchait, que Jésus a faites à sa résurrection ? (1).

3. Comment expliquer les prophéties de l'Ancien Testament concernant cette résurrection ? (2).

4. Enfin, comment expliquer les paroles et les actes positifs attribués au Ressuscité dans les quatre Evangiles ? Ses paroles si émouvantes à Marie-Madeleine ; la réhabilitation de Pierre, où Il se montre d'une délicatesse et d'une tendresse si touchantes ; le récit de sa rencontre avec deux disciples sur le chemin d'Emmaüs ; les paroles solennelles par lesquelles Il investit ses apôtres de son autorité, et leur confie la mission d'évangéliser le monde (Matth. 28 : 16-20) ; tout cela peut-il avoir été le rêve de quelques fanatiques ? Ces actes et ces paroles ne le cèdent en rien en beauté, en profondeur, en sublimité divine, à tout ce qu'Il a fait et dit avant sa mort : tout serait donc faux dans les Evangiles ?

Une objection à laquelle les adversaires donnent une grande importance, c'est la prétendue impossi-

(1) Gen. 3 : 15 ; 22 ; 18 ; 26 : 4 ; 49 : 10 ; Nombres 21 : 9 ; Deut. 18 : 15 ; Psaumes 16 : 9-10 ; 22 : 20-23 ; Esaïe 9 : 5-6 ; 50 : 6-7 ; 53 : 10-12 ; Jérémie 23 : 5-6 ; 33 : 14-15 ; Ezéchiel 34 : 23-24 ; 37 : 25 ; Mal. 3 : 1 ; 4 : 2.

(2) Marc 8 : 31 ; 9 : 9-10 ; Matth. 12 : 39-40.

bilité de faire accorder entre eux les récits de la Résurrection.

Ce désaccord n'est qu'apparent, et de nombreux exégètes ont réussi à donner de ces récits une harmonie parfaite, sans en supprimer aucun détail et sans hypothèses douteuses. Le fait que ces récits sont divergents prouve du moins qu'il n'y a pas eu collusion, entente préalable, entre les écrivains sacrés, en vue d'imposer une fable à leurs lecteurs ; ils étaient donc entièrement de bonne foi. Bien qu'indépendants les uns des autres, ils sont entièrement d'accord, sans aucune contestation possible, sur les points suivants :

1. Jésus est ressuscité dès l'aube du premier jour de la semaine.

2. Sans aucune intervention humaine.

3. Avec le corps même qui avait été descendu de la croix.

4. Ce corps était de chair et d'os, et pourtant possédait la faculté d'entrer et sortir, invisible, à travers des portes fermées, et de se transporter rapidement d'un lieu à un autre.

5. Des anges ont été présents à la résurrection, et après. Ils en ont été les premiers messagers.

6. Jésus Lui-même est apparu aux saintes femmes et aux disciples, le jour de sa résurrection, et après.

7. Jésus ne s'est pas montré publiquement après sa résurrection ; il ne s'est montré qu'à ses disciples.

Toute la difficulté réside dans l'ordre des diverses apparitions. Il est facile de comprendre que chaque

écrivain a raconté celles dont il avait été le témoin, ou dont il avait été informé dès l'abord. Certaines de ces apparitions sont mentionnées par l'apôtre Paul seulement, qui en avait été instruit par des témoins oculaires. Nous touchons ici encore au fait que nous avons déjà souligné : l'Écriture est l'œuvre d'hommes qui ont raconté librement des événements parvenus à leur connaissance de diverses manières, leur plume ayant été surveillée par l'Esprit de Dieu, en sorte qu'aucune erreur, même involontaire, ne figure dans ces récits (1).

8. Les quarante jours.

On peut se demander pourquoi l'Ascension ne suivit pas immédiatement la Résurrection ; pourquoi ces quarante jours, pendant lesquels Jésus apparaît à diverses reprises à ses disciples, et jamais à personne hors de ce cercle intime ?

Une raison capitale nous paraît être celle-ci : la nécessité de pénétrer les disciples de la réalité de cette résurrection, et de la valeur qu'elle donnait à sa mort.

Si Jésus était monté immédiatement de la tombe au ciel, quelques-uns seulement de ses disciples auraient été favorisés par la vue de ce miracle ; mais il leur aurait été difficile d'en convaincre les autres, et peut-être eux-mêmes auraient-ils fini par en douter. Les « plus de cinq cents frères » mentionnés par Paul (I Cor. 15 : 3-6) n'auraient pu y assister. La soudaineté de sa disparition aurait atténué l'évidence de son apparition.

Une raison plus importante encore, c'est la nécessité, pour les apôtres, de l'achèvement de leur préparation spirituelle. La doctrine capitale de l'Évangile :

(1) On trouvera, à l'Appendice, une Harmonie des récits évangéliques de la Résurrection, d'après C. I. Scofield (Appendice D).

l'expiation par la mort du Christ, n'avait pas pu leur être enseignée clairement avant cette mort. La Croix, qui avait été pour eux une sorte de scandale, ne devint lumineuse qu'au soleil de la Résurrection.

Avant sa mort, Jésus, en sa qualité de Messie envoyé d'abord aux Juifs, s'adresse uniquement à eux.

Après sa résurrection et par elle, Jésus se manifeste comme le Sauveur du monde, et Il instruit ses disciples, non plus en vue de leur mission pour Israël seulement, mais en vue de l'œuvre mondiale qu'ils devaient accomplir. (Marc 16 : 15-20 ; Luc 24 : 50-53 ; Actes 1 : 4-14).

Il faut remarquer que les principaux faits miraculeux de la vie du Sauveur — sa naissance, sa résurrection, son ascension — n'ont été constatés que par un petit nombre de témoins. S'Il s'était montré à l'univers entier, c'eût été la fin de la dispensation de la grâce et de la foi. Il n'y a plus possibilité de croire quand on est en présence de l'évidence *matérielle*. La foi doit précéder, et non suivre la vue. « Heureux ceux qui n'ont pas *vu*. et qui ont *cru* ». (Jean 20 : 29).

Les apôtres et les premiers disciples, témoins oculaires de la Résurrection, ont, par ce fait même, une place à part dans l'Eglise de Dieu. Ils ont été les seuls à qui pareil privilège ait été accordé. *Ils ont vu*, mais cela ne les a pas dispensés de la loi générale : eux aussi ont été sauvés par la foi, et seulement par elle. Ils étaient des *croyants* avant d'être des *voyants*. Et si, pour ce qui concerne le fait de la Résurrection, leur foi n'a pas eu lieu de s'exercer, elle a eu bien d'autres occasions de le faire. Leur œuvre fut exceptionnelle, et exigea de leur part un courage, une sagesse et une foi qui n'ont pas été

demandés en aussi grande mesure au reste des fidèles.

La position unique des apôtres et des premiers disciples comme fondateurs de l'Eglise, donne à leur enseignement une autorité qui n'a pu être transmise à personne, aucun homme, depuis lors, n'ayant vu de ses yeux de chair le Christ ressuscité. Saul de Tarse eut la vision du Christ et entendit sa voix sur le chemin de Damas ; c'est pour cela qu'il eut, lui aussi, le droit de s'appeler apôtre.

Mais le Seigneur a voulu que la foi de ceux qui n'ont pas vu eût des bases solides : *le tombeau resté vide en est une*. Il sera toujours impossible d'expliquer autrement que par la Résurrection le fait que les ennemis du Christ n'aient pas pu produire son corps.

Le caractère des témoins, si nombreux, si constants dans leur témoignage, si courageux dans leur apostolat, si désintéressés, si modestes — puisqu'ils racontent les faits les plus humiliants pour eux — enfin, et surtout, les résultats de leur témoignage : le miracle de la Résurrection reproduit dans des millions et des millions d'êtres humains, c'est-à-dire la conversion de multitudes d'âmes par la prédication de la Croix et de la Résurrection ; la démonstration d'Esprit et de puissance qui accompagne toujours cette prédication ; — tout cela prouve surabondamment l'authenticité de ce qu'on appelle « les grands faits chrétiens ».

§ 6. - L'Ascension et la Glorification du Christ.

L'ascension de Jésus-Christ est la suite en quelque sorte naturelle de sa résurrection. Il n'y a pas

de place, dans notre monde actuel, pour un roi ressuscité, ni pour un peuple ressuscité autrement qu'en esprit. Pour une humanité totalement renouvelée et glorifiée, « il faut une terre nouvelle, où la justice habitera ». (2 Pierre 3 : 13).

Jésus avait dit nettement : « Il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas vers vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai ». (Jean 16 : 7). Cette parole affirme donc la nécessité, pour l'Eglise de Dieu sur la terre, de posséder *la Présence réelle* : mais en même temps elle enseigne que cette Présence doit être, jusqu'au retour de Jésus, non celle de son corps, mais celle de son Esprit.

Si Jésus était resté ici-bas, le Saint-Esprit n'aurait pas été donné.

La présence corporelle du Christ aurait rendu nécessaire le rassemblement des siens autour de sa personne visible ; elle n'aurait donc pu être efficace pour des multitudes de vrais fidèles, dans le monde entier. D'ailleurs, c'eût été Dieu *avec* nous, et non pas Dieu *en* nous, ce qui, de beaucoup, est le meilleur. En prétendant que l'hostie consacrée par le prêtre devient *le corps même du Christ*, on offense donc le Saint-Esprit, seule Personne divine qui puisse habiter dans l'âme des croyants.

Par cela même qu'Il a quitté la terre pour monter au ciel, Jésus a proclamé que son œuvre rédemptrice était pleinement accomplie. Il n'y a plus de sacrifice expiatoire à offrir, et c'est la grande erreur des églises dites catholiques que de prétendre renouveler ce sacrifice. L'activité du Sauveur en faveur des siens, à la droite du Père, consiste à *intercéder* pour eux. (Rom. 8 : 34 ; 1 Jean 2 : 1). Nous avons donc, à la fois, deux Consolateurs (paraclets), l'un au ciel : Jésus ; l'autre ici-bas : le Saint-Esprit. Quelle force, quelle

joie et quelle reconnaissance cette assurance ne doit-elle pas faire abonder dans nos cœurs !

Par son ascension, Jésus, le Fils de Dieu, est retourné à « la gloire qu'il avait auprès du Père, avant que le monde fût ». (Jean 17 : 5). Mais Il a porté là-haut le corps qu'Il avait sur la terre, ce corps formé miraculeusement dans le sein de Marie ; ce corps semblable au nôtre — excepté le péché ; ce corps qui fut cloué sur le bois infâme, d'où son sang se répandit sur le sol du Calvaire... C'est ce même corps, sorti miraculeusement du tombeau, que les disciples virent monter au ciel ; le même corps, mais *glorifié*. Etienne mourant le vit « debout à la droite de Dieu » (Actes 7 : 56) ; Saul de Tarse entendit sa voix sur le chemin de Damas. Et Jean l'apôtre, ravi en esprit dans l'île appelée Patmos, au jour du Seigneur, le vit, « pareil à un fils d'homme », mais sous un aspect si majestueux que lui, l'ami intime de Jésus de Nazareth au temps de son humiliation, « tomba à ses pieds comme mort ». (Apoc. 1 : 9-20).

Jésus n'est pas le premier homme qui soit corporellement monté au ciel. Enoch, avant le déluge, fut recueilli auprès de Dieu sans passer par la mort. (Gen. 5 : 24). Elie monta au ciel, emporté dans un char de feu (2 Rois 2 : 1-18). Ainsi nous est révélée la destinée glorieuse qui aurait été celle de l'humanité si elle n'avait pas péché. Ainsi nous est confirmée la promesse de notre propre résurrection et de notre ascension vers Jésus dans les cieux.

Le fait que Jésus-Homme est maintenant assis à la droite de Dieu, d'où Il a promis de revenir pour nous prendre avec Lui, donne à notre foi un objet très précis et répond à un besoin profond de notre nature : voir Dieu face à face. Nous n'adorons pas

dans le vague. Notre Dieu n'est pas seulement un Esprit, invisible et insaisissable ; Il est aussi notre Frère. Quel honneur est ainsi octroyé à notre pauvre race ! Le ciel est un lieu, et non pas seulement un état d'âme. Et au ciel règne l'Homme-Dieu !

« L'existence du Fils appelle l'existence du Père ; le caractère du Fils dévoile le caractère du Père ; le Fils lui-même conduit au Père lui-même ; et c'est en sa présence que nous pouvons nous écrier : « Celui qui a vu le Fils a vu le Père ! ». (G. Frommel).

§ 7. - Le Retour du Christ.

Pendant les jours de sa chair, Jésus, à plusieurs reprises, a annoncé son retour. Il en a parlé particulièrement, pendant la semaine de sa Passion, avec de grands détails. Les anges, présents à l'Ascension, annoncèrent son retour aux disciples. (Actes 1 : 9-11). Enfin, dans les Epîtres et l'Apocalypse, les passages annonçant ce grand événement abondent. On peut affirmer qu'il n'y a pas, dans toute l'Ecriture, un fait plus fréquemment prophétisé et décrit à l'avance, que celui du Retour de Jésus-Christ.

Sur ce point, les chrétiens ont à se faire de grands reproches. Ils n'ont pas donné à cette prophétie l'importance que lui donnent les Ecritures, et surtout les Apôtres. Pour ceux-ci, ce n'était pas une doctrine ésotérique, réservée à des initiés. — c'était un message qu'ils proclamaient dans ce que nous appellerions aujourd'hui leurs réunions d'évangélisation. (Actes 3 : 20-21 ; 10 : 42 ; 17 : 31).

C'est qu'en effet, l'histoire de la Rédemption ne peut avoir été terminée par l'ascension du Sauveur. « Nous ne sommes sauvés qu'en espérance ». (Rom. 8 : 24-25). Pour compléter notre salut, il faut que Dieu,

par Christ, ressuscite nos corps, comme Il adéjà fait pour nos esprits. Il faut que le monde, qui a crucifié Jésus, Le voie dans sa gloire et Le reconnaisse comme son Juge et son Roi. Son action ne s'est exercée jusqu'ici que sur une minorité ; il faut que la terre entière L'adore, et que la justice, enfin, triomphe en tous lieux.

Le retour de Jésus-Christ sera l'accomplissement des nombreuses prophéties de l'Ancien Testament qui annoncent au peuple de Dieu le règne d'un Messie glorieux ; promesses auxquelles les Israélites se sont attachés, laissant sans explication valable les prophéties qui se rapportent à un Messie humilié...

Le retour de Jésus-Christ aura pour effet le rétablissement dans son pays du peuple d'Israël (Zach. 8 : 3-23 ; 9 : 10-12 ; 14 : 1-5 ; Joël 3 : 18-21 ; Romains 11 : 26-27).

Enfin, ce retour doit avoir pour résultat de rétablir la Création tout entière dans sa primitive beauté, et de réaliser ainsi la pensée du Créateur, pensée que l'introduction du péché dans le monde semblait avoir rendue à jamais irréalisable.

La grande objection de ceux qui veulent expliquer, ou même justifier, le silence presque total de l'Eglise chrétienne sur ce sujet si important, c'est que les prophéties qui s'y rapportent présentent de grandes obscurités.

Il est vrai que les prophéties n'ont pas toujours un sens qu'il soit possible au premier lecteur venu de pénétrer entièrement. Beaucoup n'ont été données que pour être comprises au moment ou à la veille de leur accomplissement, afin que les croyants qui les verront s'accomplir soient fortifiés dans leur foi, en vue des épreuves qu'ils auront à subir.

Il est vrai aussi que certaines prophéties ont eu plus d'un accomplissement. Celles relatives à la ruine

de Jérusalem, par exemple, font présager des catastrophes analogues, pour toutes les nations, à la fin du monde. (Matth. 24).

Les prophéties sont surtout destinées à créer dans l'âme des fidèles une attitude d'attente, d'espérance et de confiance. Ils n'ont pas à s'inquiéter, car rien n'arrive sans la permission de Dieu, qui a tout prévu, tout arrangé d'avance. En même temps que les tribulations prédites, la délivrance a été décrétée, et elle viendra sûrement.

Les prophéties, d'ailleurs, sont bien loin de ne présenter que des obscurités. Les chapitres 24 et 25 de Matthieu, par exemple, contiennent de nombreux passages parfaitement clairs et ce sont les plus importants. Le chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens, presque tout entier consacré à dépeindre les grands événements de la fin, contient des précisions très nettes ; comme aussi I Thessaloniens (ch. 4 : 13-18 ; 5 : 1-11) et II Thess. (2 : 1-12). Voir aussi I Pierre (1 : 13 ; 4 : 13 ; 5 : 4) ; II Pierre (3 : 8-13).

Les prophéties relatives à la première venue présentaient, elles aussi, de grandes obscurités, et même d'apparentes contradictions, en même temps que des précisions très claires. Comment le Messie pouvait-Il être, à la fois, de Bethléem et de Nazareth ? Comment pouvait-Il être, à la fois, le Seigneur de David et son fils ? Comment pouvait-Il en même temps être victime immolée et Roi triomphant ? Toutes ces questions et bien d'autres encore devaient grandement embarrasser les croyants israélites qui, au temps de Jésus, « attendaient la consolation d'Israël ». Aucun d'eux, sans doute, si pieux, si versé qu'il fût dans les Ecritures, n'aurait pu écrire à l'avance la vie, la mort et la résurrection de Jésus, avec les seules lumières de la prophétie. Mais cela

ne les empêchait point de lire, de méditer, d'attendre, de veiller, de se tenir prêts pour le premier signe authentique de l'avènement tant désiré. Les Anne, les Siméon, les Zacharie ne furent pas déçus. Nous ne le serons pas non plus, nous qui attendons, non seulement « la consolation d'Israël », mais la glorieuse arrivée du Christ, l'Époux de l'Église, le Désiré des Nations, le Roi de gloire !

Les obscurités de la Parole de Dieu sont nécessaires, tout autant que ses clartés. Celles-ci font naître en nous la foi, et l'entretiennent ; celles-là éprouvent notre foi et la fortifient.

Certains chrétiens croient voir l'accomplissement de la promesse du Retour, dans le grand événement qui eut lieu dix jours après l'Ascension : la Pentecôte. D'autres se contentent de croire que l'avènement du Christ a lieu, pour chaque croyant, au moment de sa mort. D'autres enfin prétendent que les prophéties se sont accomplies au moment de la prise de Jérusalem et de sa destruction par les Romains. Mais ces suppositions tombent devant des textes précis. Tout cela, sans doute, est réel ; il est bien vrai que la venue du Saint-Esprit a été un événement bienfaisant et glorieux ; il est bien vrai que la mort du croyant le met en possession immédiate du bonheur éternel ; il est vrai aussi que la prise de Jérusalem fut le commencement de la fin ; mais tout cela n'épuise pas la prophétie.

Il est heureux pour nous, chrétiens, que nous ayons cette grande promesse : « Voici, je viens bientôt ! ». Car si le règne de Dieu ne devait s'installer ici-bas que par les progrès et les conquêtes de l'Église fidèle, nous devrions renoncer à l'espoir de voir jamais ce règne s'établir. Non seulement la chrétienté est encore, après dix-neuf siècles, en minorité sur la terre, mais en outre, cette minorité subit bien plus

l'influence du paganisme ambiant, que celui-ci n'est influencé par le christianisme édulcoré que l'on professe aujourd'hui. L'Eglise fidèle est une minorité ; et il en sera ainsi jusqu'à la fin. Dans la dispensation actuelle, ce n'est pas la chrétienté qui convertit le monde, c'est le monde qui pervertit la chrétienté. Cependant, la vérité évangélique à ses témoins fidèles, et le recrutement de l'Eglise (qu'il ne faut pas confondre avec la chrétienté) se poursuit dans tous les pays du monde. Mais l'Eglise est partout, au sein de la chrétienté comme au sein du paganisme, une minorité.

L'avènement futur de Jésus-Christ nous paraît se présenter, d'après les Ecritures, en deux phases distinctes :

1° *Pour les siens*, dans les airs, avec les nuées. Ce sera la *Parousie*, mot qui signifie *venue*. Alors aura lieu la résurrection de tous ceux qui sont morts en Christ, en même temps que la transformation des corps des croyants vivants à ce moment-là. Ensemble, ces ressuscités et ces transformés seront enlevés pour aller « au-devant du Seigneur dans les airs » (1). Cet enlèvement séparera l'Eglise fidèle de la chrétienté incroyante. Il se produira *soudainement*, sans aucun avertissement préalable. Il est même au pouvoir des croyants de *le hâter* (2 Pierre 3 : 12) par leurs prières, par leur foi et par leur témoignage.

L'Eglise célébrera, dans les airs, où elle rencontrera Jésus et son cortège, « les noces de l'Agneau ». (Apoc. 19 : 6-9). Elle n'est encore que fiancée ; elle sera enfin unie à son Sauveur pour toujours. C'est à cet ineffable mystère que Paul fait allusion en Ephésiens 5 : 32.

(1) Matth. 16 : 27 ; 25 : 31-46 ; 26 : 29, 64, etc. Marc. 13 : 24-27 ; Jean 14 : 3, 18, 21, etc.

Deux grands événements s'accompliront sur terre, pendant que l'Époux divin et son Épouse rachetée s'uniront ainsi dans le premier ciel :

a) Le peuple juif sera rétabli dans son pays (Soph. 3 : 19-20) et se convertira à Jésus-Christ.

b) Une épreuve terrible, ou une série d'épreuves, ce que l'auteur sacré appelle *la grande Tribulation*, fondra sur la terre. (Matth. 24 : 21-22 ; Apoc. 7 : 14).

2° *Avec les siens*. — C'est alors que le Roi, accompagné de l'Église triomphante, descendra sur la terre, pour y régner pendant une longue période (mille ans : Apoc. 20 : 1-6) après avoir enchaîné Satan. Alors s'accompliront les prophéties qui parlent d'une terre renouvelée, heureuse, soumise à Dieu ; et ce sera cet âge d'or, dont presque toutes les religions ont gardé le souvenir et l'espérance.

A la fin de cette période, les forces du mal auront repris une partie de leur empire ; une révolte éclatera contre l'autorité divine. Mais cette révolte sera presque aussitôt anéantie dans une grande bataille entre les armées du ciel et celles de Satan. Et ce sera le triomphe définitif de Dieu, de son Christ et de son peuple ; la destruction de Satan et de ses anges, qui seront « jetés dans l'étang ardent de feu et de soufre » ; le grand Jugement, décrit par Jésus Lui-même en Matthieu 25, et finalement, la royauté universelle remise au Père.

Telles sont, comme il nous le semble d'après les textes, les grandes lignes du glorieux avenir prédit en tant de passages du Livre inspiré.

Répétons-le : le Christ reviendra d'abord *pour les siens*. Cet avènement sera imprévu, même par l'Église fidèle ; il peut avoir lieu à n'importe quel moment. Il se produira de la même manière que l'Ascension : invisible à tout autre regard que ceux de ses disciples.

Jésus s'éleva et disparut dans une nuée. Il reviendra invisible au monde, mais vu par les siens, avec les nuées. (Actes 1 : 9-11).

Cependant, des signes doivent annoncer *au monde entier* le second événement :

a) L'Évangile sera annoncé à toutes les nations, pour leur servir de témoignage. (Matth. 24 : 14).

b) Il y aura une grande décadence spirituelle, une apostasie presque générale, parmi les chrétiens de nom, et le règne de l'Antéchrist. (2 Thess. 2 : 3-12 ; Matth. 24 : 12 ; Luc 18 : 8 ; 1 Tim. 4 : 1-3).

c) L'iniquité augmentera sur la terre, il y aura guerre sur guerre, catastrophe sur catastrophe.

Répetons-le : quelques obscurités, voulues de Dieu pour éprouver notre foi, si elles excusent les erreurs de détail que nous pouvons commettre en essayant de les interpréter, n'excusent point l'incrédulité à l'égard de ces grandes prophéties, qui furent de tout temps la consolation des disciples du Christ, et surtout des persécutés. L'attente constante du Sauveur est une puissante sauvegarde pour les véritables enfants de Dieu. Elle les détache du monde et de ses vanités ; elle manifeste l'amour de l'Église pour son Epoux céleste, amour, espérance et foi qui s'exhalent dans ce cri, dernière parole du Livre saint : « Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! ».

CHAPITRE V

Le Mystère du Saint-Esprit

§ I. - Remarques préalables.

Le Saint-Esprit (1) n'est pas une influence, une émanation inconsciente. Il est, d'après l'Écriture, une Personne distincte du Père et du Fils, bien que formant avec eux un Dieu unique. Il nous est impossible de ne pas admettre ce fait, si nous acceptons les déclarations si nettes de Jésus concernant le *Paraclet*, mot que l'on a traduit par *Consolateur*, mais dont la signification est bien plus étendue que celle de ce mot français. « Paraclet » signifie Avocat, Compagnon, Défenseur. Le Saint-Esprit est l'indispensable Ami qu'il nous faut pour vivre ici-bas la vie sainte (2).

Jésus parle du Saint-Esprit comme « *d'un autre Consolateur* » que le Père devait envoyer sur la terre pour remplacer le Fils après son ascension. Dieu est Esprit : cela est vrai du Père et du Fils.

(1) Le mot que nous traduisons par Esprit (hébreu : *ruah* ; grec : *pneuma*) signifie littéralement *souffle, vent*. Ce mot, dans l'original, quand il s'applique au Saint-Esprit, est souvent précédé ou suivi de pronoms masculins, et non pas neutres.

La Parole nous parle de sept Esprits : Apoc. 1 : 4, 3 : 1, 4 : 6, 5 : 6. pour souligner la plénitude de ses manifestations.

(2) Jean 14 : 16, 26 ; 15 : 26 ; 16 : 7, 13, 14.

Mais la troisième Personne de la Divine Trinité est plus spécialement appelée *Esprit* pour exprimer le mode particulier de son activité. Tandis que le Père veut et *ordonne*, le Fils parle et *se donne* ; l'Esprit applique les volontés du Père exécutées par le Fils, et nous comunique la Grâce qui vient à nous, du Père, par le Fils ; Il *nous donne*, à chacun individuellement, ce que le Fils a obtenu pour nous par sa mort, et que le Père, dans son amour insondable, nous avait destiné de toute éternité à recevoir.

§ 2. - Le Saint-Esprit dans l'Ancien Testament.

Dès les premiers mots du premier chapitre de la Genèse, le Saint-Esprit nous est montré comme collaborant à l'œuvre de la Création. Il préparait par son action silencieuse sur le chaos, l'œuvre de la Parole.

C'est Lui qui anime les êtres : « Tu envoies ton souffle (ou ton Esprit) et ils sont créés ». (Ps. 104 : 30). « L'Esprit de Dieu m'a créé, et le souffle du Tout-Puissant m'anime ». (Job. 33 : 4). Il donne aux animaux leurs instincts. Il est présent en tous lieux. (Ps. 104 : 27-30 ; 139 : 7).

Il communique à certains hommes des facultés spéciales, en vue de missions ou de travaux qu'Il leur confie. Ainsi, Il suscite des *artistes*, comme Betsaléel et ses compagnons d'œuvre : « Je l'ai rempli de l'Esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence et de savoir pour toutes sortes d'ouvrages », dit l'Eternel à Moïse (Exode 31 : 3) en parlant de ceux qu'Il chargeait de construire le Tabernacle où sa Présence résiderait.

Mentionnons les noms de Moïse, législateur, pro-

phète et gouverneur d'Israël pendant quarante ans ; d'Elie, d'Elisée, et de toute la phalange d'hommes de Dieu qui, sous les rois de Juda et d'Israël, maintinrent fermement les grands principes d'obéissance et de fidélité à l'Éternel contre les tendances idolâtriques du peuple et de ses rois. « C'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu ». (2 Pierre 1 : 21 — voir aussi 1 Pierre 1 : 10-12). Parmi ces prophètes, les uns reçurent l'ordre d'écrire, et le Saint-Esprit les dirigea de telle manière que leurs écrits étaient, et sont demeurés la Parole de Dieu. D'autres ont parlé, mais n'ont point laissé d'écrits, du moins aucun qui nous soit parvenu (ainsi Elie et Elisée).

L'Esprit de Dieu suscite et anime *les prophètes*, et les prend où Il veut ; souvent, de la manière la plus inattendue : ainsi Balaam, ce devin païen, dont les oracles, qu'il fut contraint de prononcer par l'Esprit de Dieu, sont rapportés dans le livre des Nombres (chapitres 22, 23 et 24). Citons aussi le cas, particulièrement remarquable, de *Caïphe*, le souverain sacrificateur qui condamna Jésus, et qui, en vertu de sa fonction — laquelle était d'institution divine et n'était pas encore abolie, puisque le grand Sacrifice n'avait pas encore été offert — prononça des paroles que l'apôtre Jean souligne comme étant une prophétie, bien que Caïphe fût personnellement l'homme le plus indigne d'être prophète, et qu'il n'ait pas compris lui-même le sens véritable de ses paroles. (Jean 11 : 49-52) (1).

Le Saint-Esprit suscite même des *guerriers* ; des *juges ou chefs militaires* : ainsi Josué (Nombres 27 : 18), Othniel (Juges 3 : 10), Gédéon (Juges 6 : 34), Jephthé (Juges 11 : 29), Samson (Juges 13 : 25 ; 14 : 6,

(1) Voir encore 1 Sam. 10 : 6, 10 ; 11 : 6, etc.

19 ; 15 : 14), Samuel (1 Sam. 3) prophète, juge et chef militaire à la fois. Enfin, citons *David*, prophète, chanteur, roi et héros. Le peuple d'Israël lui-même, dans son ensemble, a été l'organe de l'Esprit-Saint. (Nombres 11 : 25, 29). Dans ce dernier passage, Moïse exprime un vœu qui montre sa grandeur d'âme, et aussi une largeur de vue qui n'a jamais été dépassée, même sous le régime évangélique. « Puisse tout le peuple être composé de prophètes, et veuille l'Éternel mettre son Esprit sur eux ! ». Cette même largeur, cette sainte égalité de tous les membres du peuple de Dieu, nous la trouvons proclamée dans le Psaume 105 : 15, où l'Éternel Lui-même déclare en parlant de son peuple tout entier : « Ne touchez pas à mes oints, et ne faites pas de mal à mes prophètes ! ».

C'est en vertu de cette action du Saint-Esprit sur Israël que ce peuple, malgré ses péchés, ses égarements et même son idolâtrie, a été l'instrument du Saint-Esprit pour recevoir et conserver les Écritures. « C'est à eux, dit Saint Paul, que les oracles de Dieu ont été confiés ».

L'action mystérieuse de l'Esprit n'a pas cessé de s'exercer dans le monde sous des formes multiples. Aujourd'hui comme toujours, « l'Esprit se meut au-dessus des eaux ». Non seulement Il agit sur la Création matérielle, mais aussi sur les nations, même païennes ; Il produit des prophètes — insuffisamment instruits, sans doute — mais qui préparent, sans le savoir, l'avènement du Christ. L'Esprit de Dieu travaille dans les consciences individuelles ; Il fait naître des besoins auxquels l'Évangile seul peut répondre. L'Esprit tout seul ne convertit personne ; mais l'Esprit prépare le terrain pour la Parole, et c'est par elle qu'Il fait naître l'homme nouveau.

Toutes ces manifestations de l'Esprit de Dieu dans l'Ancienne Alliance, et dans les temps modernes en

dehors de l'Eglise, n'étaient, ne sont et ne peuvent être que fragmentaires et préparatoires. De même que l'Eternel a pris forme humaine à diverses reprises pour s'entretenir avec des hommes, mais que ces théophanies n'ont été que des incarnations transitoires, ainsi l'Esprit de Dieu s'est manifesté à diverses reprises, sans que l'on puisse voir en ces manifestations une véritable incarnation. Même pendant la vie de Jésus, « l'Esprit n'était pas encore », dit Jean (Jean 7 : 39). Il existait sans doute, comme existait la Parole avant qu'elle s'incarnât dans le sein de Marie ; de même le Saint-Esprit s'est incarné dans l'Eglise le jour de la Pentecôte. La Chambre Haute a vu le miracle de l'incarnation de l'Esprit, comme la crèche a vu celle du Fils de Dieu (1).

§ 3. - Le Saint-Esprit dans les Evangiles.

Jésus est venu, dit Jean-Baptiste, pour « baptiser du Saint-Esprit et de Feu ». (Matth. 3 : 11). Ce baptême ne pouvait avoir lieu avant la mort et la résurrection du Christ, événements par lesquels fut inaugurée la Nouvelle Alliance. Au cours de son ministère terrestre, le Seigneur ordonna à ses disciples de demander au Père le Saint-Esprit (Luc 11 : 13) et quelques-uns d'entre eux furent placés sous cette divine influence à certains moments : ainsi Pierre, quand il fit sa belle confession à Césarée de Philippe (Matth. 16 : 17) et Marie, sœur de Lazare, lorsqu'elle pressentit la mort prochaine du Sauveur. (Jean 12 : 1-7).

(1) Voir Appendice E.

Le soir de sa résurrection, Jésus souffla sur ses disciples réunis et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit ». Mais ce ne fut pourtant pas à ce moment-là que naquit l'Eglise. Par ces paroles, Jésus transmit ses pouvoirs aux témoins oculaires de sa résurrection : apôtres et premiers disciples qui, par la nature même du fait, ne devaient pas avoir de successeurs. C'est donc à eux tous, mais à eux seulement, et non à l'ensemble de l'Eglise, laquelle n'était pas formée encore, encore moins à un clergé, et moins encore à un pape, que ces paroles, si importantes et souvent si mal interprétées, ont été adressées : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie... Recevez le Saint-Esprit : ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus ». (Jean 20 : 19-23). L'Evangile de Luc complète ce récit : « Alors Il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils comprissent les Ecritures ». (Luc 24 : 45).

Il s'agit donc bien ici d'un don accordé aux apôtres et aux premiers disciples seulement, et non transmissible : ils devaient parler et agir au nom de Jésus, en vertu de l'autorité qui leur était conférée : ils devaient pardonner ou retenir les péchés, c'est-à-dire formuler *ne varietur* la doctrine chrétienne ; c'était, en un mot, *l'inspiration divine* qui leur était ainsi communiquée. C'est en vertu de cette investiture toute spéciale et limitée aux seuls témoins oculaires du Christ ressuscité, que nous devons recevoir le Nouveau Testament, c'est-à-dire l'ensemble des écrits apostoliques, où la vie, la mort, la résurrection, la doctrine et la morale du Christ sont données en détail, comme étant la Parole de Dieu pour l'Eglise, de même que l'Ancien Testament était la Parole de Dieu pour Israël.

§ 4. - Le Saint-Esprit à la Pentecôte et dans l'Eglise.

Les disciples, après l'ascension de leur Maître, ne se dispersèrent pas, comme ils l'avaient fait après sa mort. Ils étaient liés ensemble désormais, par la grande expérience qu'ils venaient de faire : la vue du Ressuscité et leur communion avec Lui ; et par la grande promesse qu'Il leur avait faite : la puissance du Saint-Esprit. Cet Esprit, déjà, agissait sur eux et en eux. Il les gardait unis dans l'amour fraternel, l'humilité, la prière : plus de rivalités, plus de jalousie entre eux ! Et l'Esprit leur donnait l'intelligence des Ecritures, ainsi qu'en témoigne le commentaire fait par Pierre des passages des psaumes 69 et 109, où il voit prophétisée la trahison de Judas. (Actes 1 : 16-22).

Que leur manquait-il donc, pour être pleinement qualifiés en vue de la mission que le Seigneur leur avait confiée ?

Il leur manquait ce qui leur fut accordé, le jour de la Pentecôte : *la puissance du témoignage*, par la plénitude du Saint-Esprit en eux. De même que Jésus, bien que né de l'Esprit, avait dû, lors de son baptême, recevoir l'Esprit en vue de son ministère, ainsi les disciples (et non plus les apôtres seuls), bien que déjà nés de nouveau par l'action de l'Esprit, reçurent à la Pentecôte l'investiture divine pour l'œuvre à laquelle Dieu les appelait. Jésus reçut l'Esprit sous forme de colombe ; c'était l'emblème de la douceur, de l'effacement volontaire, qui devaient caractériser sa mission à Israël. Mais les apôtres et

les autres fidèles qui avaient été témoins de la Résurrection devaient faire entendre au monde entier la voix de leur Maître ; ce qui leur avait été dit à l'oreille, ils devaient le crier sur les toits. C'est pourquoi l'Esprit descendit sur eux sous forme de langues de feu séparées, qui se posèrent sur chacun d'eux.

Là s'accomplit la promesse faite par Jean-Baptiste : « Lui, vous baptisera du Saint-Esprit et de feu » (Matt. 3 : 21).

Le miracle de la Pentecôte, c'est donc la naissance de l'Eglise, composée non seulement des apôtres, mais de tous les fidèles, hommes et femmes. Depuis ce jour-là, l'Eglise, corps du Christ, temple permanent du Saint-Esprit, n'a jamais cessé d'exister, de témoigner et de souffrir, à l'exemple de son divin Chef.

Le fait qu'elle est le temple du Saint-Esprit donne à l'Eglise une importance unique. Il est donc essentiel de la bien définir, et de ne pas la confondre avec ce qu'on appelle la chrétienté. Celle-ci est l'ensemble des peuples qui ont été plus ou moins fidèlement évangélisés à diverses époques, et qui, sans être composés d'une majorité de croyants authentiques, ont cependant été influencés par l'Evangile, et possèdent une moralité supérieure, au moins en principe, à celle des peuples païens. *Mais la chrétienté n'est pas l'Eglise.*

L'Eglise n'est pas non plus la multitude des gens qui ont été baptisés, qu'ils soient régénérés ou non.

L'Eglise étant le corps du Christ, ne peut avoir pour membres véritables que des êtres nés de nouveau par le Saint-Esprit. De même que tous les descendants d'Abraham selon la chair ne sont pas les enfants spirituels d'Abraham, ainsi les enfants des chrétiens ne sont pas nécessairement chrétiens. C'est diminuer le Saint-Esprit que d'attribuer à l'hérédité temporelle ce qui ne peut venir que de la Grâce, et de prétendre

faire habiter le Saint-Esprit dans une âme irrégénérée, uniquement par l'action en quelque sorte magique d'un rite.

L'Eglise ainsi comprise n'est ni romaine, ni grecque, ni anglicane, ni gallicane, ni de quelque autre nom dont on prétende la désigner. Elle est *l'Eglise*, c'est-à-dire l'Assemblée chrétienne (du mot grec *ecclesia*, qui signifie : *appelée hors de*) : société surnaturelle recrutée par le Saint-Esprit dans tous les pays et à toutes les époques, depuis la Pentecôte.

Outre *l'Eglise* dans le sens absolu et universel, le Seigneur a institué *les églises locales*, composées de personnes qui professent avoir été régénérées par la foi en Jésus-Christ. Ces églises doivent être fondées et dirigées selon les préceptes apostoliques, dont la souplesse permet de les adapter aux diverses mentalités et aux degrés variés de culture des disciples recrutés par la prédication évangélique. Le Saint-Esprit réside dans ces assemblées, quand elles sont fidèles à la Parole de Dieu, même si tous ceux qui font profession d'être régénérés ne le sont pas. Il est essentiel de maintenir cette distinction entre *l'Eglise*, au sens absolu, et *les églises*, institutions locales. Il n'en est pas moins vrai que les églises locales ont été fondées par le Christ Lui-même, ou d'après son ordre, et qu'Il leur a reconnu une compétence particulière pour juger les différends qui peuvent s'élever entre des croyants. (Matth. 18 : 15-20). C'est dans leur sein que naissent les vocations et s'exercent les divers ministères énumérés par Paul et Pierre. (1 Cor. 12 ; Eph. 4 : 4-16 ; 1 Pierre 4 : 10-11 ; Actes 13 : 1-3).

L'Eglise universelle ne sera au complet que lorsque Jésus Lui-même la rassemblera, pour régner avec Lui. Alors elle sera, comme Lui, parfaite et glorieuse. Elle l'est déjà devant Dieu, par le fait que Jésus

l'a déjà faite sienne. Mais elle n'est pas encore l'Épouse, elle est seulement la Fiancée. Jusqu'au grand Jour de l'avènement de Christ, aucune autorité terrestre — conciles, synodes, papes — ne peuvent prétendre la représenter, encore bien moins la gouverner. Ce qui constitue l'unité de l'Église universelle, c'est la présence du Saint-Esprit dans chacun de ses membres, et leur fidélité à la Parole de Dieu.

La différence entre l'Incarnation du Verbe et celle de l'Esprit Saint, c'est que le corps de Jésus était sans péché ; tandis que l'Église est formée d'êtres humains qui, bien que régénérés, ont conservé quelque chose de leur nature pécheresse. A la résurrection des justes, toute trace de péché et d'erreur aura disparu, et l'Épouse, enfin parfaitement sanctifiée, sera digne de s'asseoir sur le trône de son Époux divin.

La présence spirituelle du Seigneur est promise « là où deux ou trois personnes sont réunies en son Nom » : elles forment une église visible, temporaire, mais réelle.

La présence et l'assistance du Saint-Esprit sont promises, d'une manière spéciale, au croyant isolé, quand cet isolement lui est imposé par les circonstances : sur un lit de maladie, en exil, en prison, devant les tribunaux pour y répondre de sa foi : « Quand on vous livrera, ne vous inquiétez ni de la manière dont vous parlerez, ni de ce que vous direz : ce que vous aurez à dire vous sera donné à l'heure même ; car ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous ». (Matth. 10 : 19-20). Y a-t-il, dans toute l'Écriture, une promesse plus précise et plus absolue que celle-là ? Et nous savons, par l'histoire des martyrs, qu'elle s'est toujours réalisée !

§ 5. - L'œuvre du Saint-Esprit.

En Jean 16 : 8-11, Jésus instruit ses disciples en ce qui concerne l'action que le Saint-Esprit devait exercer sur le monde, dès sa venue. Il devait préparer l'avènement du règne de Dieu, qui se produira quand Jésus Lui-même reviendra. « Il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement ».

Il convaincra : ce mot peut aussi être pris dans le sens *légal* : (l'accusé est *convaincu* par les témoins).

Il n'exprime pas seulement une action sur l'intelligence, mais sur tout l'ensemble de l'être moral : raison, conscience, cœur. Toute notre apologétique chrétienne serait inutile, si le Saint-Esprit ne parlait pas pour nous (1).

Il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi. Le péché initial, c'est donc l'incrédulité, et la forme la plus grave de l'incrédulité, c'est le refus de croire en Jésus, le Révélateur suprême, et en la Parole de Dieu, qui est la forme définitive et suffisante de cette Révélation.

Le péché suprême d'Israël, s'ajoutant à tous les autres, mais infiniment plus grave, ce fut son rejet de Jésus, son Messie, malgré tous les miracles et toutes les preuves qu'Il leur avait données. Et le péché suprême du monde actuel, s'ajoutant à tous les autres, mais infiniment plus grave, sera le même que celui commis par les Juifs.

...La justice, parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus.

(1) L'action du Saint Esprit consiste essentiellement à glorifier Jésus-Christ :

- 1° Comme *envoyé* du Père (son sacrifice).
- 2° Comme *glorifié* par le Père (sa résurrection).
- 3° Comme *établi* par le Père pour *juger* le monde.

Jésus a été ici-bas le Juste parfait, et les hommes l'ont rejeté. Mais Dieu L'a ressuscité des morts, et L'a ainsi pleinement justifié des fausses accusations formulées contre Lui, et de l'orgueilleux dédain qu'on Lui a témoigné. « Dieu a fait Seigneur et Christ Celui que vous avez crucifié », dit Pierre. (Actes 2 : 36). En Christ, éclate donc la justice de Dieu : Jésus a pris la place des pécheurs, c'est pourquoi cette justice L'a frappé, en faisant grâce aux coupables que nous sommes ; mais comme Il était juste, il n'était pas possible qu'Il fût retenu dans les liens de la mort, « c'est pourquoi Dieu L'a souverainement élevé ». (Phil. 2 : 9).

...*Le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.* Le défaire de Satan au Calvaire et à la Résurrection, est le commencement de sa ruine (Luc 10 : 18). Nous avons, par le Saint-Esprit, la certitude d'être désormais affranchis de la puissance du mal, et de toute condamnation. (Rom. 8 : 1). Et le monde est obligé de reconnaître que, depuis la mort de Jésus-Christ, une puissance nouvelle s'est élevée — l'Evangile — laquelle condamne, dans la conscience universelle, des actions qui, auparavant, paraissaient toutes naturelles.

La Conviction du péché produit la Repentance ou Conversion : et cela aussi est l'œuvre du Saint-Esprit. La repentance est le premier pas vers la vie nouvelle, mais ce n'en est que le premier pas. Bien des conversions ne sont qu'amorcées ; elles sont mort-nées et n'aboutissent pas au grand acte définitif, qui s'appelle *la Régénération.*

La conviction de péché est comme le labour qui prépare le terrain à recevoir la semence. La semence, c'est la parole de Dieu. Le Saint-Esprit la féconde, Il fait naître l'homme nouveau, produisant dans l'âme la foi en Jésus-Christ crucifié.

Le Saint-Esprit donne aux âmes régénérées *l'illumination*, c'est-à-dire le sens du Divin, de l'Ineffable, la faculté de discerner la Parole de Dieu et d'en comprendre le sens. Le Saint-Esprit ne nous révèle pas des vérités nouvelles : tout ce que nous devons et pouvons connaître est contenu dans la Parole de Dieu ; mais Il nous rend capables de discerner la vérité et de rejeter l'erreur. Jésus est la Lumière : le Saint-Esprit nous ouvre les yeux pour que nous puissions voir Jésus. (Jean 3 : 19 ; 16 : 14 ; Actes 26 : 18 ; 1 Pierre 2 : 9, etc.).

Tout ce que Jésus était pour les siens lorsqu'il était sur la terre, le Saint-Esprit l'est pour les fidèles. Il l'est plus intimement, plus profondément, car Jésus *était avec eux*, tandis que l'Esprit *est en nous*. Il est l'habitant divin de notre âme, et même de notre corps, dont Il a fait son temple. (I Cor. 6 : 19 ; 2 Cor. 6 : 16 ; Gal. 4 : 6 ; Rom. 8 : 9, etc.). Loin de supprimer notre personnalité, Il l'anime et la dirige, tout en la stimulant. Il sanctifie nos affections et nos pensées.

Le divin *Consolateur* (Paraclet), hôte de chaque croyant, est l'hôte de l'Eglise dans son ensemble. (Eph. 2 : 22).

Il est notre *Avocat* (Rom. 8 : 26-27), intercédant, par des soupirs inexprimables, par des prières qu'Il inspire et qui, par conséquent, sont certaines d'être exaucées. Il plaide aussi, dans nos cœurs, la cause de la vérité et de l'amour, nous suggérant les pensées et les actions par lesquelles nous serons agréables à Dieu.

Il est notre *Docteur* ; Il nous enseigne et nous conduit dans *toute la vérité*. Il faut remarquer l'expression qui revient le plus souvent dans les paroles du Sauveur relatives à cet « autre Consolateur » qu'Il promettait à ses disciples : *l'Esprit de vérité*.

(Jean 14 : 17 ; 15 : 26 ; 16 : 13). C'est donc qu'il n'y a pas de *vie chrétienne hors de la vérité*, et qu'il n'y a de *vérité* qu'en Christ, tel que nous le fait connaître *l'Esprit*. Le rôle de l'Esprit est de nous révéler le Christ véritable, bien différent de celui des philosophes, des critiques, des religions formalistes et des prédicateurs mondains.

Le Saint-Esprit nous sanctifie : cette œuvre est contenue dans celles que nous avons déjà mentionnées, car la vérité et la sainteté sont sœurs jumelles. La présence de l'Esprit dans nos cœurs y produit nécessairement la sainteté, c'est-à-dire la séparation d'avec tout ce qui n'est pas conforme à la volonté de Dieu. Cette sainteté ne consiste pas en des pratiques extérieures, en austérités ascétiques, mais en une consécration complète et cordiale au service de Dieu et de nos frères, résultant de l'amour que le Saint-Esprit a fait naître et entretient dans nos cœurs pour Celui qui nous a aimés le premier.

Le Saint-Esprit donne à l'âme régénérée et sanctifiée *l'assurance du salut*. « Il rend témoignage à nos esprits que nous sommes enfants de Dieu ». Toute désobéissance à l'Esprit le contriste, et affaiblit en nous ce témoignage, sans lequel l'âme chrétienne est malheureuse et impuissante. Ce témoignage est lié à une grâce essentielle : *avoir une bonne conscience*, c'est-à-dire n'être conscient après examen sérieux, d'aucune désobéissance voulue. (1 Tim. 1 : 19 ; 3 : 9 ; Hébr. 10 : 22 ; 1 Pierre 3 : 21). L'état de bonne conscience n'est certes pas la perfection absolue, l'impeccabilité, car notre conscience peut n'être pas suffisamment instruite, et tel devoir à accomplir peut lui avoir échappé jusqu'ici. C'est cependant une grâce immense que de vivre en bonne harmonie avec le Saint-Esprit, et d'avoir une conscience « sans reproche ».

§ 6 - Le Baptême du Saint-Esprit.

Ce baptême a été annoncé par Jean-Baptiste, parlant de Celui dont il était le précurseur : « Il vous baptisera du Saint-Esprit et de feu ». (Matth. 3 : 11). Cette promesse s'est accomplie le jour de la Pentecôte. L'Esprit Saint a consumé chez les premiers disciples tout ce qui aurait fait obstacle à la formation de l'Eglise ; Il les a purifiés de leurs œuvres mortes et de leurs préjugés judaïques ; Il leur a donné le zèle et la puissance nécessaires pour l'évangélisation du monde. Le feu, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, est le symbole de la présence du Dieu très saint.

Ce n'est pas seulement la première génération de l'Eglise qui a reçu ce baptême. *L'Eglise tout entière*, à sa naissance, a été baptisée dans l'Esprit et le feu, *comme chaque croyant*, à sa naissance spirituelle, est ou devrait être baptisé dans l'eau. Par le baptême d'eau, le croyant entre en communion avec l'Eglise visible ; par le baptême d'Esprit et de feu, il devient membre de l'Eglise invisible. Les deux baptêmes (eau et feu) pouvaient être reçus dans la même journée ; ainsi, Corneille et ses amis les reçurent presque au même moment. (Actes 10 : 44-46).

La *Puissance spirituelle* ; c'est la grâce suprême que reçut, à sa naissance même, l'Eglise primitive. Cette puissance existe donc dans l'Eglise, et, à l'état latent, dans chacun de ses membres, puisqu'ils sont tous nés de l'Esprit. Mais tous ne sont pas *remplis* de cette puissance ; chez beaucoup, elle ne s'est jamais manifestée. Il ne suffit pas d'avoir la vie, il faut l'avoir *avec abondance*. Il ne suffit pas d'avoir *le souffle*, il faut aussi avoir *la force*. Il faut donc

recevoir dans sa plénitude, chacun pour son propre compte, le Saint-Esprit qui est présent dans l'Eglise. Il faut s'ouvrir à Lui et Lui livrer tout son être, comme on aspire à pleins poumons l'air pur, afin de se bien porter. Toutes « les bonnes choses » dont le croyant a besoin pour vivre la vie sainte et féconde sont contenues dans le Saint Esprit, *que Dieu donne à quiconque le demande*. (Comp. Matt. 7 : 7-11 avec Luc 11 : 9-13).

Tandis que le salut nous est accordé une fois pour toutes, le Saint-Esprit nous communique des forces, des grâces, des lumières nouvelles, chaque fois que ces grâces nous sont nécessaires pour quelque objet particulier, et chaque fois que nous demandons à Dieu une onction nouvelle de l'Esprit. Cette puissance n'a rien de commun avec celles d'ici-bas : richesse, talents, encore moins avec la force matérielle, dont des chrétiens égarés ont trop souvent usé pour ce qu'ils croyaient être le service de Dieu. Le Saint-Esprit nous est donné pour nous faire mourir à nous-mêmes et au monde, et pour nous communiquer la *vie* divine, la vie toute-puissante. Par la prière, par le témoignage, par notre manière de vivre, et surtout par notre amour réel, constant et ingénieux, nous amenons des âmes au Sauveur, nous glorifions Dieu de la seule manière dont Il veuille l'être.

Les dons miraculeux, répandus au commencement sur l'Eglise, n'étaient que l'une des manifestations de cette puissance spirituelle. A mesure que s'est accumulée l'expérience chrétienne, à mesure surtout que la Parole de Dieu a été d'abord complétée, puis traduite et répandue dans le monde, ces dons miraculeux (dons de guérisons, des langues, de résurrection, etc.), sont devenus plus rares, et quelques-uns ont complètement disparu. De même, à l'origine de

l'histoire d'Israël, les miracles abondaient ; plus tard, le peuple de Dieu a dû vivre d'une existence normale ; mais ni pour Israël, ni pour l'Eglise, la présence et la puissance de Dieu n'ont été nécessairement liées à l'existence de dons ou de faits miraculeux (1). L'Eglise de Corinthe, où ces dons abondaient, ne semble pas avoir pour cela été supérieure en sainteté, en charité, en vraie puissance spirituelle, aux autres églises moins favorisées en apparence.

Les dons miraculeux se produisent parfois, là où le missionnaire n'est pas précédé par quelque connaissance préalable de l'Évangile qu'il apporte. Nous connaissons des faits de ce genre, rapportés par des témoins entièrement dignes de foi. Il est possible aussi que, dans les temps de décadence qui précéderont la fin, alors que l'Eglise aura besoin d'un courage surnaturel pour se maintenir vivante et fidèle, le Seigneur veuille soutenir la foi des élus par des signes et des miracles : Ainsi Elie, à l'époque de la décadence d'Israël, fut rendu capable de faire des miracles aussi frappants que ceux qui avaient marqué le ministère de Moïse et de Josué. Répétons-le, cependant : l'attente passionnée de faits miraculeux, qui caractérise la piété de beaucoup de chrétiens à notre époque, n'est pas un signe de spiritualité. La puissance du Saint-Esprit est toute *spirituelle*, et ce ne peut jamais être que très occasionnellement, et lorsque Dieu le juge bon, que cette puissance agit et se manifeste par l'entremise des sens.

(1) Dieu n'a jamais reproché à Israël la cessation ou la rareté des miracles dans son sein ; mais bien plutôt ses péchés contre la loi. Les miracles ont accompagné la promulgation de la loi, mais n'étaient pas destinés à être permanents : la loi seule devait l'être. Ainsi, nous semble-t-il, la présence permanente du Saint-Esprit dans l'Eglise doit s'y manifester moins par des miracles d'ordre temporel (guérisons, langues, etc.) que par l'obéissance à la loi nouvelle.

L'œuvre du Saint-Esprit consiste essentiellement à *appliquer* et à *expliquer la Parole de Dieu*. Il ne nous révèle que ce qui, déjà, est enseigné, mais que nous ne pourrions comprendre sans Lui. Il fait *naître* la *repentance*. Il *régénère*. Il fait *croître* (instruction, édification). Il rend *fécond* (tous donnent du fruit). Il *sépare* (du monde). Il *unit* (à Christ et à l'Eglise). Il accorde *des dons*.

Ce serait, pour les chrétiens d'aujourd'hui, s'engager dans une voie où ils trouveraient beaucoup de déceptions, que de vouloir à tout prix faire consister la Présence et la Puissance de l'Esprit en des manifestations miraculeuses. « Aspirez aux dons les meilleurs », dit l'Apôtre. (1 Cor. 12 : 31). Et il montre au chapitre suivant quel est le meilleur don du Saint-Esprit : l'amour.

Il y ajoute aussitôt *celui de prophétiser*.

Le don de *prophétie* n'a pas été accordé seulement à l'Eglise primitive. Il court à travers toute l'histoire de l'Eglise, et s'est manifesté dans tous les pays où l'Evangile a été proclamé avec fruit. Ce don consiste dans la faculté, accordée à des croyants de toutes les conditions et de tous les âges, même à des jeunes gens et des jeunes filles, de rendre témoignage de leur foi avec puissance (1). Ce don est quelquefois accompagné de prévisions sur l'avenir, d'avertissements et d'admonitions qui sont la preuve d'une communication surnaturelle ; mais ceci est loin d'être toujours le cas ; *la prophétie, dans le langage du Nouveau Testament, c'est la parole brûlante, pénétrante, convaincante, d'une âme en communion avec Dieu*, et qui est poussée à parler par une force irrésistible. Luther, Farel, Knox, Wesley, eurent ce don ; comme aussi un Moody, un Spurgeon, un

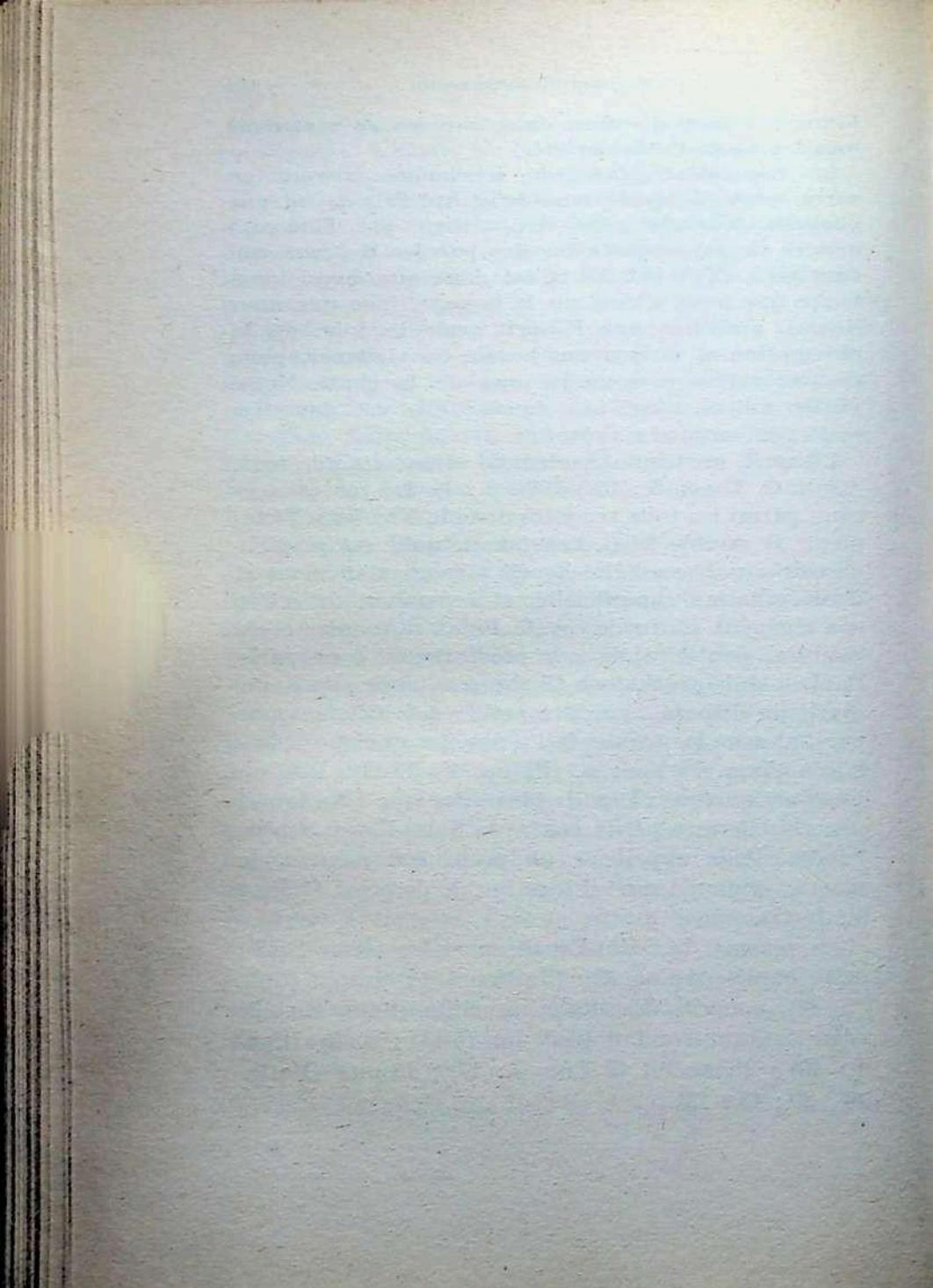
(1) Joël 2 : 28-31 cité dans Actes 2 : 17-21, I Cor. 14 : 24, 31.

Finney, et bien d'autres, dans tous les pays et dans tous les rangs de la société.

Le Saint-Esprit, accordé à chaque croyant en vertu même de sa foi en Christ qui fait de lui une nouvelle créature, peut être attristé par l'inconséquence de la conduite ou des paroles de ceux qui l'ont reçu. (Eph. 4 : 30). C'est donc que, aussi longtemps que nous vivons sur la terre, et bien que nous soyons « scellés par l'Esprit pour le jour de la rédemption », nous avons besoin de vigilance, pour ne pas retomber sous le joug de la chair. Notre vieille nature n'est pas morte ; elle est domptée, mais peut encore se révolter.

L'Esprit peut non seulement être *attristé*, mais *éteint*. (1 Thess. 5 : 19 ; Hébr. 6 : 4). Le cas est très rare, parmi les faits racontés dans le Nouveau Testament. Il semble bien, cependant, qu'il est possible d'avoir « part au Saint-Esprit » momentanément et d'une manière superficielle, et cependant de n'être pas régénéré. Ce fut le cas de Judas, d'Ananias et de Saphira, peut-être de ces prédicateurs dont parle Paul, « qui prêchaient Christ par envie, dans un esprit de dispute... par des motifs qui n'étaient pas purs, et avec la pensée de lui susciter quelque tribulation dans ses liens ». (Philip. 1 : 15-17). Peut-on imaginer quelque chose de plus satanique ? Ne faut-il pas voir là « ce péché contre le Saint-Esprit », que l'apôtre Jean appelle « un péché qui mène à la mort », et pour lequel il juge inutile de prier. (1 Jean 5 : 16-17).

En résumé, le Saint-Esprit engendre (Jean 1 : 13 ; 3-5) ; baptise (I Cor. 12 : 13 ; Rom. 6) ; remplit (Eph. 5 : 18) nourrit, désaltère ; sanctifie (Rom. 8 : 13) sépare, unit ; conduit (Gal. 5 : 16-18) ; scelle (Eph. 1 : 13) ; affranchit (2 Cor. 5 : 17) ; inspire (Matth. 10 : 20 ; 18 : 18).



CHAPITRE VI

Le Mystère de l'Homme

§ 1 - Origine de l'Homme.

Comment l'homme pourrait-il sonder les mystères de l'univers, et celui de Dieu lui-même, alors qu'il est pour lui-même un mystère aussi impénétrable que tous les autres ? « Connais-toi toi-même », voilà bien le premier mot de la sagesse ; mais comment arriver à cette connaissance ?

Jésus-Christ, le Révélateur de Dieu, est aussi le Révélateur de l'homme.

Jésus-Christ a confirmé ici, comme toujours, l'enseignement de l'Écriture. Ce qu'elle enseigne sur l'homme est donc la vérité ; c'est même la seule vérité à laquelle il nous soit possible d'atteindre ici-bas.

L'homme, chef-d'œuvre du Créateur, était dans la pensée de Dieu, l'objet particulier de son amour ; l'ensemble de l'humanité aurait été l'épouse du Verbe. L'existence terrestre, épreuve de la liberté, était la préparation, l'école de cette future Épouse. La chute du premier couple a retardé l'exécution de ce dessein de Dieu, mais ne l'a point annulé. *C'est l'ensemble des rachetés du Fils qui constituera son Épouse, l'Église, l'humanité nouvelle, de laquelle se*

seront exclus eux-mêmes ceux qui auront méconnu, méprisé ou simplement ignoré l'amour de Dieu.

L'homme a été créé par Dieu, à son image. (Gen. 1 : 26-27 ; 2 : 7 ; 5 : 1, 2 ; Matth. 19 : 4-5). Toute la race est issue d'un seul couple ; les différences de couleur et de constitution physique se sont produites au cours des âges sous l'empire de causes diverses, mais l'unité de l'espèce humaine, affirmée dans l'Écriture (Job 31 : 15 ; Mal. 2 : 10 ; Actes 17 : 26) et autrefois niée par certains savants, est maintenant un fait à peu près incontesté.

L'homme est composé d'un corps, d'une âme et d'un esprit.

Le corps est la partie matérielle de notre être. *L'âme* est le principe vital par lequel le corps est animé, l'ensemble des instincts et des facultés plus ou moins inconscientes qu'il possède en commun avec les animaux. *L'esprit*, c'est son être même, dans son essence immortelle et divine.

Une pierre est un corps, et rien de plus.

Un animal est un corps vivant, c'est-à-dire doué d'une âme.

Un homme est un esprit, habitant un corps vivant.

Dans le langage courant, *l'âme* et *l'esprit* sont souvent confondus. On parle de l'immortalité de l'âme, de son salut, de sa perte ; il faudrait mettre à la place le mot : *esprit*.

Tandis que les animaux ont été créés collectivement (Gen. 1 : 24-25), l'homme est le produit d'un acte spécial de la volonté divine. Bien que participant de la nature animale par certains côtés, il est cependant un être distinct, intermédiaire entre Dieu et les purs esprits, d'une part, et la création inconsciente de l'autre. Tandis que les espèces animales ont surgi, à la parole créatrice, en une seule fois, l'homme fut créé avant la femme, laquelle naquit de lui. Il

ne semble pas que ce fait se soit produit pour aucune autre créature.

En créant l'homme et la femme, Dieu créa *la race humaine* ; toutes les générations étaient contenues dans ce premier couple. L'homme était donc à la fois *un individu* et un *être fédératif*. L'Écriture enseigne *la solidarité* de l'espèce humaine et *la responsabilité* de chaque individu qui la compose. (Rom. 5 : 12-21 ; 1 Cor. 15 : 21-22 ; Ps. 51 : 6-8 ; I Pierre 1 : 17).

§ 2. - Caractères de l'être humain qui attestent son essence divine.

1° *Caractères physiques*. — Bien que l'humanité tienne à l'animalité par sa nature physique, et malgré la décadence et l'affaiblissement du corps humain, produits par le péché, l'homme possède une supériorité évidente sur l'animal. Il s'adapte merveilleusement à tous les climats. Sa position érecte indique qu'il n'est pas fait uniquement pour se repaître en cherchant, comme tous les animaux, sa nourriture sur le sol ; son regard intelligent se tourne vers les cieux, ou vers l'horizon. Sa physionomie est noble, même quand le péché l'a souillée. Il a le don du rire et des larmes... « Le rire est le propre de l'homme », dit Montaigne. Même les gâteux et les idiots sont loin d'être entièrement livrés à la bestialité.

2° *Caractères intellectuels*. — Le don de la *parole* est le plus merveilleux qui ait été fait à l'homme, et celui qui marque le plus nettement sa nature divine. La parole est l'expression de la pensée et de la raison ; dans le grec, ces trois choses : parole, pensée, raison, sont comprises dans le mot *Logos* (1). L'homme

(1) L'animal a souvent une sorte de langage. Mais le langage n'est pas *la parole*. Celle-ci est l'expression de la pensée, de la réflexion, de la liberté. Le langage des animaux est l'organe de *l'instinct*.

a le don de l'observation et de l'adaptation ; il est inventeur ; il se sert d'outils qu'il a créés et perfectionnés ; il sait se servir des forces de la Nature en les soumettant à sa discipline : le vent, l'eau, le feu ont de tout temps été ses serviteurs. Il a dompté les animaux. (« La plus belle conquête de l'homme, c'est le cheval ». *Buffon*).

3° Enfin, et surtout *les caractères moraux et religieux*. L'homme a une *conscience* ; il a le sentiment de la *beauté*, de la *responsabilité*, le sens du *droit* et du *devoir*.

Même parmi les sauvages les plus arriérés, il existe des vestiges de *pudeur*, de dignité personnelle : l'homme est le seul animal qui porte des vêtements.

On n'a pas encore découvert une tribu humaine entièrement dépourvue de l'instinct *religieux*. L'homme a le sens du *dévouement*.

L'amour, bien que le péché ait dénaturé ce sentiment dans une grande mesure, n'est cependant pas, chez l'homme, un instinct uniquement physique.

Le sens de *l'infini*, de la *survivance*, montre dans l'homme la vérité de cette parole biblique : « Tu as mis dans leur cœur la pensée de l'éternité ». (Eccl. 32: 11).

« L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux » (Lamartine) (1).

§ 3. - Création ou Evolution.

Tous les faits que nous venons d'énumérer, et bien d'autres, prouvent que l'homme n'est pas le produit de l'évolution animale, comme le prétend la théorie moderniste.

1. — Il n'existe aucun fait dûment constaté, par

(1) « L'homme à la face divine ». (Milton. Cf Jean 10 : 30-31).

lequel on puisse affirmer avec certitude le passage d'une espèce animale dans une autre, à plus forte raison la transformation d'une espèce animale en espèce humaine. Les analogies entre certaines espèces prouvent simplement que le Créateur a procédé méthodiquement, par degrés, produisant des formes de plus en plus développées, et faisant disparaître certaines créatures dont la tâche était finie, pour faire place à d'autres.

Sous l'influence du climat, de la nourriture, du milieu, et souvent aussi par l'action intelligente de l'homme, des modifications se sont produites et se produisent encore au sein des mêmes espèces. Mais les caractères essentiels de chacune d'elles restent immuables. Le croisement d'espèces, même analogues (comme l'âne et le cheval), est généralement infécond après la première génération.

2. — Jésus ayant nettement confirmé le récit de la Genèse (Matt. 19 : 4-8), il n'est loisible à aucun chrétien de le mettre en doute. Cela devrait nous suffire. Mais en outre, il est bon de remarquer que l'hypothèse de l'Évolution est la négation de la Chute, et par conséquent, de la nécessité de la Rédemption. Rien n'est plus contradictoire que ces deux théories : d'après la Bible, l'homme est tombé ; d'après la doctrine évolutionniste, l'homme monte ; le péché ne serait donc qu'un stage inférieur du progrès, l'humanité évoluant d'un état grossier vers un état meilleur, et chaque stade de cette ascension laissant derrière lui quelque forme d'imperfection désormais dépassée. Ainsi, d'après cette théorie, de degré en degré, d'élan en élan, l'homme s'élève vers la perfection, c'est-à-dire vers la Divinité. Ce qui fait de Jésus l'Homme par excellence, c'est qu'Il est arrivé le premier, par un élan prestigieux, à ce sommet ; mais chacun de nous l'atteindra, lui aussi.

Telle est la thèse moderniste. En niant la réalité historique de la chute, le modernisme ôte à la rédemption accomplie par Jésus toute valeur réelle : le Modernisme se place donc en dehors du Christianisme.

§ 4. - L'Homme a été créé en vue de l'incarnation du Fils de Dieu.

(Ps. 8 : 6-7 ; Ps. 40 : 7-9 ; Hébr. 2 : 6-9 ; 10 : 5-9).

Le récit de la Création laisse entendre qu'il existait sur la terre, au moment où l'homme est apparu, un ou plusieurs ennemis de Dieu et de l'homme ; Satan avait déjà failli, et il avait la possibilité de se présenter sous la forme d'un serpent (1). Le premier homme n'a pas su *garder* le jardin ni vaincre le serpent ! mais cette mission a été pleinement accomplie par le Verbe incarné, Jésus, le second Adam (2). C'est dans un corps d'homme et avec une âme d'homme que Jésus a combattu victorieusement le serpent. C'est dans ce même corps qu'Il est ressuscité, puis monté au ciel ; c'est aussi avec ce même corps, glorifié, qu'Il reviendra des cieux.

(1) L'homme, avant la chute, était le vice-roi de la Création, et destiné à régner non seulement sur la terre, mais sur l'univers, en union avec le Verbe. Quelles forces, quelles connaissances intuitives étaient en lui ! Quelles actions qui seraient aujourd'hui considérées comme miraculeuses, il accomplissait, ou aurait pu accomplir ! Jésus, l'homme parfait, faisait *naturellement* des œuvres *supernaturelles*.

(2) Y avait-il sur terre, avant l'apparition de l'homme, des êtres intelligents, mais mauvais, ayant corps et esprit ? Oui, en tout cas, il y en eut un : Satan, incarné dans un serpent. Est-il vraisemblable que Satan fut le Seul ? Voir Genèse 6 : 1-4.

§ 5. - L'Homme a été créé
pour une durée éternelle.

Si, par son corps, il participe de la nature animale, il est, par son esprit, de race divine. Les esprits sont indestructibles ; ils sont appelés fils de Dieu, étant issus de Lui. (Job 1 : 6 ; Actes 17 : 28-29). Ceux à qui la Parole de Dieu est adressée, sont, par Jésus Lui-même, appelés des *dieux*, par conséquent, ils sont immortels. (Jean 10 : 30-35). Les mots *vie* et *mort* dans l'Écriture ne signifient pas uniquement l'existence physique ou sa cessation. (Jean 5 : 24-25 ; Eph. 2 : 1-5 ; Col. 2 : 13, etc.).

La mort du corps est la conséquence de la chute. L'homme était né immortel ; grâce au fruit de l'arbre de vie, il ne serait jamais mort, mais aurait été, à la fin d'une très longue existence, transmué et transporté au ciel, comme le furent Hénoc et Elie. Le corps aurait été transmué, comme le fut celui du Sauveur.

Il n'y a aucun exemple de la mort d'un esprit. Nous ne connaissons que la mort physique ; or celle-ci est simplement la dissolution des éléments dont se compose le corps. Mais l'esprit est-il composé d'éléments dissociables ? N'avons-nous pas l'intuition de l'unité et de l'identité persistantes de notre esprit ? La mort de l'esprit ne peut donc être son anéantissement ; elle est sa séparation totale et définitive d'avec Dieu.

La mort est le résultat de la *séparation* des éléments qui constituent *l'être vivant*, de même, la mort de l'esprit est le résultat de la séparation dans l'être humain de ce qu'il y avait en lui de *divin* (le sens moral) d'avec les instincts qu'il tient de sa nature.

Mais cette séparation — déjà complète et absolue

en ce qui concerne Satan et ses anges — n'implique en aucune manière l'anéantissement. Au contraire, l'existence de ces esprits est aussi active que jamais.

§ 6. - La Chute.

Qu'est-ce que le péché, et comment est-il entré dans le monde ? Voici encore un mystère, et le plus poignant de tous. Le mal existe ; il semble, hélas ! que personne ne puisse le nier. Le mal, c'est-à-dire le désordre physique et moral, nous étreint et nous menace dès notre naissance, et nous le subissons tout le long de nos jours ; la mort physique, sa dernière manifestation ici-bas, n'en est pas la fin, car, d'après l'Écriture, le mal et le malheur suivent jusque dans l'éternité les êtres qui n'auront pas été sauvés par Jésus-Christ.

La chute du premier couple humain nous est racontée en détail (Gen. 3), et ce récit a été confirmé par Jésus et par les écrivains du Nouveau Testament. (Matt. 19 : 4-8 ; 2 Cor. 11 : 3 ; Tim. 2 : 13-14). Aucune interprétation allégorique ne pourrait satisfaire l'esprit ; il faut accepter ce récit sous sa forme littérale.

La Genèse, très sobre, ne dit rien de la forme et de la nature de *l'arbre de la connaissance du bien et du mal* ; non plus que de *l'arbre de vie*. Le fruit seulement du premier, est décrit comme étant « bon à manger, agréable à la vue, et précieux pour ouvrir l'intelligence ». On sait que certains fruits produisent des intoxications, des hallucinations ou des excitations malsaines ; comme aussi certains végétaux ont une grande utilité comme aliments compensateurs. Il a plu au Créateur de créer un rapport entre la matière et l'esprit, la première agissant sur le

second sans qu'il soit possible d'expliquer comment.

Le premier homme fut mis en garde, par la défense divine, contre les effets mortels du fruit défendu. *Adam ignorait le mal, mais il n'ignorait pas l'existence du mal.* Averti par Dieu Lui-même, il savait qu'il avait des ennemis à redouter.

Pourquoi Dieu permit-Il, et même voulut-Il, exposer Adam à la tentation ?

L'état d'innocence n'est pas l'état de perfection ; pour que l'humanité pût atteindre un jour à la perfection divine, il fallait qu'elle fût mise à l'épreuve. La sainteté ne peut être réalisée que par l'exercice de la volonté humaine, acceptant pleinement la volonté de Dieu. L'innocence sans la liberté n'a aucune valeur morale. Il n'y a de bien véritable, dans une créature, que lorsqu'elle a su résister au mal, c'est-à-dire à la tentation de désobéir à Dieu.

L'apparition du serpent dans le jardin d'Eden prouve que le péché était déjà dans le monde, et même sur notre terre, hors du paradis terrestre. L'Écriture parle de la chute des anges. (2 Pierre 2 : 4 ; Jude 6). Nous ne savons pas à quel moment cette chute s'est produite ; nous savons seulement qu'elle a précédé celle de nos premiers parents. Nous apprenons aussi que Satan, le prince des démons, s'était incarné dans un serpent ; cela donnerait à supposer qu'il connaissait, ou pressentait, le plan de Dieu relatif à l'incarnation du Verbe. Y avait-il sur terre, outre Satan, des esprits déchus, incarnés, eux aussi ? L'Écriture ne le dit pas en termes précis ; mais on peut interpréter dans ce sens ce qui est dit des « fils de Dieu s'alliant aux filles des hommes ». (Gen. 6 : 1-4). L'histoire de la légion de démons qui, incarnés d'abord dans un homme, supplient le Seigneur de leur permettre au moins d'entrer dans un troupeau de porceaux

(Marc 5 : 1-17), montre que les esprits déchus trouvent une sorte de soulagement à revêtir des formes matérielles (1).

Satan avait choisi le serpent comme l'instrument le plus propre à l'œuvre sinistre qu'il avait en vue. « Le serpent était le plus rusé des animaux des champs », et Satan était, sans doute, le plus rusé des esprits révoltés.

Il faut remarquer son habileté en choisissant Eve, plutôt qu'Adam, comme étant la plus faible, la plus ignorante, la plus jeune, la plus sensible à l'attrait des choses matérielles.

Remarquez aussi son langage enveloppé, cauteleux. Il ne nie pas nettement que Dieu ait défendu le fruit, mais il s'efforce de faire naître le doute, quant à la clarté des paroles divines. Il ne prêche pas la révolte directe, mais il engage une discussion.

Bien plus qu'aucune théorie, ce récit nous apprend ce qu'est, en son essence même, le péché. *Le péché, c'est la volonté de la créature s'affirmant contre la volonté du Créateur.*

En quoi la chute de la femme, et celle de l'homme, ont-elles consisté ?

La femme a prêté l'oreille aux paroles du serpent ; l'homme s'est laissé séduire par la parole et l'exemple de la femme ; tous deux ont désobéi à l'ordre formel de Dieu. Ils ont ainsi permis à la concupiscence, c'est-à-dire aux convoitises charnelles de naître en eux et de s'y développer : *la convoitise de la chair* : sensualité, gourmandise ; *la convoitise des yeux* : beauté matérielle, faux éclat, fausse esthétique ; enfin, *l'orgueil de la vie* : devenir comme des dieux. (1 Jean 2 : 16).

(1) Les appétits et les passions de la chair, dans les êtres désincarnés, subsistent et sont probablement une cause de leurs souffrances. Le mauvais riche, en enfer, a l'illusion d'avoir soif, physiquement. Cependant son corps est sous terre...

Leurs goûts, leurs désirs, auraient été satisfaits plus tard, à l'heure de Dieu, s'ils avaient été contenus par l'obéissance et le désir le plus élevé, celui de plaire à Dieu. Le péché consiste dans la désobéissance. Le même acte peut être légitime ou coupable, selon qu'il est accompli en accord avec la volonté divine, ou en révolte contre elle.

Il faut remarquer que chacun des coupables est interrogé et traité séparément. En agissant sans se consulter au préalable avec Adam, Eve avait rompu la solidarité si étroite qui l'unissait à son mari. Et en se laissant entraîner à la désobéissance sans recourir au préalable à l'Éternel qui, cependant, leur avait montré tant de sollicitude, tous deux ont rompu délibérément leur union avec Lui. Ainsi, *séparation* entre l'homme et la femme, et *séparation* des premiers humains et de leur postérité d'avec Dieu, leur Créateur et leur Père, voilà ce qui eut lieu ce jour-là : ce fut la mort, la mort spirituelle.

La femme pécha la première ; mais c'est à l'homme, personnellement, que la défense avait été faite ; il devait donc savoir, mieux que la femme, combien cette désobéissance était grave. S'il était présent au moment où le serpent séduisit Eve, comme le texte semble l'indiquer, comment n'interposa-t-il pas son autorité d'ainé et de chef pour empêcher la chute irréparable ? Il aurait dû se séparer d'Eve, afin de pouvoir, si possible, la sauver. S'il avait résisté à son charme malsain, il aurait pu, peut-être, par un acte héroïque de dévouement et de sacrifice, écraser la tête du serpent, et obtenir le pardon de sa compagne coupable. Cet acte, c'est le second Adam, Jésus-Christ, qui l'a accompli en faveur de l'humanité.

Les conséquences de la Chute furent *immédiates*. Le mal est désormais entré dans la constitution

physique et morale de l'homme et de la femme. En obéissant au Diable plutôt qu'à Dieu, ils ont changé de nature, et sont devenus « enfants du diable ». Des passions, des appétits nouveaux, se manifestent en eux. La *concupiscence* est née. L'instinct le plus noble de leur être, l'amour, devient la passion sexuelle. L'apparition de la pudeur est le signe le plus caractéristique de cette transformation.

Au point de vue moral, le changement n'est pas moins radical. A la naissance d'Eve, l'homme avait exprimé une joie pure : « Voici, cette fois, celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! ». (Gen. 2 : 23). Maintenant, il parle d'elle avec une sorte de répulsion, et reproche à Dieu de l'avoir créée : « La femme que tu as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé ». (Gen. 3 : 12). L'égoïsme est né ; le Moi s'affirme dans la haine. Ce sont désormais deux forçats rivés à la même chaîne.

Une malédiction les suivra à travers la vie : pour l'homme, le dur, travail, l'hostilité du monde physique ; pour la femme, sa dépendance servile de l'homme, sa maternité douloureuse ; pour tous deux, la mort physique ; ils sont désormais privés des fruits miraculeux de l'arbre de vie. Ils sont séparés de Dieu ; ils Le redoutent, mais ne L'aiment point. Satan est devenu leur père, ce nom désignant l'être dont on a, par nature, les instincts et les goûts. Il ne s'agit pas seulement d'un Paradis perdu ; c'est eux-mêmes qui sont perdus ; car même s'ils restaient dans ce jardin, ils y seraient malheureux. Cette séparation d'avec Dieu est définitive, à moins qu'un miracle de régénération ne se produise en eux. Heureusement, ce miracle, Dieu le laisse entrevoir dans la condamnation prononcée contre le serpent. (Gen. 3 : 15).

§ 7. - L'Hérédité.

L'hérédité, qui est l'une des causes de la corruption universelle de l'humanité, est aussi la raison de la différence entre les anges déchus et les hommes. Les premiers ne peuvent avoir part à la rédemption accomplie au calvaire, parce qu'étant chacun pleinement responsable, il faudrait qu'il y ait pour chacun un Sauveur particulier. Tandis que l'humanité ayant été contenue en un seul pour la chute, a pu être contenue en un seul pour l'expiation.

Il a plu à Dieu de créer une race en créant le premier couple humain. Le péché ayant pris possession de nos premiers parents, est devenu partie intégrante de leur être ; désormais les dispositions vicieuses qui sont dans leur chair se transmettront aux enfants nés de leur chair. Nous sommes ici en présence de l'un des plus grands mystères, enseigné par l'Écriture et confirmé par l'expérience universelle : l'hérédité.

Et cependant, l'hérédité n'est pas sans avoir un contrepoids. Chaque membre de la famille humaine se sent responsable de ses actes, malgré les germes morbides qu'il porte en lui. Nous sommes à la fois solidaires et libres. Dans la descendance immédiate d'Adam, ces deux principes sont à l'œuvre : *Cain* est égoïste, menteur, jaloux, meurtrier. *Abel*, conscient de son impuissance morale pour vaincre la funeste hérédité, a recours à Dieu, et Lui offre, en expiation symbolique, des holocaustes sanglants, manifestant ainsi sa foi dans la promesse de salut faite par Dieu après la Chute. Incapable par lui-même de résister à ses mauvaises tendances — voilà pour l'hérédité — Abel croit en Dieu — voilà pour la liberté. Les deux frères agissent librement, et choisissent des routes opposées.

L'Écriture n'emploie nulle part l'expression *péché originel*. Si cette expression signifie que tout être humain est coupable dès sa naissance, elle est fautive, et contraire à toute notion de justice. Il n'y a de péché véritable que le péché conscient. Enseigner, comme le fait l'Église romaine, que l'enfant qui meurt en bas âge est privé de la vie éternelle avant d'avoir commis aucune offense contre Dieu ; qu'il ne peut avoir droit au salut qu'en devenant chrétien, c'est-à-dire en étant régénéré ; et que cette régénération indispensable s'opère par la vertu de l'eau baptismale dont on asperge le nouveau-né, c'est mettre l'âme humaine sous l'emprise de la fatalité et de la magie ; c'est du paganisme au premier chef.

L'Écriture enseigne que l'enfant vient au monde avec des germes morbides, mais qu'il est innocent aussi longtemps qu'il n'a pas lui-même offensé Dieu par des actes conscients (1). Dieu punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, mais seulement pendant l'existence terrestre ; ce ne sont pas les enfants qui sont punis, mais ce sont les pères dans leurs enfants. Un fils peut souffrir dans son corps, ou même dans son esprit, à cause de l'alcoolisme ou de quelque autre vice de son père ; mais cette souffrance n'est pas un châtiment que Dieu lui inflige pour des fautes qu'il n'a point commises ; il arrive souvent que cette souffrance imméritée du corps se change en bénédiction pour l'âme. Dieu ne tient pas le coupable pour innocent, ni l'innocent pour coupable. (Ezéch.

(1) « Là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas non plus de transgression ». Rom. 4 : 15.

« Le péché est la transgression de la loi ». I Jean 3 : 4.

« Le péché n'est pas imputé quand il n'y a point de loi ». Rom. 5 : 3.

« Sans la loi, le péché est mort ». Rom. 7 : 8.

18). En vertu de la Grâce « salutaire à tous les hommes », tous les inconscients sont sauvés.

Il n'en demeure pas moins que nous tenons de nos premiers parents une nature viciée, et que seule la grâce de Dieu, par le sacrifice volontaire offert au Calvaire, peut rendre à cette nature sa pureté primitive (').

(1) *Le mystère de l'Enfant :*

L'enfant naît *inconscient*, donc, *irresponsable*. S'il meurt dans cet état, il meurt innocent. Cependant, l'enfant est, dès sa naissance, un être *spirituel*. L'enfant d'Elizabeth tressaillit d'allégresse dans le sein de sa mère, à l'approche de Marie. (Luc 1 : 44). Ce fait prouve l'existence du Saint-Esprit, *miraculeusement* et momentanément sensible à la présence du St-Esprit en Marie. L'enfant ne peut ni se repentir, ni croire, mais il ne refuse pas non plus d'obéir à Dieu or la désobéissance volontaire est la seule cause de la perdition des hommes (voir Rom. 1). L'enfant qui meurt en bas-âge est donc recueilli auprès de Dieu, son esprit étant innocent ; c'est ce que signifie sans doute la parole si mystérieuse de Jésus « Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits ; car je vous dis que leurs anges voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux » (Matt. 18 : 10). Quant aux germes de péché qu'il porte dans sa nature physique, ils sont neutralisés par la vertu de la grâce, dès que l'enfant est en état de se repentir et de croire.

Le Mystère du Péché :

Hamartia, que nous traduisons par *péché*, signifie *but manqué*. Il exprime la faillite de l'homme, son impuissance à atteindre l'idéal, qui est la ressemblance parfaite de Dieu.

L'homme naît innocent, mais non parfait. Le premier homme, n'ayant en lui aucun germe du mal, aucune mauvaise hérédité, aurait pu devenir saint, mais sa race est, par nature, incapable de parvenir à ce but, la volonté étant pervertie par l'hérédité.

Il faut distinguer entre le *Péché* et les *péchés*. Le *Péché*, c'est le principe même de la désobéissance, la mauvaise disposition de notre cœur, qui se manifeste dès que la conscience s'éveille en nous. On ne peut pas dire que l'enfant naît pécheur, c'est-à-dire coupable ; mais on peut affirmer qu'il le sera.

Les péchés, ce sont les infractions volontaires à la loi de Dieu. (Là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas de péché. Rom. 4 : 15). La loi de Dieu est *progressive* ; celle donnée à Adam ne comprenait qu'un seul article ; plus tard, d'autres y furent ajoutés. Au fond, la Loi de Dieu se résume dans les deux commandements, qui n'en est qu'un : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

L'obéissance à cette Loi implique la mort du *Moi*. En dernier ressort, le *Péché*, c'est le *Moi* mis à la place de Dieu ; et c'est du *Péché*, ainsi défini, que tous les *péchés* dérivent. Mourir à soi-même, c'est mourir au *Péché* ; c'est la *Sainteté*.

Bien que l'humanité soit déchue, Dieu ne l'a point abandonnée. Il ne s'est pas laissé sans témoignage à son égard. (Rom. 1 : 18-32). Il a ouvert pour elle une porte de salut.

1° *Dieu parle par la Nature* : « Sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages ».

2° *Il parle par la voix intérieure* (Rom. 2 : 15) : ce que nous appelons la conscience morale.

3° Il a parlé, enfin, *par la prophétie d'un salut à venir*, symbolisé par les sacrifices sanglants dont l'origine remonte à celle de l'humanité, comme en témoigne l'histoire d'Abel.

Rien de tout cela n'a sauvé la race humaine, parce qu'elle a fermé les yeux aux preuves naturelles, et endurci sa conscience. Quant à la religion primitive, elle a été de très bonne heure dénaturée, et s'est changée en culte des démons. Ainsi la majorité des hommes a ignoré volontairement les appels de Dieu. C'est pourquoi, dit saint Paul, « *ils sont inexcusables* ». (Rom. 1 : 20). Il y a eu cependant, depuis Abel, un grand nombre d'âmes droites, qui ont accepté les révélations de Dieu, et ont été sauvées *par la foi* en ces révélations.

La Parole de Dieu nous laisse entrevoir le cas, peut-être bien rare, de païens qui, sous l'action de l'Esprit de Dieu, cherchent la vérité. (Actes 8 : 30 ; 10 : 2 ; 17 : 23-31). La recherche de la vérité n'est pas suffisante, à elle seule, pour sauver le pécheur, mais Dieu se fait trouver de celui qui le cherche. (Prov. 8 : 17). Nous ignorons quelle révélation *in extremis* est accordée aux âmes qui ont cherché Dieu comme à tâtons ; mais nous pouvons être pleinement

assurés que la condamnation n'atteindra que ceux qui auront volontairement refusé la lumière. Aucun membre de la race d'Adam ne sera condamné à cause du péché d'Adam, mais uniquement pour ses propres péchés. Et cette condamnation sera proportionnée au degré de responsabilité de chaque coupable.

Et principe, la mort de Jésus-Christ a sauvé le monde entier ; toutefois, nul n'est au bénéfice de ce salut s'il ne l'accepte par la foi. Il faut donc que l'objet suprême de la foi — le Messie, le Sauveur — soit entrevu, au moins confusément, pour qu'on puisse croire en Lui. Ce fut le cas pour les croyants de l'Ancienne Alliance. Peu de lumière, beaucoup de foi, est préférable à beaucoup de lumière, sans la foi véritable.

§ 8. - Le Châtiment éternel.

Le péché n'est pas un acte en quelque sorte sporadique et accidentel : c'est une transformation totale de l'être humain, un changement de nature ; le pécheur a cessé d'être enfant de Dieu, il est devenu « enfant de colère », « enfant du Diable » (Eph. 2 : 2 ; Jean 8 : 44 ; 1 Jean 3 : 8-10). La pensée de Dieu, sa volonté, ses lois saintes, lui sont choses étrangères, importunes et même odieuses. « L'affection de la chair est inimitié contre Dieu ». Dans cet état, « l'homme ne peut plaire à Dieu ». (Rom. 8 : 7-8). La présence de Dieu lui serait un supplice.

Il faut insister sur cette *perversion* (conversion à rebours) de la nature humaine. Le châtiment du péché n'est point extérieur à l'homme ; ce châtiment, c'est le péché lui-même. L'aversion qu'il éprouve pour tout ce qui est divin constitue à la fois son crime et sa souffrance. Seule une conversion radicale, un

changement de nature en sens inverse, peut le rendre capable de jouir de la présence et de la communion de Dieu, ce qui est le bonheur suprême.

Cette conversion ne peut se produire qu'en vertu de la *grâce*, acceptée par la *foi*. La grâce n'est offerte que dans ce monde, car c'est ici-bas seulement que l'expiation a été faite, et que la foi en elle peut s'exercer.

La conclusion de ce qui précède, ce que Jésus et ses apôtres ont enseigné nettement, c'est que les pécheurs impénitents sont voués à une perdition éternelle, à la séparation totale et définitive d'avec Dieu.

Cette perdition est définie par Jésus-Christ sous les expressions suivantes :

Les ténèbres du dehors. (Matth. 8 : 12).

Le feu éternel (Matth. 18 : 8-9 ; 25 : 41).

Le châtiment éternel. (Matth. 25 : 46).

La géhenne, où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point. (Marc 9 : 48).

L'Ancien Testament contient peu d'allusions à l'au delà ; il y en a cependant : « Qui de nous pourra rester auprès de flammes éternelles ? » (Esaïe 33 : 14) et Daniel 12 : 2-3 : « Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre et pour la honte éternelle. Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude brilleront comme les étoiles, à toujours et à perpétuité ».

La parabole du Mauvais Riche (Luc 16 : 19-31, mais est-ce une parabole ?), d'accord avec bien d'autres passages, enseigne nettement que le jugement individuel a lieu immédiatement après la mort physique, bien qu'il doive plus tard se produire un acte public et définitif. Il n'y a aucune espérance de

salut dans l'autre monde pour ceux qui meurent sans Dieu. Et il n'y a, grâce à Dieu, aucune possibilité, dans l'au-delà, de chute renouvelée, pour ceux qui ont échappé, par la foi en Christ, à la colère à venir. Des deux côtés, la destinée est fixée et irrévocable.

Certaines paroles de Jésus doivent être ici soulignées : Retirez-vous de moi, maudits ; allez dans le feu éternel *qui a été préparé pour le Diable et pour ses anges* ». (Matth. 25 : 41). En parlant de Judas, le Sauveur s'exprime ainsi : « L'un de vous est un démon ». (Jean 6 : 70). Ne faut-il pas conclure de ces paroles si terribles (et c'est Jésus qui les a prononcées !), que, de même que la foi transforme les pécheurs en enfants de Dieu, l'impénitence finale les transforme en démons ?

Le châtement, éternel quant à sa durée, ne sera cependant pas de la même sévérité pour tous. Même parmi les démons, il y a des degrés de méchanceté, et par conséquent de souffrance. (Matth. 12 : 43-45 ; Luc 12 : 47-48).

Les condamnés reconnaîtront la parfaite justice de leur Juge. Nulle part il n'est dit que Satan et ses anges aient imploré leur grâce : ce serait un mouvement de conversion, qui ne peut plus se produire après le jugement. Si terrible que soit la souffrance résultant de la révolte contre Dieu, la nature et la volonté des perdus restera obstinément révoltée, et ils ne désireront pas changer d'attitude à l'égard de Dieu (1).

Ces vérités solennelles, formidables, que nous

(1) « Jésus a goûté la mort pour tous ». (Héb. 2 : 9). « Il nous est donc possible de nous représenter, au moins en partie, les souffrances de l'enfer, en contemplant les siennes en Gethsémani et au Calvaire ; souffrances dont la plus grande profondeur fut atteinte, quand Jésus s'écria : « Eli, Eli lamma sabachthani ! ». L'abandon de Dieu par l'homme, c'est le péché. L'abandon de l'homme par Dieu, c'est la condamnation, c'est l'enfer.

venons d'exposer en nous tenant rigoureusement au texte sacré, ont toujours été professées par l'Eglise fidèle, et ont toujours été le stimulant dont les témoins du Christ et ses missionnaires authentiques ont été animés. Arracher les pécheurs à Satan et au feu éternel pour les ramener à Dieu, quelle mission sublime ! Mais il faut avoir senti cette flamme brûler en soi, il faut y avoir été arraché soi-même, pour remplir efficacement cette mission !

CHAPITRE VII

Le Mystère de la Grâce

§ 1. - Remarques préalables.

L'humanité est perdue, à cause du péché. Mais dès la Chute, et même avant, Dieu a pourvu au salut des hommes qui répondront à son appel, et accepteront sa grâce.

Le Fils de l'homme, quand les temps ont été accomplis, « est venu chercher et sauver ce qui était perdu ». (Luc 19 : 10).

Dans ce monde — et dans ce monde seulement — Dieu convie les pécheurs à la repentance, seule porte du salut.

C'est *sur la terre* que le Fils de Dieu a accompli son grand acte d'amour et de rédemption, en mourant sur la croix.

C'est *ici-bas*, où les réalités éternelles sont invisibles, que l'homme peut exercer *la foi* en Christ et en sa grâce, seule chose qui, de la part des coupables que nous sommes, puisse être agréable à Dieu.

La Rédemption, disons-le d'emblée, est un acte libre et souverain de Dieu. Il n'y était point obligé

par aucune loi supérieure à Lui-même. C'est en vertu de sa propre nature, qui est Amour, que Dieu a racheté l'humanité perdue (1).

Il faut distinguer entre *la Grâce* et *les Grâces*.

1° *La grâce*, c'est l'action divine par laquelle le Salut des pécheurs est rendu possible à tous. Jésus-Christ en est la manifestation suprême.

2° *Les grâces*, ce sont les dons particuliers faits à chaque homme ; ceux qui font partie intégrante de nous-même, sans que nous y soyons pour rien ; ceux que nous demandons et obtenons par la prière et par la foi.

Dans les épîtres de Paul la grâce est toujours attribuée à Dieu, et à *Jésus-Christ*, voir Rom. 1 : 7 ; 1 Cor. 1 : 3 ; 2 Cor. 1 : 2 ; Phil. 1 : 2 ; Col. 1 : 2 ; 1 Thess. 1 : 2 ; 2 Thess. 1 : 2 ; Phil. 3, et les salutations, Rom. 1 : 2 ; Cor. Phil. 1 et 2 ; Thess. Ap. 22 : 21.

§ 2. - L'Élection.

Dans cette humanité tout entière perdue et justement condamnée, Dieu a élu, de toute éternité, un certain nombre de pécheurs, qu'Il a donnés à son Fils, et que sa grâce a rendus capables de se repentir et de croire (2).

Cette élection, ou prédestination, n'est point arbitraire. Elle n'exclut pas le fait de *la responsabilité individuelle*. Les deux doctrines sont enseignées dans l'Écriture, et par Jésus Lui-même (3). S'il est

(1) Jean 6 : 39-40 ; Rom. 9 : 16, 18, 23 ; Eph. 1 : 5 ; Tim. 2 : 4.

(2) Marc 13 : 20, 22, 27 ; Rom. 8 : 30, 33 ; Col. 3 : 12 ; 2 Tim. 2 : 10 ; 1 Pierre 1 : 2 ; Jean 6 : 39 ; 10 : 29 ; 17 : 2, 6, 11, 12, 24.

(3) Matth. 23 : 37 ; Jean 5 : 21, 40 ; 7 : 17 ; Philip. 2 : 13 ; Pierre 3 : 5 ; Apoc. 22 : 17.

actuellement impossible à l'esprit humain de voir leur parfait accord, nous devons croire qu'en Dieu elles sont les deux faces de la même vérité.

Certains hérétiques ont enseigné que la vie présente n'est pour chacun de nous que la conséquence et la suite d'une existence antérieure, et que nous continuons ici-bas notre préparation pour une vie future. Mais cette théorie, qui est celle du bouddhisme, n'a aucune base scripturaire, et d'ailleurs n'expliquerait pas ce mystère de la Prédestination.

L'élection divine apparaît dans l'histoire de notre race, et dans celle de chacun de ses membres. La vocation d'Abraham ; le choix de sa postérité pour être le peuple de Dieu, le peuple du Messie ; l'élection de Moïse, celle de David parmi tous ses frères ; l'appel qui fit de tel ou tel homme obscur en Israël, un prophète de l'Éternel ; le choix, parmi tant d'autres femmes, de Marie, la vierge de Nazareth, pour mettre le Christ au monde ; l'élection des douze apôtres ; celle de Saul de Tarse... tous ces faits, et cent autres, montrent l'intervention souveraine de Dieu dans la vie des hommes. Chacun de nous peut discerner, dans les circonstances de sa propre vie, les marques évidentes d'une prédestination divine. Mais, répétons-le, cette intervention souveraine ne supprime pas notre responsabilité, ni même notre liberté d'action.

Les diverses opérations dont l'ensemble constitue la Rédemption des enfants de Dieu, doivent être considérées dans l'ordre indiqué en Romains 8 : 29-30.

« Ceux qu'Il a connus d'avance, Il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils afin que son Fils fût le premier-né entre plusieurs frères. Et ceux qu'Il a prédestinés, Il les a aussi appelés ; et ceux qu'Il a appelés, Il les a aussi

justifiés ; et ceux qu'Il a justifiés, Il les a aussi *glorifiés* » (1). Voir encore Ephésiens 1 : 4-6 : « En Lui (en Christ) Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant Lui ; nous ayant prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce qu'Il nous a accordée en son Bien-Aimé ».

Par le fait que la prescience de Dieu a précédé la prédestination, la responsabilité des péchés et de la perte éternelle des réprouvés n'est pas imputable à Dieu, mais aux pécheurs.

Toutes ces opérations de la Grâce agissant par le Saint Esprit, sont simultanées, bien qu'elles soient nécessairement énumérées dans un certain ordre. Pour Dieu, le temps n'existe pas. « De toute éternité », tout a été pleinement accompli dans sa pensée. Sa prescience, notre prédestination et notre élection sont une seule et même manifestation de son immuable volonté. Les noms des élus sont écrits, dès la fondation du monde, dans le livre de l'Agneau qui a été immolé. (Apoc. 13 : 8).

§ 3. La Justification.

L'homme est coupable pour avoir violé la loi de Dieu. Cette loi, dès l'origine, se résume en un mot : *Amour*, bien que cela ne soit pas dit en toutes lettres.

(1) Et dans 1 Pierre 1 : 2-3 : « ...élus selon la prescience de Dieu le Père, par la sanctification de l'Esprit, afin qu'ils deviennent obéissants, et qu'ils participent à l'aspersion du sang de Jésus-Christ... Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts... »

Adam et Eve tombèrent pour n'avoir pas aimé Dieu de tout leur cœur. (Voir Luc 10 : 27-29).

Au début de l'histoire, cette loi n'était qu'rudimentaire ; après la Chute, elle devint plus exigeante, elle demandait à l'homme un acte d'humiliation, de repentance et de foi (le sacrifice sanglant). Plus tard, un peuple fut mis à part, à qui des lois plus détaillées furent données ; mais ce peuple, en dépit des miracles que Dieu fit en sa faveur, fut rebelle, comme le reste de l'humanité.

Ainsi fut démontrée l'incapacité universelle de l'homme d'obéir aux lois de Dieu.

C'est alors que le Fils est intervenu, d'accord avec le Père, pour créer une humanité nouvelle, issue de l'ancienne, se formant et se perpétuant par l'action du Saint-Esprit, qui l'affranchit de tout ce qui, dans les lois religieuses, n'était que transitoire, pour lui donner la Loi suprême : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Cette Loi, le Fils de Dieu, devenu Fils de l'homme, l'a seul pleinement observée. Et l'Évangile nous présente ce merveilleux paradoxe, qui nous dépasse, nous émeut, et gagne notre cœur : *Le seul homme* qui ait pleinement accompli cette Loi parfaite, a été le seul qui ait souffert ici-bas le châtement total que la violation de la Loi avait encouru ; il a souffert dans son corps et dans son âme par la méchanceté des hommes, des péchés desquels Il portait la peine ; Il a souffert le suprême châtement : l'abandon de Dieu.

Mais l'acte par lequel il devenait *malédiction* pour nous était à la fois la manifestation de sa parfaite justice, *l'acte suprême d'amour pour Dieu et pour l'homme*, et en même temps, la manifestation suprême de l'amour de Dieu pour l'humanité.

Jésus est allé jusqu'à se rendre solidaire de notre

race entière, se rendant semblable aux hommes, portant leurs péchés « en son corps sur le bois », et devenant malédiction pour eux.

En vertu de cette solidarité, la Grâce souveraine de Dieu déclare pleinement justifiés tous ceux qui acceptent le pardon obtenu par Jésus-Christ.

La Foi est l'acte par lequel nous saisissons la justification. (Rom 5 : 1).

Les croyants de l'Ancienne Alliance ont été justifiés par leur foi aux promesses divines, dont la plus essentielle était celle relative au Sauveur qui devait venir. Ils ont eu le même Sauveur et la même foi que les croyants de la Nouvelle Alliance, bien que l'objet de leur foi ne fût pas aussi nettement défini pour eux qu'il l'a été pour nous (1).

La justification ne comporte, de la part du pécheur, aucune œuvre préalable, aucun autre effort que celui de *croire*. (Eph 2 : 8-10). Nos œuvres n'y sont pour rien : ni celles que nous aurions faites avant de connaître et d'accepter la Grâce, ni même celles que nous ferons après. Toutefois, les œuvres faites avant, quand elles sont inspirées par le désir de plaire à Dieu, Lui sont agréables. (Actes 10 : 4). Elles préparent l'âme à recevoir la Grâce. De même les œuvres faites après la réception de la Grâce ne sont pas la cause de notre justification, mais elles sont une preuve que nous l'avons réellement acceptée.

« On n'est pas sauvé *par* les œuvres. Mais on n'est pas sauvé *sans* les œuvres, qui sont la preuve que notre foi est sincère ». « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? » (Corneille).

(1) Moïse regarda l'opprobre du Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l'Égypte, car il avait les yeux fixés sur la rémunération. (Héb. 11 : 26).

§ 4. - La Régénération ou Nouvelle Naissance.

Chacune des opérations de la Grâce est essentielle ; s'il fallait cependant les classer par ordre d'importance, il semble bien que celle-ci devrait être mise à la première place.

La Régénération est mentionnée dans un grand nombre de passages. Ezéchiel en parle avec une grande clarté (1). Les prophètes de la décadence d'Israël ont annoncé la formation d'un peuple nouveau, d'un Israël selon l'Esprit. Cela est d'autant plus remarquable, surtout en ce qui concerne Ezéchiel, que ce prophète est accusé par l'Ecole moderniste d'être l'auteur principal d'une prétendue fraude, en inventant un cérémonial qu'on aurait imposé au peuple comme venant de Moïse.

Le Nouveau Testament est rempli de la doctrine de la Régénération. Jean-Baptiste la prêcha : « Ne prétendez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ! Car je vous déclare que de ces pierres-ci Dieu peut susciter des enfants à Abraham ». (Matth. 3 : 9). Jésus l'a enseignée à Nicodème, le grand docteur de la loi : « Il faut que vous naissiez de nouveau ». (Jean 3 : 3-8) (2).

Qu'est-ce que la Régénération ? C'est une création nouvelle ; on n'améliore pas le vieil homme, il doit disparaître pour faire place à l'homme nouveau. C'est donc une résurrection. La vieille nature est

(1) Ezéch. 11 : 19, 20 ; 36 : 25-29 ; 37 : 23-28. Voir aussi Jérémie 31 : 33-34 ; 32 : 37-40.

(2) Tous les passages indiqués ici enseignent la nécessité de la Nouvelle Naissance : Jean 1 : 13 ; 1 Cor. 4 : 15 ; 2 Cor. 5 : 17 ; Gal. 6 : 15 ; 1 Pierre 1 : 23 ; Jacques 1 : 18 ; Tite 3 : 5 ; 2 Pierre 1 : 4 ; Romains 12 : 2 ; 1 Jean 3 : 14 ; Ephésiens 2 : 1, 4-5 ; 5 : 26, etc.

morte ; la Régénération, c'est le passage de la mort à la vie.

C'est aussi une révolution (non une évolution). Un ordre de choses caduc, vicié, périmé, est remplacé par un ordre nouveau : « les choses vieilles sont passées ; toutes choses sont devenues nouvelles ».

Ces expressions ne sont pas figuratives, elles décrivent un fait réel. Par la Régénération, un être nouveau se forme miraculeusement, dans un milieu ancien. Dieu communique à l'homme sa propre nature. (2 Pierre 1 : 4).

Ce qui subsiste de ce milieu ancien, c'est la qualité d'homme, c'est-à-dire d'être doué de la faculté de *choisir*. Sollicité par la grâce, l'homme choisit de *mourir* pour *renaître*.

Sans doute, l'homme a été créé à l'image de Dieu, ce qui veut dire qu'il tient de Dieu ses facultés morales : raison, conscience et cœur. Mais, même avant la Chute, sa pureté et son innocence n'étaient qu'un reflet de la sainteté divine ; l'homme n'était pas impeccable, n'ayant jamais été tenté. Il lui manquait la vertu suprême : l'amour parfait. Par la Régénération, l'homme devient saint ; l'être nouveau est impeccable en principe (1 Jean 3 : 9), bien que la cohabitation de cet être nouveau avec les restes encore actifs de la vieille nature fasse naître des conflits douloureux et soit la cause de faillites partielles. Notre rédemption n'est pas encore achevée ; bien que nous soyons morts et ressuscités avec Christ, nous devons encore « faire mourir les membres qui sont sur la terre ». (Col. 3 : 1-5). Notre rédemption ne sera pleinement accomplie qu'au retour de Jésus-Christ. (Eph. 4 : 30). Mais dès à présent et pour toujours, nous sommes enfants de Dieu.

Le fait que la Régénération est la grâce indispen-

sable pour le salut, implique nécessairement que la première création est devenue caduque et doit disparaître. L'Écriture est pessimiste en ce qui concerne « le vieil homme » et le monde actuel. L'homme nouveau, la terre nouvelle, les cieux nouveaux — tel est le programme radical de l'Évangile.

Ce fait implique aussi que, en créant pour la première fois, Dieu savait que son œuvre n'était que temporaire. Il prévoyait la chute et la ruine. Et Il avait déposé dans la première création, le germe de la seconde.

Comment s'opère en nous la Régénération ?

Uniquement par l'action combinée de la Parole de Dieu et de l'Esprit de Dieu (1).

Ces deux agents, Jésus les désigne sous des noms symboliques : l'eau et le vent, ou Esprit (*pneuma*). Au commencement, « l'Esprit (ou vent) de Dieu se mouvait au-dessus des eaux ». (Gen. 1 : 2). Toute parole de Dieu porte en elle un principe de vie, telle est la grande vérité qui apparaît dès les premières lignes de la Bible ; pour ce qui concerne la nouvelle Création, la Parole de Dieu est essentiellement vivifiante, parce qu'elle est la Parole de la Croix.

Le baptême de Jean-Baptiste, qu'avaient refusé les Pharisiens, mais que le peuple avait accepté, était un message de vie ; non l'eau en elle-même, mais ce qu'elle signifiait : purification des souillures de l'âme, que l'on confessait en étant plongé dans les eaux du Jourdain. Le baptisé, en disparaissant sous les eaux, confessait la nécessité de mourir pour revivre ; comme autrefois Israël sous la nuée et dans la mer (1 Cor. 10 : 1-4) et comme Noé et sa famille dans les eaux du déluge. (1 Pierre

(1) Aucun élément d'ordre matériel, aucun rite ou geste n'entre dans ce miracle, uniquement spirituel.

3 : 21). Le baptême de Jean, à la vérité, n'était qu'un symbole, et ceux qui s'y laissaient conduire par entraînement et sans repentance personnelle n'en retiraient aucun bénéfice ; mais ceux qui le recevaient de bonne foi recevaient la Grâce, tandis que ceux qui le rejetaient, comme avaient fait les Phariséens, rejetaient la Grâce.

C'est en donnant à ces paroles de Jésus un sens qui est contredit par tout l'ensemble de son enseignement, que l'Eglise romaine, l'Eglise grecque, et bon nombre d'autres dénominations, même protestantes, ont fait du baptême d'eau l'acte magique par lequel on ose prétendre que l'enfant au berceau est régénéré, né de nouveau, héritier de la vie éternelle, — et cela, sans qu'il puisse encore avoir fait aucun acte de volonté, de repentance et de foi. La foi, d'après cette fausse doctrine, est infuse dans le nouveau-né, en vertu de son baptême. Cette superstition est certainement la plus pernicieuse de toutes les erreurs pagano-chrétiennes, comme elle est aussi la plus tenace.

En résumé, la Régénération est un miracle d'ordre spirituel, produit, en vertu de l'élection divine, par la Parole de Dieu, acceptée avec foi, et fécondée par le Saint-Esprit. Il ne faut pas confondre la Régénération avec la Conversion, bien que cette dernière en soit le commencement. Une conversion peut être illusoire, et ne pas aboutir ; la régénération, ou nouvelle naissance, est l'œuvre de Dieu, absolue et définitive.

*Quels sont les résultats et les preuves
de la Régénération ?*

Comme chez le nouveau-né se manifestent dès le début des besoins et des instincts, chez le nouveau-né en Christ apparaissent des instincts qui

n'existaient pas dans son ancienne nature. Il aime ce qu'il détestait, ou ce à quoi il était indifférent ; il déteste, au contraire, les choses qui le passionnaient. Le nouveau-né cherche le sein de sa mère ; de même il faut au régénéré « le lait spirituel et pur ». (1 Pierre 2 : 1-3). A mesure que la vie nouvelle se développe, elle réclame une « nourriture solide ». (Héb. 5 : 13-14). Ce lait et cette nourriture, c'est dans la Parole de Dieu qu'il les trouve ; à la fois simple et profonde, elle est l'aliment unique de l'âme croyante et fidèle.

Il y a donc croissance, comme pour tout ce qui est vivant. Le chrétien normal va de foi en foi, de grâce en grâce, d'obéissance en obéissance, de sacrifice en sacrifice ; son amour pour le Père céleste le rend toujours plus désireux d'obtenir son approbation. Il aime aussi l'Eglise fidèle qui lui a fait connaître l'Évangile et le lui a transmis de génération en génération. Il aime chaque membre de la famille nouvelle dans laquelle il a été incorporé. Il a l'instinct de la vérité, le discernement spirituel qui lui fera rejeter les fausses doctrines.

Il parlera bientôt une langue nouvelle, dont le premier mot, le plus sacré, ressemble à un bégaïement : « Abba... Père ». (Rom. 8 : 15 ; Gal. 4 : 6). Il aura plaisir à prier, à adorer, à rendre grâces, comme un enfant nouveau-né exerce ses poumons dans des cris joyeux ou manifeste sa souffrance par des cris douloureux. Il aspirera à voir, à savoir, à posséder les richesses du monde nouveau dans lequel il est entré.

Sa vie terrestre sera transformée. Son corps, sans être comme transmué comme il le sera au retour du Christ, devient cependant le temple de Dieu. (1 Cor. 3 : 16 ; 6 : 19). Bien que rien ne soit changé dans son existence corporelle, dans ses occupations,

ses devoirs familiaux et sociaux, cependant « toutes choses pour lui, sont devenues nouvelles ». (2 Cor. 5 : 17). La chair subsiste, mais elle est domptée par l'Esprit.

Tout cela, le nouveau-né en Christ ne le réalise pas d'emblée. Les origines et les débuts de toute vie sont mystérieux et insaisissables. A quel moment s'accomplit, dans le sein de Marie, l'acte sacré de la conception par le Saint-Esprit ? A quel moment le saint Enfant eut-il conscience de sa nature de Fils de Dieu ? L'Écriture ne nous dévoile point ces mystères, et nous ne savons pas non plus à quel moment le germe de la Parole de Dieu, déposé dans l'âme d'un pécheur, éclot et donne naissance à l'être nouveau. On peut donc être régénéré sans le savoir encore, ce qui, certes, ne veut pas dire que ce miracle puisse s'accomplir sans une repentance sincère et une foi consciente. En tous cas, le moment doit venir où l'être régénéré sait qu'il a la vie, la vie nouvelle, et que cette vie lui a été communiquée non par un acte extérieur, mais par la grâce de Dieu, acceptée par la foi.

La vie nouvelle, comme toute vie, demande à se transmettre, à faire éclore d'autres vies. Le vrai croyant propage sa foi. Régénéré par la Parole, il prêche, répand, vit la Parole.

Aussi longtemps que nous sommes sur la terre, la vie nouvelle en nous doit se développer ; la perfection absolue ne sera notre partage que lorsque nous serons devenus entièrement semblables à Christ. « Car nous connaissons en partie, et nous prophétisons en partie, mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra ». (1 Cor. 13 : 9-10).

§ 5. - L'assurance du Salut.

Cependant, cette vie nouvelle, à l'état normal, ne peut être douteuse. On peut être chrétien sans posséder l'assurance du salut, mais on n'a pas la paix, la joie et la force, sans avoir cette assurance. (1 Jean 5 : 13).

L'assurance du salut nous est donnée par le Saint-Esprit « qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu ». (Rom. 8 : 16).

Cette assurance peut être affaiblie, et même supprimée, au moins momentanément, par des infidélités ou des erreurs (1 Jean 3 : 17-20 ; 4 : 20). Mais nous la retrouvons dès que nous confessons nos péchés et recherchons la communion avec Dieu.

L'assurance du salut est donc liée à trois choses :

1° La foi dans la Parole de Dieu, qui déclare nés de nouveau tous ceux qui croient à l'œuvre de Jésus-Christ ;

2° Le témoignage du Saint-Esprit confirmant les déclarations de la Parole écrite ;

3° La fidélité de la vie, qui prouve la réalité de notre foi en la Parole, et de l'œuvre du Saint-Esprit en nous.

§ 6. - L'Adoption.

L'Adoption, c'est l'acte par lequel Dieu reconnaît ouvertement pour ses enfants les pécheurs que sa Grâce a régénérés, et les met en possession de leurs privilèges.

On peut être né de nouveau sans l'avoir manifesté

extérieurement ou même sans en avoir l'assurance intérieure. *L'adoption* est la déclaration *formelle* de notre état nouveau ; elle nous met en possession de tous nos droits et privilèges que la rédemption nous a acquis. Elle nous détache nettement du monde et de l'ancienne vie pour nous faire jouir de la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

Israël, bien qu'il ne fût pas régénéré, était le peuple de Dieu de l'Ancienne Alliance, même dans la servitude de l'Égypte ; mais c'est au moment de l'Exode qu'il fut nettement adopté, et prit conscience de son adoption.

Nous étions de la race de Dieu, dans l'ordre naturel, par Adam ; mais nous n'avions pas droit au titre d'enfants de Dieu à cause du péché. Nous sommes maintenant enfants de Dieu dans l'ordre surnaturel, par la grâce de Jésus-Christ.

Chez les anciens Romains, et aujourd'hui encore chez certains peuples primitifs (chez les Malgaches, par exemple), un homme pouvait en adopter un autre plus âgé que lui. L'homme acceptait délibérément de changer de nom, de famille, de tribu. Cette coutume existait en Israël, et explique certaines anomalies apparentes dans les généalogies bibliques. Ainsi, le croyant, né de nouveau, entre ouvertement et définitivement dans une autre famille. Il n'est plus esclave, mais fils. Il a l'esprit de sa nouvelle famille ; il ose appeler Dieu « Père ! ». La crainte est bannie, il se sait aimé, et il aime à son tour. Il jouit de « la liberté glorieuse des enfants de Dieu » ; il est héritier de Dieu, cohéritier de Christ. Toutes choses sont à lui, car il appartient lui-même à Dieu.

L'adoption implique l'acceptation volontaire par *l'adopté*, de cette nouvelle position, qui nécessite l'abandon complet de la position antérieure.

Cette Adoption aura pour dernières conséquences la rédemption de nos corps, et l'affranchissement de la création tout entière, actuellement soumise à la corruption. (Rom. 8 : 21) (1).

§ 7. - La Sanctification.

Après la Régénération, il n'y a pas une œuvre de la grâce en nous qui soit plus essentielle que celle-ci ; elle complète et rend évidente la première.

Le mot signifie : *mise à part*, séparation. Il n'apparaît pas avant l'Exode, bien qu'il y eût des saints avant la mise à part du peuple de Dieu. Enoch, Noé, Abraham, furent des saints, non par la pratique de rites spéciaux (la circoncision ne datant que d'Abraham, et aucune évidence ne nous étant donnée que les patriarches observaient le sabbat), mais par une vie morale et religieuse nettement distincte de celle des peuples qui les entouraient, et surtout par leur communion avec Dieu Lui-même.

Etre saint, en effet, ce n'est pas seulement être *séparé* du monde, c'est aussi, c'est essentiellement être *uni* à Dieu.

Dans la formation d'un peuple particulier, Israël, et dans la législation particulière donnée à ce peuple. Dieu voulut enseigner à l'humanité la grande leçon de *la sainteté*, condition nécessaire du bonheur ici-bas et dans l'éternité. Cet enseignement fut d'abord presque entièrement symbolique ; Moïse fit sortir

(1) En droit romain, l'effet de l'adoption était de faire passer complètement l'adopté sous la puissance du père adoptif. L'adopté prenait les noms, prénoms et surnoms de sa famille d'adoption, mais en y ajoutant, sous forme d'adjectif, le nom de sa famille naturelle. Ainsi un *Aemilius*, en passant dans la famille des *Scipio*, devenait *Scipio Aemilianus* (Larousse). De même, en prenant le titre d'enfants de Dieu, nous gardons celui de fils d'Adam comme adjectif.

la postérité de Jacob de l'Égypte païenne, et lui apprit, sur l'ordre de l'Éternel, à le servir et l'adorer par des rites qui n'avaient pour but que de glorifier la sainteté. Le peuple entier était saint, et l'une des douze tribus qui le composaient était particulièrement sainte ; une famille de cette tribu était choisie parmi les autres pour exercer le saint sacerdoce ; enfin, dans cette famille elle-même, le fils aîné était seul appelé à remplir la fonction la plus sainte, celle de souverain-sacrificateur.

Ces institutions et ces rites symboliques n'empêchèrent point le peuple de se corrompre ; c'est alors que les prophètes protestèrent contre l'observation purement formaliste de tous ces rites et symboles, et montrèrent que, sous ces images, Dieu avait voulu enseigner à son peuple la nécessité d'une sainteté intérieure, spirituelle. Cette notion se trouve déjà dans les écrits de Moïse (Lév. 19 : 11-18 ; 26 : 40-45 ; Nombres 15 : 39-41 ; Deut. 4 : 29, 39 ; 13 : 3, etc.). C'est aussi dans Moïse que se trouve cette loi parfaite, que le Christ a reprise et dont Il a fait la formule de la sainteté : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force, et ton prochain comme toi-même ». Que la véritable sainteté réside dans le cœur, et non dans les formes, David lui-même le proclame : « Les sacrifices qui sont agréables à Dieu, c'est un esprit brisé et contrit ». (Ps. 51 : 19). Moïse, cependant, avait institué les rites du Tabernacle, et David fit des préparatifs pour la construction du temple, que son fils Salomon érigea. Voilà bien la preuve que le culte israélite était d'institution divine, mais aussi qu'il était simplement destiné à préparer le culte tout spirituel que devait inaugurer Jésus-Christ.

La Sanctification, d'après le Nouveau Testament, est la réalisation dans l'ordre spirituel de tout ce

qui était prophétisé et figuré par les rites mosaïques. L'épître aux Hébreux, à ce point de vue, a pour les croyants de la Nouvelle Alliance une valeur unique. Elle nous montre l'utilité, voire la nécessité, d'étudier avec soin ces symboles, pour bien comprendre ce qu'est la sainteté véritable.

La Sanctification est essentielle pour le salut. (1 Thess. 4 : 3 ; Hébr. 12 : 14). En effet, sans elle il n'est pas possible que la régénération ait réellement eu lieu ; la vie nouvelle doit se manifester par des fruits. Nos œuvres ne nous sauvent pas, mais elles sont le fruit nécessaire de la foi qui sauve. (1).

La Sanctification n'est pas la perfection atteinte et achevée. Nous sommes saints en Christ, parfaits en Lui, et cependant nous avons à « travailler à notre salut avec crainte et tremblement ». (Phil. 2 : 12). Nous sommes morts au péché, et cependant nous sommes exhortés à ne pas livrer nos membres au péché. (Rom. 6 : 11-13). « Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu... Faites donc mourir les membres qui sont sur la terre ». (Col. 3 : 3-5). Tous ces passages, et bien d'autres, montrent que nous sommes saints et parfaits, dès maintenant, en Christ ; mais que cette sainteté doit être rendue complète par la discipline constante de la foi ; et qu'aussi longtemps que nous habitons ce corps de chair, nous devons veiller et prier, tout en étant sûrs de la victoire.

La sanctification, c'est donc :

1° La perfection en Christ, dont nous sommes les corps, les membres ;

(1) On n'est pas sauvé par les œuvres, mais *sans* les œuvres il n'y a pas de véritable sanctification.

« Les œuvres sans la foi ne sauraient plaire au Maître ; Mais sans œuvres la foi ne servirait de rien. Les œuvres sont le fruit que notre foi fait naître. Les œuvres et la foi, de Christ seul tout provient ».

2° Le perfectionement par la foi en Christ.

Toute la morale est contenue dans la sanctification. Il y a une morale humaine, uniquement utilitaire, sociale, basée sur l'intérêt terrestre. Elle ne va pas loin. Il n'y a de vraie moralité que par la *sainteté*, il n'y a de sainteté que dans *l'amour*.

Comment s'opère la Sanctification ?

En principe, avons-nous dit, nous sommes rendus saints, devant Dieu, par la foi aux mérites de Christ. La foi s'empare de ces mérites, et les présente à Dieu, qui a déclaré vouloir tenir pour saint tout ce qui s'abrite sous le sang de Christ. Par la foi aussi, nous nous livrons entièrement au Saint-Esprit, par lequel nous avons été régénérés, et qui travaille constamment en nous. Il entretient et stimule dans nos cœurs le désir de ressembler à Christ, qu'Il nous fait toujours mieux connaître comme l'unique Modèle. Il nous rappelle et nous explique les ordres de Dieu, et ses promesses. Il nous explique et nous applique les Ecritures. Il nous avertit des écarts possibles, nous reprend lorsque nous ne sommes plus dans la ligne de la parfaite obéissance ; nous humilie, nous relève, nous console, nous fait tirer de nos épreuves les leçons que Dieu veut nous donner par elles. Il nous rend capables de renoncer à ce qui est mauvais, ou à ce qui le serait *pour nous*, de rompre avec toutes les formes de l'erreur, qu'Il nous révèle Lui-même. Il forme notre conscience et la rend toujours plus délicate. Enfin, Il nous met en état de réaliser la prière suprême de notre Sauveur : « Je ne te prie pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal ». (Jean 17 : 15).

Beaucoup de chrétiens mal éclairés confondent *l'ascétisme* avec *la sainteté*. L'ascétisme est l'effort

de l'homme naturel pour devenir saint et se rendre digne de Dieu par ses propres forces ; il ne procède pas de la foi, mais de l'énergie et de la volonté charnelles ; il consiste moins à chercher en tout à obéir à la Parole et à l'Esprit de Dieu, qu'à se dominer soi-même.

Par ce côté, il se rapproche de la philosophie stoïcienne. Stoïciens et Epicuriens sont égaux devant Dieu. L'orgueil et la propre justice trouvent leur aliment dans les œuvres mortes de l'ascétisme. Il y a eu, reconnaissons-le, des ascètes chrétiens vraiment humbles : Pascal, par exemple. Leur sainteté, qui était réelle, n'aurait pas eu besoin des rigueurs que leur foi mal éclairée croyait devoir s'imposer. Peut-être Pascal aurait-il vécu plus longtemps, et, par conséquent, fait plus de bien, s'il n'avait pas abrégé ses jours par ses mortifications exagérées.

Reconnaissons cependant que si les austérités qu'on s'impose sont souvent inutiles, et même contraires au développement de la vie spirituelle, elles ne le sont pas toujours. Le corps est le serviteur irrégénéré de l'esprit régénéré. De là, pour le saint (c'est le nom que l'Écriture donne à chaque fidèle) la nécessité de « traiter durement son corps, et de le tenir assujéti ». (1 Cor. 9 : 27). « Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et n'ayez pas soin de la chair pour en satisfaire les convoitises ». (Rom. 13 : 14).

Ces paroles signifient bien que la chair subsiste chez l'enfant de Dieu, et doit être constamment tenue en bride. Elles signifient aussi que les racines du péché ne peuvent être détruites en nous au point de nous dispenser de veiller sur leur renaissance possible.

On peut, on doit vivre dans l'état de « bonne conscience », et c'est, certes, une grâce excellente. N'avoir conscience d'aucun interdit, être en règle avec

Dieu, avec son prochain, avec soi-même : quel précieux privilège ! Mais on ne peut, même dans cet état, se déclarer absolument sans péché. Il faudrait être certain d'avoir suffisamment travaillé à l'éducation de sa conscience ; même quand elle ne nous reproche rien, il n'est pas sûr que, mieux formée et mieux informée, elle n'aurait rien à nous reprocher. C'est ici qu'il faut souligner ces paroles de l'apôtre Jean : « Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur, et Il connaît toutes choses. Bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance devant Dieu ». (1 Jean 3 : 20-21).

Il faut remercier Dieu pour le mouvement de Keswick, qui a remis en lumière la possibilité, et même la nécessité, pour le chrétien, de croire à la présence réelle et permanente du Saint-Esprit dans son cœur, grâce à laquelle la vie de Christ est notre vie : une vie de victoire constante.

§ 8. - La Repentance.

La religion chrétienne n'est pas contraire à la religion naturelle : repentance, foi, sont en accord avec les instincts les plus universels. Mais l'Évangile donne à ces mots un sens qu'ils n'ont pas dans la langue usuelle : ils sont l'expression de la *Crainte de Dieu*, du sens de la *justice divine* et de l' *amour divin*, ce sont des instincts naturels, fécondés par le Saint-Esprit.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici concernant l'action mystérieuse de la Grâce, se rapporte à l'œuvre de Dieu en nous et pour nous : Election, Régénération, Adoption, Sanctification. Dans tout cela, l'homme n'a qu'une part secondaire, bien qu'il

faille toujours tenir compte de cette grande vérité : *Dieu ne fait rien en nous sans nous.*

Nous allons maintenant étudier la part que Dieu nous demande de prendre à l'œuvre de notre salut : la Repentance et la Foi.

Reconnaissons toutefois que ces actions, que Dieu nous ordonne de faire, sont produites en nous par le Saint-Esprit. « Travaillez à votre salut... car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir ». (Phil. 2 : 13). Nous retrouvons ici, comme à tous les chapitres de notre étude, le double fait de l'action souveraine de Dieu et de la liberté de l'homme.

Qu'est-ce que la Repentance ?

Le mot grec : *métanoïa*, signifie changement d'esprit. C'est la perception du désordre moral dans lequel nous sommes par nature ; c'est le réveil de la conscience ; c'est l'acte de se détourner du mal, pour se tourner vers Dieu.

« La repentance, dit un écrivain anglais, Woolston, est l'œuvre salutaire du Saint-Esprit par laquelle le pécheur est amené à prendre parti pour Dieu contre lui-même, et à regarder à Lui pour son salut ».

La repentance est le réveil du sens divin dans la conscience humaine. Elle est la contrepartie de *l'hérédité fatale*.

La repentance est le retour à la *filiation divine* (nous sommes, dit Saint Paul, la race de Dieu).

La repentance, en effet, est essentiellement un retour à Dieu ; il ne faut donc pas la confondre avec le remords, bien qu'il y ait entre ces deux mouvements de l'âme quelque chose de commun : tous deux produisent une souffrance plus ou moins intense, des regrets plus ou moins cuisants. Mais

tandis que le remords est surtout causé par la peur du châtement ou des conséquences fâcheuses du péché (voir le remords de Judas), la Repentance naît du sentiment d'avoir fait faillite moralement, d'avoir offensé Dieu et d'avoir encouru sa juste colère (voir la repentance de Pierre). Il y a, dans la Repentance, une sorte d'amour, d'admiration et de respect pour la Justice et pour Dieu, le juste Juge ; l'on reconnaît n'avoir pas fait le bien et l'on a une horreur sincère du mal qu'on a fait. La Repentance est un jugement que la conscience du pécheur prononce pour lui, moins pour quelque péché particulièrement grave (il n'est pas nécessaire d'avoir commis de grands *crimes*), que pour l'ensemble d'une vie qui a été un outrage au Dieu qu'on sait, cependant, digne d'obéissance et d'amour. « La repentance n'est pas le remords, car alors l'enfer serait peuplé de repentants. Elle est un changement de sentiments à l'égard du péché... La repentance évangélique est un changement de volonté, de sentiment et de vie, par rapport à Dieu » (Finney). Dans la repentance il y a une lueur d'espérance, un appel plus ou moins articulé à la miséricorde divine. Le remords est le commencement du désespoir, tandis que la Repentance est cette « tristesse selon Dieu » qui est le commencement du salut. (2 Cor. 7 : 10-11).

Il y a des repentirs inefficaces : ce sont ceux qui sont produits uniquement par la protestation de la conscience, mais non par la tristesse selon Dieu, et ne sont pas suivis par le recours à Dieu. Ces repentirs-là finissent par user l'âme et l'endurcir.

La Repentance envers Dieu est nécessaire pour le salut. Dans l'Ancien Testament, les actes religieux, même les sacrifices expiatoires, sont considérés comme nuls si ce n'est pas la Repentance qui les inspire. Tel est l'enseignement des prophètes, et

essentiellement de celui que Jésus a proclamé le plus grand de tous : Jean-Baptiste (1). C'est aussi le premier mot de Jésus : « Repentez-vous et croyez à l'Évangile ».

Comment la Repentance se manifeste-t-elle ?

1° *Par la Contrition.* Le psaume 51, à cet égard, est admirable. La prière du péager : « O Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur » (Luc 18 : 13), est produite par le sentiment du péché, sans lequel il ne peut y avoir de pardon. Cette Contrition peut être plus ou moins douloureuse ; elle est, parfois même, tragique ; l'essentiel est qu'elle soit sincère (la pécheresse, la Samaritaine, le larron crucifié, etc.).

2° *Par la Confession.*

La Confession à Dieu d'abord, car c'est Lui le premier et le grand offensé.

La Confession à ceux que nous avons offensés, lésés ou scandalisés. (Matth. 5 : 23-26 ; Marc 11 : 25).

La Confession publique, si le scandale a été public (1 Cor. 5 : 1-5 ; 2 Cor. 2 : 5-11).

3° Enfin, *la Réparation*, autant qu'il est possible, et l'abandon du péché, ou des péchés, que l'on a confessés. (Actes 19 : 18-19).

Il n'y a de véritable Repentance que par la vision de Dieu, de sa justice et de son amour. Beaucoup ont été amenés à se repentir uniquement en prenant conscience des justes réquisitions de Dieu ; réquisitions qui n'apparaissent nulle part plus complè-

(1) Voir Jér. 8 : 5-6 ; 31 : 19 ; Matth. 3 : 8-11 ; 9 : 13 ; Actes 3 : 19 ; 20 : 21 ; Rom. 2 : 4 ; Hébr. 6 1-6 ; 2 Pierre 3 : 9.

tement que sur le Calvaire, dans la personne de Jésus souffrant sous le poids des péchés du monde.

Les épreuves, les déceptions, l'amertume que laissent après elles « les délices du péché » (Héb. 11 : 25) sont des moyens de faire rentrer en lui-même l'Enfant prodigue, et de lui donner l'ardent désir de retourner au Père.

La Repentance dure toute la vie, même quand on a reçu l'assurance et le pardon. Dieu veut bien oublier nos péchés et les effacer ; mais Il ne nous ordonne pas de les oublier nous-mêmes. Rien n'est plus touchant que le langage de Paul, devenu vieux, s'adressant à son fils spirituel, à son disciple bien-aimé Timothée : « Je rends grâces à Celui qui m'a fortifié, à Jésus-Christ notre Seigneur, de ce qu'Il m'a jugé fidèle en m'établissant dans le ministère, moi qui étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur, un homme violent. Mais j'ai obtenu miséricorde... C'est une parole certaine, et entièrement digne d'être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier » (1 Tim. 1 : 12-15). Et encore : « Car je suis le moindre des apôtres, je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu ». (1 Cor. 15 : 9). Ainsi, le croyant garde au cœur le souvenir de ses fautes, qui l'humilie, en même temps qu'il se réjouit de la grâce imméritée qui lui a été accordée.

Les résultats de la Repentance

Elle prépare l'âme à croire à l'amour de Dieu et à accepter sa grâce.

Elle est même un premier mouvement vers Dieu, puisque, par elle, le pécheur reconnaît le droit de Dieu à être obéi.

En réalité, il y a déjà de la foi dans la véritable Repentance, car on ne confesse ses péchés que lorsqu'on a l'espoir d'en obtenir le pardon.

La repentance précède la foi ; elle en est déjà le commencement, elle éclaircit la vue de l'âme, elle dissipe les buées pestilentielles, l'ivresse causée par le péché. Repentez-vous ! condition préalable, mais seulement négative, suivie de la condition positive : croyez à l'évangile !

La repentance sans la foi ne sauverait pas, non plus que la foi sans la repentance.

La Repentance est le commencement du salut. C'est l'abcès qui s'ouvre enfin sous le bistouri du Chirurgien céleste. C'est pour cela qu'il y a de la joie au ciel : quand un pécheur se repent, il commence à vivre. (Luc 15 : 7).

§ 9. - La Foi.

Le mot Foi (*pistis*) signifie confiance, fidélité, acquiescement. C'est une faculté naturelle de l'homme ; rien ne se ferait dans le monde s'il n'y avait entre les hommes une confiance réciproque. En nous demandant notre foi, Dieu ne demande rien qui ne soit conforme à la nature originelle de l'homme et à sa saine raison.

La Foi, d'après l'Écriture, c'est tout d'abord l'adhésion de l'esprit à des faits dûment certifiés, et aux doctrines qui en découlent (1). Mais cette adhésion, à elle seule, ne suffit pas pour constituer la Foi véritable. Il y eut des gens qui crurent en Jésus et qui, cependant, l'abandonnèrent (Jean 6 : 60-66 ; 12 : 42-43). Simon le magicien crut, et fut baptisé,

(1) Le mot Foi désigne aussi parfois l'ensemble des vérités qu'il faut croire. (Rom. 1 : 5 ; Gal. 1 : 23 ; Phil. 1 : 27 ; 1 Tim. 1-19 ; 5 : 8 ; Jude 3 : 7).

mais sa foi n'était pas la Foi qui sauve, non plus que celle du roi Agrippa, qui, cependant, croyait aux prophètes. (Actes 8 : 13 ; 18 : 24 ; 26 : 27-28).

La Foi, c'est l'acceptation par le cœur, aussi bien que par l'intelligence, des vérités, même mystérieuses, et des faits invisibles ou encore à venir que nous atteste le Saint-Esprit, dans l'Écriture. (Héb. 11 : 1-2). Elle comporte l'obéissance aux doctrines et aux commandements qui découlent de ces faits et de ces vérités. La Foi qui sauve est celle de l'âme sincère qui accepte et s'approprie la Grâce de Dieu et ses promesses. Comme deux amis se donnent mutuellement leur foi, c'est-à-dire leur confiance, ainsi l'âme croyante se donne à Dieu, qui s'est donné à elle en Jésus-Christ.

Dans l'Ancienne Alliance, la Foi avait pour premier objet une bénédiction temporelle, pour le croyant ou sa postérité. Cependant, les croyants de cette dispensation avaient aussi en vue des grâces spirituelles, plus ou moins liées aux grâces temporelles ; mais ils n'avaient pas la claire vision de l'au-delà qui nous est donnée dans l'Évangile ; l'intensité de leur foi compensait ce qui manquait à son objet. Ce même genre de foi se retrouve dans les Évangiles. Beaucoup s'approchaient de Jésus pour être simplement guéris de leurs maladies ; d'autres, et ses disciples eux-mêmes, crurent en Lui, tout d'abord, surtout comme en Celui qui devait rendre à Israël sa gloire et son indépendance politique. Il faut admirer leur foi, qui était sincère, bien qu'elle n'eût pas l'ampleur et la spiritualité qu'elle devait acquérir après la résurrection du Christ et la descente du Saint-Esprit. Ils ne croyaient pas à *faux*, mais ne voyaient pas le salut dans toute son étendue,

Dans les Évangiles, cependant, comme dans les Actes et les Épîtres, l'objet suprême de la Foi des

disciples est souvent présenté et accepté : l'œuvre rédemptrice du Sauveur, le pardon des péchés, la vie éternelle, sont mis au premier plan, par exemple, dans l'histoire de la pécheresse repentante, de la Samaritaine, de Zachée, du larron mourant, et de bien d'autres encore.

Dans l'Ancien Testament, la Foi est rudimentaire ; elle s'appuie sur des signes et des miracles, surtout dans la période qui précéda et accompagna la révélation donnée à Moïse. Dans les Evangiles, l'élément miraculeux subsiste, mais Jésus ne lui donne pas la place prépondérante. Le miracle sur lequel s'appuie essentiellement la Foi chrétienne, c'est la résurrection de Jésus-Christ. Ce miracle est le plus important, celui que Satan n'a pu ni empêcher, ni contrefaire.

Les miracles, en effet, ne sont pas toujours — d'après l'Écriture — des preuves de la vérité ; ils peuvent aussi résulter de l'intervention d'êtres surnaturels et méchants qui cherchent à tromper les âmes (Exode 7 : 11, 22 ; 8 : 3 ; Deut. 13 : 1-2 ; Actes 8 : 9-11) ; ou bien être produits moins par la foi de leur auteur que par l'ambiance, le milieu spirituel dans lequel celui-ci est placé. Ainsi, Judas fut l'un des douze à qui, probablement, Jésus donna temporairement des pouvoirs miraculeux. (Matth. 10 : 1-4). Les faux Christs et les faux prophètes feront « de grands prodiges et des miracles, au point de séduire, s'il était possible, même les élus ». (Matth. 24 : 24).

Dans les Epîtres, les objets temporels auxquels s'attachait la foi des anciens Israélites ne sont pas considérés comme négligeables : il y est parlé du rétablissement d'Israël, du règne du Christ sur la terre, de la transformation du monde visible au retour du Maître. Mais ces objets ne sont pas placés au premier plan : avant de saisir les promesses qui

concernent ces faits, la Foi doit saisir celles qui concernent le pardon, le salut et la vie éternelle. C'est dans la mesure où la Foi s'attache *d'abord* à ces réalités invisibles, et où elle s'en nourrit, qu'elle peut comprendre et saisir toutes les autres promesses.

D'ailleurs, toutes les promesses divines, directement ou indirectement, ont pour objet le Messie et son œuvre de Rédemption. « Abraham a vu mon jour et s'en est réjoui ». (Jean 8 : 56). « Moïse regarda l'opprobre du Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l'Égypte ». (Héb. 11 : 26). Ces passages, et bien d'autres, prouvent que la foi des anciens s'élevait vers le Messie invisible, au-dessus des choses visibles.

Ces considérations s'appliquent aussi aux croyants mentionnés par les Évangiles, pendant la vie terrestre de Jésus. Ils venaient à Lui pour être guéris ; mais les éléments de la Foi qui sauve : humilité, confiance, obéissance, se retrouvent dans leur histoire, comme dans celle des croyants de l'Ancienne Alliance.

*La bonne foi n'est pas la Foi, bien qu'elle en soit
une condition essentielle*

Une opinion fautive et dangereuse, c'est celle qui est exprimée dans cette phrase : « On est sauvé par la Foi, et non par les croyances » (Symbolo-Fidéisme de Ménégos). Si l'on veut dire que la Foi, même quand elle n'est pas suffisamment éclairée, pourvu qu'elle soit sincère, est pourtant agréable à Dieu ; et qu'il n'est pas nécessaire de tout savoir pour savoir, du moins, que Jésus est le Sauveur — cette phrase est correcte. Mais ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. On veut affirmer que la *bonne* foi est suffisante, même si l'on ne croit pas à l'efficacité de

la mort du Christ, ni à la réalité de sa résurrection, ni à sa Divinité. On peut croire tout ce qu'on veut, pourvu qu'on croie. C'est, sous une forme plus enveloppée, la même affirmation que l'on entend souvent, de personnes indifférentes aux choses religieuses : « toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on les pratique ».

Sans doute, la Dogmatique seule ne sauve personne ; mais personne ne peut être sauvé sans adhérer de cœur à la vérité révélée, qui est essentiellement la Parole de la Croix.

La Foi accepte le mystère chrétien sans prétendre l'*expliquer*, mais elle l'accepte parce qu'il est fondé sur des *faits*, démontrés par des témoignages incontestables, et confirmés par une expérience personnelle. Le fait principal sur lequel est fondée la foi chrétienne, c'est la Résurrection corporelle de Jésus-Christ.

La Superstition n'est pas la Foi

La superstition, c'est l'acceptation de faits et de doctrines inventés par les hommes, ou transmis par une tradition plus ou moins douteuse, qui frappent l'imagination, séduisent la pensée et satisfont à ce besoin du miraculeux qui existe en toute âme humaine, mais sont contraires à l'enseignement de l'Écriture sainte. C'est une aberration mentale, une déviation de l'instinct religieux, qui se porte sur des objets, des idoles ou des hommes, de telle façon que l'âme ne sait plus discerner entre l'erreur et la vérité, et les accepte sur le même pied, le plus souvent même plaçant l'erreur au-dessus de la vérité.

Il peut y avoir de la foi véritable mêlée à la superstition ; c'est le cas pour les catholiques romains,

pour qui les « miracles » de saint Labre, de saint Antoine, de la vierge Marie dans tel ou tel sanctuaire préférablement à tel autre, sont mis sur le même plan que les miracles de Jésus. Ajouter à l'Évangile, ou en retrancher quoi que ce soit, sont deux fautes également graves. La Foi consiste à croire aux Écritures, et à ne croire qu'en elles, parce que ce sont elles, et elles seules, « qui ont les paroles de la vie éternelle, et qui rendent témoignage à Jésus-Christ ». (Jean 5 : 39).

*La Foi, don spécial, indépendante
de la Foi qui sauve*

C'est un don octroyé par le Saint-Esprit à certains membres de l'Église du Christ, qui ont déjà cru pour être sauvés, mais qui ont reçu par surcroît une vertu spéciale, par laquelle ils obtiennent certains exaucements à leurs prières croyantes (1 Cor. 12 : 9). D'autre part, l'Apôtre dit plus loin : « Quand j'aurais même toute la Foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien ». (1 Cor. 13 : 2). Faire des miracles au nom du Christ, si l'on n'a pas passé par la Repentance et par la foi personnelle et du cœur, il semble donc que cela soit possible. Mais cette faculté-là ne sauve pas celui qui la possède ; elle ajoute, au contraire, à sa responsabilité.

L'Espérance découle naturellement de la Foi, comme le ruisseau de la source. Sans la foi, l'optimisme est un leurre. La Foi et l'Espérance se confondent pour le chrétien.

§ 10. - L'Espérance.

L'Espérance est le trait d'union lumineux entre la Foi et l'Amour. L'âme, par la Foi, se rattache à l'acte accompli dans le passé une fois pour toutes : *le salut éternel par le sacrifice du Calvaire*. Possédant, par le Saint-Esprit, l'assurance du salut, elle en goûte les prémices dans l'amour de Dieu, et dans son amour pour Dieu. Elle aspire alors à la possession complète et définitive de ce dont elle ne possède encore que les arrhes ; elle aspire à la vie éternelle dans sa plénitude : c'est *l'Espérance*.

Mais de même qu'il y a une *foi fausse*, il peut y avoir une espérance fausse. Pour avoir le droit *d'espérer*, il faut que la *repentance* ait fait son œuvre. La vie et le développement de l'arbre dépendent de la *profondeur* et de la *dimension des racines*.

Comme la Foi et la Charité, ses deux sœurs, l'Espérance a des affinités avec la nature humaine. Espérer est un instinct puissant, que toutes les déceptions de l'existence terrestre ont de la peine à détruire. Mais pour que l'espérance naturelle devienne l'Espérance chrétienne, il faut qu'elle reçoive la greffe de la Parole et de l'Esprit.

L'Espérance chrétienne est fondée sur le fait de la résurrection de Jésus-Christ, sans laquelle la Croix n'eût été qu'une généreuse, mais inutile folie. Cette résurrection est la seule garantie authentique de la nôtre. Nous ne pouvons avoir aucune certitude en ce qui concerne l'au delà, si nous rejetons ce fait glorieux : « Christ est vraiment ressuscité ! ».

L'espérance est basée aussi sur *l'expérience* qu'il nous est donné de faire, en tant que chrétiens, du secours divin dans l'épreuve. (Rom. 5 : 1-5). *La*

possession du St Esprit, par qui nous sommes affermis et confirmés dans notre foi, est aussi une base de notre espérance. En un mot, l'action bienveillante de Dieu dans ce monde pour ses enfants, nous assure de notre bonheur dans l'éternité.

L'objet de l'Espérance, c'est l'accomplissement des promesses de Dieu, et particulièrement de toutes celles qui se rapportent au triomphe final du Christ et de son Eglise, à l'établissement du règne de Dieu sur la terre par le retour du Sauveur, « au rétablissement de toutes choses » ; au grand festin des noces de l'Agneau, enfin, au bonheur éternel dans les cieux. Il n'est pas nécessaire, pour que notre espérance soit certaine et nous remplisse dès maintenant d'une joie ineffable, que nous ayons la vision claire de tout ce qui nous est promis. Les anciens croyants vivaient dans l'espérance du Messie, bien que les prophéties dont leur foi se nourrissait ne fussent pas toutes d'une clarté telle qu'ils eussent pu écrire d'avance l'histoire du Sauveur. L'oiselet encore dans l'œuf où il s'est formé lentement, a-t-il la moindre idée de ce qui va lui être révélé, quand la coquille sera brisée ? Mais un invincible instinct le contraint à briser cette coquille... « Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, nous serons semblables à Lui, parce que nous le verrons tel qu'Il est ». Ainsi parle l'apôtre Jean, et il ajoute : « Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme Lui-même est pur ». (1 Jean 3 : 2-3).

Cette espérance-là ne confond point, parce qu'elle n'est pas un simple instinct naturel, mais un effet de la Grâce. Il est essentiel de l'entretenir, par une étude attentive et soumise de la Parole de Dieu. Certains chrétiens de bonne foi ont été déçus dans leurs espérances, parce qu'ils avaient mal compris les promesses divines. Espérer, par exemple, que

le règne du Christ arrivera par l'effet de la propagande chrétienne, avant son retour personnel ; espérer que ce retour aura lieu à une date que l'on croit pouvoir fixer à l'avance, voilà deux illusions qui ont déçu, qui décevront encore bien des fidèles insuffisamment attentifs au texte même des promesses divines. Il faut respecter à la fois la Parole de Dieu et son silence.

§ II. - L'Amour.

La Grâce la plus excellente, et que la Foi dans la Grâce au sens absolu du mot peut seule nous communiquer, c'est l'Amour. Sans l'Amour, la Foi est chose morte, une simple adhésion de l'intelligence, ou une superstition. On peut même posséder une sorte de foi magique, capable de faire des miracles par des forces psychiques ou même démoniaques. Ainsi les magiciens d'Égypte, Simon le magicien, ou encore Elymas (Actes 138). Mais tout cela n'est pas la Foi qui sauve et qui nous rend capables de sauver les autres.

L'Amour est la plus grande force qui existe dans l'univers. « Dieu est Amour ». L'Amour, dans le domaine spirituel, est ce qu'est la *gravitation* dans le domaine matériel. La gravitation tend à mener *tous* les corps ; l'amour, tous les *esprits*. Toutefois, les esprits étant doués de sentiment, peuvent se soustraire à l'attraction divine. Pour attirer à Lui tous les hommes, que le péché avait rendus réfractaires à l'attraction divine, Dieu a fait éclater son amour à la croix. Cette manifestation a eu pour effet de maintenir dans les cieux l'ordre troublé par Satan, et de faire naître dans les cœurs des élus un amour répondant à l'amour divin.

Qu'est-ce donc que l'Amour, au sens évangélique du mot ?

C'est le lien mystérieux et indissoluble qui unit le cœur de l'homme régénéré au Père céleste et à son Fils Jésus-Christ.

Dans l'ordre naturel, l'Amour unit entre eux des êtres de même race, en vertu de l'affinité. La Grâce a créé une affinité entre Dieu et nous, ou plutôt elle l'a fait renaître ; nous participons à sa nature, par le Saint-Esprit qui nous a régénérés. L'Amour est la nature même de Dieu (1 Jean 4 : 8), il est donc la nature même du croyant. « Nous l'aimons, parce qu'Il nous a aimés le premier ». (1 Jean 4 : 19).

L'Amour, au sein d'un monde « qui git dans le mal », ne peut exister sans le sacrifice. Tandis que le premier Adam ne résista pas à l'épreuve qui lui était proposée : *sacrifier la jouissance pour rester dans l'obéissance*, le second Adam accepta de mourir pour obéir au Père et sauver le monde. Aussi, la désobéissance d'Adam nous a-t-elle séparés de Dieu, tandis que l'obéissance du Fils nous a réconciliés avec le Père.

La foi en l'amour de Dieu révélé en Jésus-Christ, et particulièrement en son sacrifice, fait donc naître dans nos cœurs l'Amour pour Dieu. Et c'est quand cet Amour, devenu partie intégrante de nous-mêmes, a fait de chacun de nous une nouvelle créature, que nous pouvons être assurés que notre foi est bien la foi qui sauve. (1 Jean 2 : 5-6 ; 4 : 16-17).

Cet amour demande et doit posséder notre être tout entier. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée ». (Luc 10 : 27). *Le cœur*, c'est-à-dire les affections, doit avoir Dieu pour objet, se délecter en Lui, à l'exclusion de tout ce qui Lui est contraire ; *l'âme*, ce sont les activités morales :

volonté, énergie, conscience ; *la force*, c'est le corps, ce sont toutes les facultés physiques ; *la pensée*, c'est l'intelligence et la raison.

L'Amour véritable est exclusif, il est *jalous*. Comme il se donne tout entier, il veut qu'on se donne tout entier à lui. Dieu ne veut pas d'un cœur partagé.

L'amour pour Dieu a pour corollaire et pour conséquence nécessaire l'amour du prochain. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Le prochain, en effet, reflète Dieu, au moins en partie ; il est de sa race comme nous ; Dieu l'aime comme Il nous aime ; Jésus est mort pour lui comme Il est mort pour nous. « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? ». (1 Jean 4 : 20). Notre frère est donc l'image de Dieu pour nous ; si imparfaite que soit cette image, nous devons nous ingénier à y voir Dieu, et l'aimer à cause de cette ressemblance, qui sera de plus en plus parfaite, si notre prochain se convertit.

La Philanthropie n'est pas l'Amour, car le philanthrope, non chrétien, ne voit pas essentiellement Dieu dans l'homme, mais surtout un être semblable à lui. D'ailleurs, même la philanthropie superficielle pratiquée par des non chrétiens n'existe que là où le Christ a passé. La cruauté de l'homme pour son semblable, là où l'Évangile n'a point apporté la lumière divine, est effroyable, et dépasse parfois l'imagination.

L'amour du prochain, et même de l'ennemi, doit aller jusqu'au don complet de soi, sans l'espoir d'aucune récompense terrestre. Un tel amour ne peut exister que dans un cœur rempli de l'Esprit du Crucifié. L'amour pour l'ennemi en est la forme la plus élevée, car c'est celui de Dieu pour nous.

Les deux commandements : amour de Dieu, amour du prochain, n'en sont qu'un en réalité. On ne peut aimer Dieu sans aimer les hommes, et inversement. Et l'amour pour Dieu précède et produit toujours l'Amour véritable de l'humanité, *l'Amour qui s'intéresse à tous les hommes, et à tout homme, pour le temps et pour l'éternité.*

L'amour de Dieu pour nous n'exclut pas sa sévérité. Bien au contraire, c'est souvent par des épreuves et des châtimens exceptionnels qu'il se manifeste. Aucun peuple n'a été aimé de Dieu, en tant que peuple, comme Israël ; et aucun n'a souffert autant que lui. Les offenses des enfants, pour être moins grossières que celles des étrangers, sont plus cruelles à endurer, et justifient la punition plus sévère infligée à ceux qui les commettent.

L'amour pour nos frères n'est pas non plus la faiblesse, l'indulgence facile, la connivence avec le mal. Jésus aimait son peuple ; c'est pourquoi Il lui a parlé sévèrement, et l'a menacé des plus grands maux, afin de l'amener à la repentance. Il n'a point épargné ses répréhensions à ses disciples. Et les apôtres, eux non plus, n'ont point sacrifié la vérité et la sainteté de l'Eglise et de chacun de ses membres, à ce qui n'aurait été qu'une charité mensongère. La discipline chrétienne doit être d'autant plus rigoureuse que les infractions à cette discipline sont des offenses faites au Père céleste, et à sa famille sur la terre. Pour que la famille reste bien unie dans l'amour fraternel, il faut que tous ses membres soient animés du même Esprit, et il ne faut pas que des sentiments ou des actes indignes viennent briser, ou tout au moins affaiblir, cette union sacrée.

Observons enfin que l'Amour a des degrés. Jésus était ici-bas l'objet de la dilection particulière du Père ; de toute éternité, le Fils *unique* a eu une place

unique dans le cœur de Dieu. Jésus a aimé ses disciples d'un amour spécial, bien qu'Il ait aimé aussi le monde entier. Parmi ses disciples, trois semblent Lui avoir été particulièrement chers : Pierre, Jacques et Jean — et ce dernier plus que les autres. Jésus avait une affection spéciale pour Lazare et ses sœurs. L'amour des chrétiens entre eux est plus intime et plus profond que celui qu'ils éprouvent pour les gens du monde ; cela résulte, tout naturellement, de leurs affinités spirituelles. Ils sont Un entre eux tous ; ils sont un ensemble avec Christ ; étant Un avec Christ, ils sont Un avec le Père Lui-même. Bien loin que cet Amour suprême les rende insensibles aux maux de l'humanité et à sa perdition imminente, c'est dans cet Amour qu'ils puisent la force et le courage de se donner pour le monde, afin de le sauver. Des chrétiens peuvent avoir une affection spéciale pour tel ou tel frère, sans que leur amour pour la famille de Dieu tout entière en soit diminué. La vie surnaturelle n'abolit point la vie naturelle : les relations entre époux, parents, enfants, compatriotes, amis, loin d'être supprimées, sont conformes à la volonté divine qui les a créées et deviennent en quelque sorte plus sacrées. Cependant notre amour pour Dieu exige parfois le sacrifice de ces affections humaines. Le même Dieu qui a dit : « Honore ton père et ta mère... » et : « celui qui n'a pas soin des siens est pire qu'un infidèle », a dit aussi : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple ». Tel est le grand paradoxe de l'Amour.

§ 12. - Le Culte en Esprit et en Vérité.

La plupart des religions sont vouées à des divinités fausses ou diaboliques. Il ne peut y avoir de culte véritable que celui qui s'adresse au Dieu de la Bible, au Dieu de Jésus-Christ.

De plus, même quand c'est en l'honneur du vrai Dieu que le culte est célébré, il peut n'être pas le culte véritable. Dans l'Ancien Testament déjà, et surtout dans le Nouveau, des avertissements solennels sont donnés aux adorateurs formalistes, ou qui s'approchent du *vrai* Dieu avec des cœurs *faux*. La parole de Jésus à la Samaritaine exprime en quelques mots définitifs la nature du Dieu véritable et du culte qui Lui est dû : « Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ». (Jean 4 : 24).

a) LA PRIÈRE

Le premier acte du culte, c'est *la Prière*.

Elle est l'expression de la volonté divine telle que le *Saint-Esprit nous la suggère*, expression qui pourrait cependant nous être suggérée, en partie au moins, par *l'instinct naturel*, et doit par conséquent être conditionnée par la *soumission complète* à la volonté divine qui, en certains cas, peut être voilée pour nous.

La prière est une attitude de l'âme et non pas seulement une *expression verbale*. Le sentiment fait naître les paroles, lesquelles seraient inutiles et même coupables sans le sentiment. Voilà pourquoi les prières liturgiques sont futiles, le plus souvent. La prière est un *cri* de l'âme. « Pourrait-on écrire un livre de cris ? » (Spurgeon).

La prière est l'élévation de l'âme vers Dieu pour

implorer sa grâce, sans laquelle nous ne pourrions pas vivre. « C'est une indigence qui espère », a dit Gerbet. Nous ajouterions : c'est une indigence qui demande, qui croit à l'exaucement, et qui reçoit ce qu'elle demande.

La première prière, celle que Dieu exauce toujours, c'est celle du péager repentant : *demander grâce*, c'est le premier mouvement de l'âme réveillée par le Saint-Esprit. Et toutes les prières qu'on adresserait à Dieu avant celle-là seraient nulles. Même si, dans sa miséricorde, Dieu accordait quelque bénédiction temporelle en réponse à la prière d'un pécheur non pardonné, cet exaucement ne lui donnerait en aucune manière la chose essentielle : le salut.

Mais cet exaucement miséricordieux peut faire naître dans le cœur la repentance envers Dieu et le désir de le mieux connaître.

La prière n'est pas seulement l'expression de nos besoins. Dans un sens plus large, elle est l'attitude habituelle de l'âme fidèle qui, se sentant toujours dans un état de dépendance vis-à-vis de Dieu, cherche instinctivement sa protection. La prière est l'expression de la repentance, de la foi, de l'espérance et de l'amour ; elle est donc ce que nous pouvons offrir à Dieu qui Lui est le plus agréable. Elle est le parfum qui monte de la terre au ciel. (Apoc. 8 : 3).

Qui doit prier ?

La prière est un instinct de l'âme (1). Elle est universellement pratiquée, et cet instinct constitue

(1) La T.S.F. nous aide à mieux comprendre ce qu'est la prière : un entretien avec Dieu, dans l'invisible. Par la prière, l'âme parle à Dieu, et perçoit Sa voix qui lui répond. Mais il faut qu'elle soit en harmonie avec Dieu ; c'est la Grâce qui crée cette harmonie. Et le récepteur, c'est la Foi.

l'une des preuves les plus frappantes de la grandeur primitive et de la nature spirituelle de l'homme, en même temps qu'il est un aveu de l'impuissance et de la culpabilité que l'homme éprouve en son for intérieur.

La prière adressée à des idoles ne peut être efficace, pas plus que celle qu'on adresse au vrai Dieu sans repentance préalable. Peut-être même la prière humble et sincère d'un païen devant son fétiche est-elle plus agréable à Dieu que les vaines redites du formaliste, même si elles sont orthodoxes.

La prière est le privilège des enfants de Dieu, de ceux que l'Écriture appelle « les saints », c'est-à-dire des âmes que la Grâce a régénérées. Mais elle n'est pas seulement leur privilège ; elle est aussi leur devoir. C'est un ordre du Seigneur auquel il faut obéir, sous peine de contrister le Saint-Esprit, et de retomber dans le péché. (Luc 18 : 1-14 ; 1 Thess. 5 : 17 ; Eph. 6 : 18).

La prière est la respiration de l'âme croyante.

Comment faut-il prier ?

Avec humilité et respect. — Ne jamais oublier que si Dieu est notre Père, Il est aussi notre Créateur, notre Maître, le Roi universel devant qui se prosternent les innombrables phalanges des cieux. La prière à genoux est une excellente pratique, dont Jésus Lui-même, et ses apôtres, nous ont donné l'exemple. (Marc 14 : 35 ; Actes 9 : 40 ; 20 : 36 ; 21 : 5 ; Eph. 3 : 14). Elle incline nos âmes à l'humilité.

Avec foi et assurance. — Jésus nous a appris à appeler Dieu « notre Père », ou plutôt, Il nous a rendu le droit de Lui donner ce nom. Nous devons donc nous approcher de Lui avec confiance, « avec

un cœur sincère, dans la plénitude de la foi, les cœurs purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'une eau pure ». (Héb. 10 : 22).

Avec spontanéité. — La prière est un cri, une effusion de l'âme, une manifestation libre. L'usage des prières toutes faites peut être bienfaisant, si l'âme les renouvelle, en quelque sorte, chaque fois qu'elle les répète ; mais l'expérience prouve que les redites deviennent souvent de *vaines redites*. Ni dans les Actes, ni dans les Epîtres, les apôtres n'ont rédigé ou recommandé des formules de prière. Même la prière dominicale, que Jésus a donnée comme le sommaire de toutes les requêtes, n'était pas répétée mot à mot dans les églises primitives ; autrement on ne s'expliquerait pas les différences entre la version de Matthieu, qui est complète, et celle de Luc, qui omet plusieurs demandes. (Matth. 6 : 9-13 ; Luc 11 : 1-4).

Avec énergie, et même avec importunité. — La prière n'est pas une attitude passive, une sorte d'anéantissement mystique. C'est une lutte, parfois tragique. (Gen. 32 : 28 ; Rom. 15 : 30 ; voir surtout Luc 22 : 44).

Avec un esprit d'obéissance. — On ne peut demander et attendre de nouvelles grâces si l'on a négligé celles qu'on a déjà reçues ; les vérités encore ingorées, ou mal comprises, ne sont expliquées par le Saint-Esprit que lorsqu'on a fidèlement obéi à celles que l'on connaissait déjà. (Matth. 21 : 25-26).

Pour quels objets faut-il prier ?

Pour nous-mêmes, pour les besoins légitimes de notre corps et de notre vie terrestre ; pour que le Saint-Esprit nous soit accordé (Luc 11 : 13), afin de nous aider à réaliser parfaitement notre sainte

vocation, jusque dans le moindre détail. Rien n'est impossible à Dieu ; rien, non plus, n'est insignifiant à ses yeux. Ne craignons donc pas de l'importuner, même pour de petites choses !

Pour nos frères en Christ. L'Eglise est l'objet particulier de l'amour de Dieu. Elle est le sel de la terre et la lumière du monde. Prier pour elle (dans le sens spirituel et universel du mot Eglise), c'est donc prier pour ce qui est le plus cher à Dieu et le plus utile aux hommes. Prier en particulier pour les ouvriers du Seigneur, hommes et femmes, dans toutes les parties du monde ; pour les frères malades ou persécutés, ou en état de chute spirituelle ; pour nos enfants spirituels ; *pour tous les saints.*

En bonne règle, chaque croyant doit faire partie d'une Eglise, ou Assemblée locale. Celle-ci doit être aussi l'objet de nos prières : pour qu'elle soit gardée fidèle, qu'elle grandisse en foi, en bonnes œuvres, en nombre ; que l'amour fraternel y règne constamment.

Pour l'humanité tout entière, en commençant par notre famille, nos amis, notre ville, notre patrie, nos magistrats ; pour la paix des nations ; en un mot pour tout ce qui est bon, juste, nécessaire, et rend l'évangélisation du monde plus facile et plus fructueuse. N'oublions pas de prier pour nos ennemis, en demandant à Dieu la grâce de les aimer sincèrement. Prions pour les progrès de l'Évangile, pour l'avènement de Jésus-Christ, qui sera le triomphe final du royaume de Dieu.

A qui la prière doit-elle être adressée ? A Dieu, dans sa mystérieuse et adorable Trinité. Au Père, d'abord. (Matth. 6 : 9 ; Luc 11 : 13 ; Jean 16 : 23 ; 17 tout entier). Jésus est venu pour nous faire connaître et aimer le Père ; « le Père a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique » ; il ne faut

donc pas concentrer toutes nos pensées, nos affections et nos prières sur le Fils à l'exclusion du Père.

Mais nous devons prier le Fils aussi ; Il est le Médiateur entre le Père et nous ; Il est le Chef de l'Eglise ; Il est le Fils de l'homme ; donc Il est notre frère. (Actes 7 : 59 ; Actes 9 : 3-17). Nous devons prier le Père *au nom du Fils* ; ce n'est pas une vaine formule, c'est une profonde et ineffable réalité.

C'est parce que Christ a obtenu pour nous, par sa mort, le droit d'être appelés enfants de Dieu, et par conséquent de prier le Père avec la certitude d'être exaucés.

Nos prières sont l'expression des sentiments et des désirs de Jésus-Christ, lorsque nous les laissons se former en nous par le Saint-Esprit. En résumé, la prière s'adresse au Père, au nom du Christ, par le Saint-Esprit.

*Comment accorder l'obligation de prier
avec la prescience et la prédestination divines ?*

Même si nous ne trouvions pas une formule satisfaisante par laquelle ces vérités s'accordent, nous devrions les accepter l'une et l'autre. Il est vrai que Dieu ne change pas ; il est vrai aussi que « la prière change les choses ».

Mais l'accord est facile : la prière du croyant doit être l'expression de la volonté de Dieu révélée par le Saint-Esprit à l'âme qui prie. C'est donc, en réalité, le Saint-Esprit qui prie pour nous ; souvent, c'est par des soupirs inexprimables que l'Esprit intercède (Rom. 8 : 26) ; c'est-à-dire que, même lorsque nous sommes incapables de formuler nos vœux, le Seigneur les connaît, et les a d'avance exaucés.

La prière peut-elle s'adresser à d'autres qu'à Dieu ?

L'Écriture interdit formellement l'évocation des morts. Elle ne nous donne aucun exemple de prières adressées aux saints ou aux anges. Prier des créatures, c'est leur attribuer une faculté qui n'appartient qu'à Dieu : l'ubiquité. Dieu seul est présent partout à la fois. C'est aussi désobéir à une parole très précise : « Il y a un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est donné Lui-même en rançon pour tous ». (1 Tim. 2 : 5). Prier des créatures, c'est dérober à Dieu l'une de ses plus hautes prérogatives ; c'est prétendre que le Père céleste est moins accessible et moins désireux de nous bénir que ne le sont des hommes ou des esprits.

Où et comment faut-il prier ?

En tout lieu — et particulièrement dans *le secret de notre chambre*. (Matth. 6 : 6). La prière efficace est celle qui a été préparée dans le silence, et qui s'exhale du cœur par le contact intime avec Dieu. Elle peut être improvisée et muette, comme celle de Néhémie (Néh. 2 : 4) ; elle est toujours l'expression sincère de notre besoin, de notre faiblesse et de notre foi. La méditation de la Parole de Dieu conduit toujours à la prière.

On doit prier *en toutes circonstances*, et particulièrement dans l'épreuve.

On doit prier *dans l'assemblée des fidèles*. Il y a des promesses spéciales faites à la prière en commun. L'accord de deux croyants, l'assemblée de deux ou trois au nom du Seigneur, sont l'objet d'une promesse spéciale et ont une très grande puissance. (Matth. 18 : 19-20).

Quels sont les obstacles à la prière ?

La nature charnelle. « Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions ». (Jacques 4 : 3). Demander des choses bonnes en elles-mêmes, mais que nous désirons pour notre propre gloire et non pour la gloire de Dieu, c'est nous condamner à n'être pas exaucés. Et ce refus d'exaucement est encore une grâce, car si nous obtenions ce que nous désirons dans un esprit d'égoïsme et d'orgueil, nous serions confirmés dans nos mauvais sentiments.

Les interdits sont une cause de l'impuissance de nos prières. « Non, la main de l'Éternel n'est pas trop courte pour sauver, ni son oreille trop dure pour entendre, mais ce sont vos crimes qui mettent une séparation entre vous et votre Dieu ». (Esaïe 59 : 1-2). Parmi ces interdits, il faut mentionner les lectures profanes, les plaisirs mondains, l'amour de l'argent, le parti-pris de n'obéir qu'en partie aux réquisitions divines, la désobéissance consciente et voulue, *le manque d'union et d'amour* entre les disciples du Christ. (1 Pierre 3 : 7-11).

La prière, quand elle est faite dans les conditions requises par la Parole de Dieu, est toujours exaucée (Jacq. 5 : 16 ; 1 Jean 5 : 14-15).

b) L'ACTION DE GRACES

Le second acte du culte, c'est *l'Action de grâces*. — A la prière se joint nécessairement l'action de grâces, c'est-à-dire l'expression de la reconnaissance pour les bienfaits déjà reçus et les prières déjà exaucées. Cette reconnaissance va, en quelque sorte, de soi, chez le croyant sincère ; mais elle n'est pas naturelle à l'homme irrégénéré ; celui-ci est porté à se plaindre et à murmurer, bien plus qu'à remercier. L'action de grâces procède de l'amour que nous ressentons

pour Celui qui nous donne tout. La Grâce de Dieu fait de tout une grâce ; mais sans la Grâce, tout est malédiction, même les plus riches faveurs de la Providence divine.

« Toutes choses ensemble concourent au bien de ceux qui aiment Dieu » (Rom. 8 : 28).

Le devoir de rendre grâces est commandé dans l'Écriture tout entière. Il est placé plus haut que tous les sacrifices ; c'est l'oblation par excellence. (Ps. 92 : 2, 3, 5 ; 103 ; 107, etc. Eph. 5 : 4 ; Col. 3 : 15-17, etc.).

L'action de grâces est une forme très efficace du témoignage chrétien. Remercier Dieu de ses faveurs, et particulièrement de son salut, c'est affirmer devant les hommes la réalité et l'excellence de ces biens ; c'est manifester une joie qui contraste avec leur mécontentement, et leur fait désirer de devenir, eux aussi, les objets de la faveur divine.

L'action de grâces ne doit s'adresser qu'à Dieu. Jamais les apôtres, ni l'Église primitive, ne se sont adressés à des saints décédés. Leurs actions de grâces et leur adoration sont adressées au Père et au Fils,

Pour ceux que le Saint-Esprit a éclairés, les motifs de remercier Dieu ne manquent pas. Ils rendent grâces pour leur rédemption, pour la victoire sur le péché, pour le don de la vie éternelle ; car tout cela est contenu dans « le don ineffable ». Ils rendent grâces pour leurs épreuves, pour leurs souffrances, pour les persécutions mêmes qu'ils endurent pour l'amour de Christ. Ils rendent grâces pour le pain quotidien et les bienfaits de la vie temporelle. En un mot, *ils rendent grâces pour tout.*

L'action de grâces contient en elle-même une grâce de plus. Dieu répond à l'âme reconnaissante en la remplissant de joie et d'un bonheur intérieur que le monde ne connaît pas.

c) L'ADORATION

Le mot grec, *proskuneo*, signifie « baiser sa main en regardant vers » un être supérieur. Dans le langage biblique, il désigne l'attitude de l'âme fidèle en présence de Dieu.

L'Adoration est le point culminant du culte en esprit et en vérité. Adorer, ce n'est pas demander, ce n'est pas même remercier pour tel ou tel bienfait, telle ou telle grâce ; c'est sortir des contingences pour se plonger dans l'absolu divin ; c'est être d'avance dans l'éternelle réalité, « assis dans les lieux célestes avec Jésus-Christ », uni aux êtres glorieux qui n'ont point de demandes à formuler, mais goûtent un bonheur parfait dans la contemplation des perfections divines, et surtout de l'amour divin.

Dans l'Adoration, le croyant, seul ou réuni avec ses frères, contemple et admire avec ravissement les perfections divines, sans que cette admiration s'exprime toujours en paroles ; il éprouve le besoin de s'unir à son Dieu, et s'unit effectivement à Lui, sans oublier cependant la distance qui sépare et séparera toujours la créature du Créateur (1).

L'Adoration est un acte tout spirituel. Elle est produite par la Grâce et par le Saint-Esprit. Elle transforme tous les lieux où le croyant éprouve ce saint ravissement, en véritables sanctuaires. Elle ne peut se produire que dans une parfaite sincérité et l'absence de tout interdit. *C'est toujours devant la Croix* que se produit l'Adoration parfaite ; même au ciel, c'est autour de l'Agneau immolé que se prosternent et se prosterneront les saints. (Apoc. 5 : 6-12). C n'est pas que toutes les perfections divines ne soient adorables ; mais l'amour est la perfection

(1) Gen. 22 : 5 ; 24 : 26, 52 ; Ex. 4 : 31 ; 24 : 1 ; 33 : 10 ; 34 : 5-8 ; Josué 5 : 13, 14 ; 2 Chro. 7 : 3 ; 20 : 18, 19 ; Néh. 8 : 6, etc.

qui domine et met tous les autres en évidence. Sans la Croix, Dieu serait pour nous un Etre incompréhensible, et notre adoration ne serait faite que de terreur.

L'Adoration, comme les autres actes de culte, ne peut avoir qu'un objet : Dieu, et essentiellement Dieu révélé en Jésus-Christ. L'adoration des créatures, même avec la distinction que prétend établir l'Eglise romaine entre le culte de *dulie* et *d'hyperdulie*, et celui de *latrie* (1) est attentatoire à l'honneur de Dieu. (Matth. 4 : 10 ; Actes 10 : 25 ; Apoc. 19 : 10). Le fait que Jésus a accepté l'adoration de ses disciples est une preuve qu'il se considérait Lui-même comme Dieu. (Matth. 14 : 33 ; 18 : 17).

A l'adoration doit être associée la louange, qui même en est l'expression. L'âme fidèle se plaît à célébrer, soit par la parole, soit par le chant, les perfections de Dieu. Les Psaumes sont surtout des chants de louanges. Voir aussi dans l'Apocalypse, les nombreux chants de louanges des créatures célestes.

Il est essentiel de ne pas confondre avec l'adoration « en esprit et en vérité », l'émotion, en apparence religieuse, que produisent parfois certains rites, certaines manifestations et certaines cérémonies touchantes par leur beauté : chants, parfums, foules attentives au pied d'une chaire éloquente, gestes, vêtements sacerdotaux, magnificence architecturale, statues, tableaux, etc. La musique sacrée agit sur la partie sentimentale de notre nature, mais non pas nécessairement sur notre cœur et notre volonté, pour les rendre plus capables de glorifier Dieu dans la vie ordinaire. Il peut y avoir de la sensualité inconsciente jusque dans nos actes religieux, et

(1) *Dulie* : Culte rendu aux anges et aux saints. — *Hyperdulie* : Culte rendu à la Vierge. — *Latrie* : Culte rendu à Dieu seul.

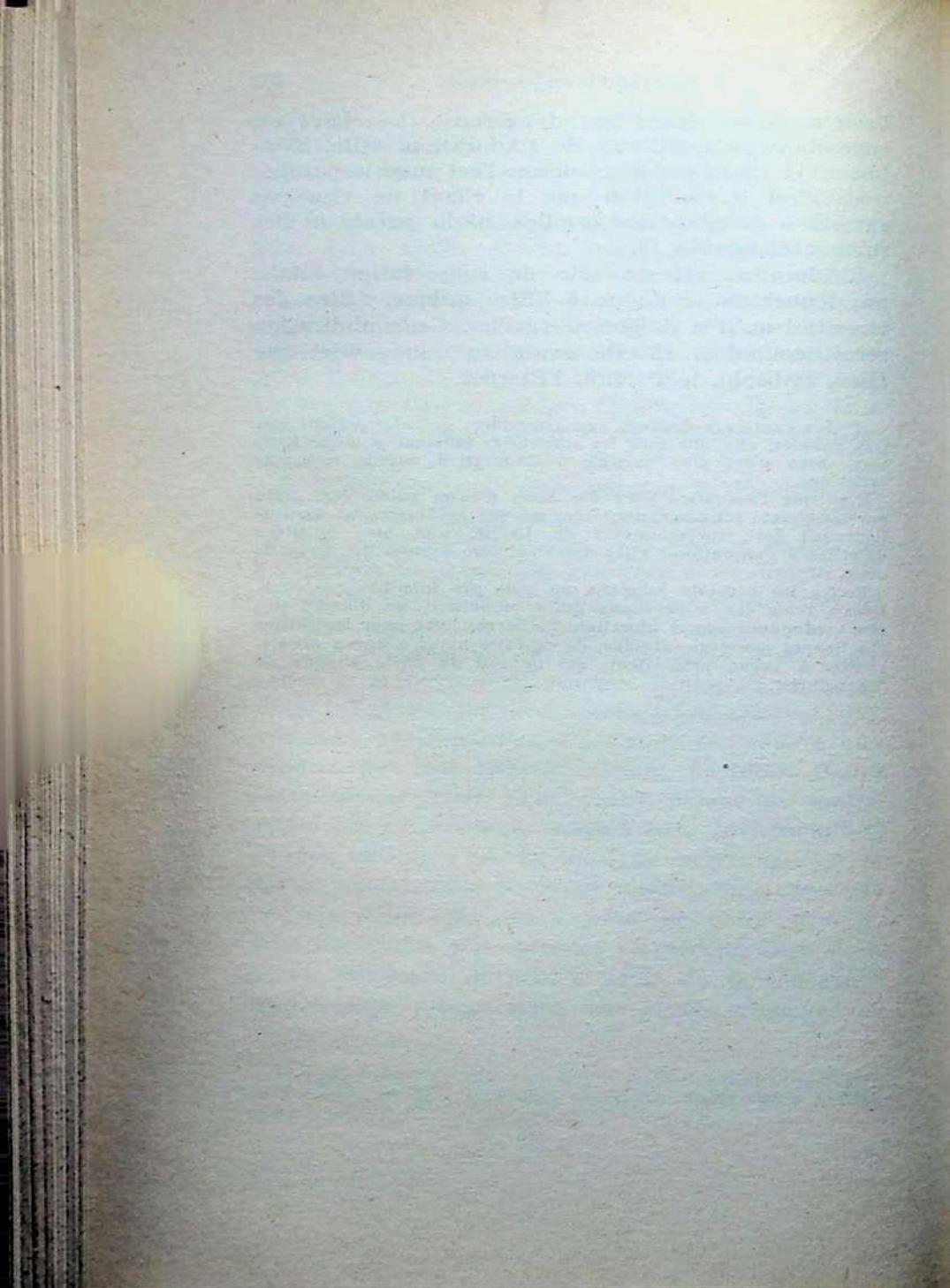
l'erreur, à cet égard, est dangereuse. Le chant est cependant un auxiliaire de l'Adoration, utile, bien-faisant et voulu de Dieu, comme l'est aussi la parole ; mais c'est à condition que le chant ne vise pas surtout à charmer les oreilles, ni la parole à être surtout éloquente (1).

L'Adoration est un acte de consécration totale, par lequel on se donne à l'Être unique, l'Être des êtres, tel qu'Il a daigné se révéler. Cette abdication serait coupable, si elle avait un autre objet que Dieu, l'Absolu, le Parfait, l'Éternel.

(1) Les cantiques destinés aux assemblées de culte doivent être très simples, afin que tous les adorateurs puissent y mêler leurs voix. Rien n'est plus nuisible à l'Adoration que la recherche artistique.

Bien que l'adoration pour des âmes pieuses puisse être aidée par les chants religieux, nous croyons que les images, et particulièrement les représentations du Christ, sont plus nuisibles qu'utiles à l'adoration ; elles devraient être exclues des lieux de culte.

Certes les concerts religieux ne sont pas interdits aux chrétiens ; mais les impressions qu'ils produisent ne doivent pas être confondues avec l'Adoration. Ce devrait être pour les églises chrétiennes une règle absolue, de ne faire appel à aucun artiste, comme à aucun prédicateur, qui ne soit un fidèle disciple de Jésus-Christ.



CHAPITRE VIII

Le Mystère de l'Eglise

Le plus grand mystère que l'Écriture Sainte propose à notre acceptation absolue et sans réserve, c'est le Mystère du Christ, c'est-à-dire l'Incarnation du Verbe éternel, Fils unique de Dieu, notre rédemption accomplie par sa mort expiatoire, sa résurrection corporelle, son ascension triomphante, son retour prochain et glorieux. Et le mystère le plus grand après celui du Christ, c'est celui de l'Eglise. Ils sont d'ailleurs inséparables. Le Christ est la tête dont l'Eglise est le corps ; Il est l'Époux dont l'Eglise est l'épouse. Ces deux mystères n'en sont qu'un ; on ne peut accepter pleinement le premier sans accepter pleinement le second.

§ 1. - L'Eglise Universelle.

L'Eglise (*ecclesia*), c'est-à-dire l'assemblée des rachetés du Christ, séparés du monde et unis entre eux et à leur Chef par l'amour et par la foi, — l'Eglise a été créée par Jésus-Christ Lui-même. Elle existait dans la pensée de Dieu, de toute éternité.

Les deux seuls passages où Jésus parle de l'Eglise se trouvent dans l'Évangile selon saint Matthieu. Voici le premier : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela (Simon venait de déclarer à Jésus : « Tu

es le Christ, le fils du Dieu vivant »), mais c'est mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre et que sur ce roc, je bâtirai mon Eglise, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clés du royaume des cieux : ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux » (1).

En laissant de côté, pour le moment, la question si discutée de la primauté de Pierre que l'Eglise romaine base sur cet unique verset, constatons que Jésus parle ici de *son* Eglise, par où Il entend, à n'en pas douter, l'ensemble de ceux qui devaient croire en Lui, et se recruter dans tous les pays du monde, jusqu'à la fin des temps.

L'Eglise ainsi comprise est une assemblée idéale qui n'a jamais encore été réunie ; elle forme le corps mystique dont le Christ est la tête (2). C'est par elle que « les autorités et les dominations dans les lieux célestes » — mots par lesquels sont désignées les phalanges angéliques — « connaissent aujourd'hui la sagesse infiniment variée de Dieu, selon le dessein éternel qu'il a mis à exécution par Jésus-Christ, notre Seigneur » (3). C'est elle, l'Eglise, qui est l'épouse de Christ. « Il l'a aimée et s'est livré Lui-même pour elle, afin de la sanctifier par la Parole après l'avoir purifiée par le baptême d'eau, afin de faire paraître devant lui cette Eglise glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible » (4).

L'apôtre ajoute : « Ce mystère est grand » et certes, rien n'est plus grand, après l'incarnation, l'immo-

(1) Matthieu 16 : 18-19.

(2) Ephés. 1 : 23.

(3) Eph. 3 : 10-11.

(4) Eph. 5 : 22-25.

lation et la résurrection du Fils de Dieu, que la formation de cette humanité nouvelle, habitation permanente du Saint-Esprit, destinée à partager la gloire du Christ, étant unie à Lui aussi complètement que Lui-même est uni au Père (1).

C'est à ce corps unique, à cette mystique assemblée, que Paul fait allusion : « Il (Jésus-Christ) est la tête du corps de l'Eglise ». C'est en pensant à elle que Paul déclare : « J'achève de souffrir en ma chair les souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Eglise ; c'est d'elle que j'ai été fait ministre » (2).

Il est encore question de l'Eglise — entendue dans ce sens-là — c'est-à-dire comme étant le corps unique et mystique du Christ, dans l'épître aux Hébreux : « J'annoncerai ton nom à mes frères, je te célébrerai au milieu de l'assemblée (ou église) » (3). Ces paroles, tirées du psaume 22, sont appliquées par l'auteur de cette épître à Jésus-Christ. Et encore : « Vous vous êtes approchés... de l'assemblée (ou église), des premiers-nés inscrits dans les cieux » (4).

Tous ces textes ne peuvent s'appliquer qu'à l'assemblée universelle des rachetés du Seigneur.

Enfin, dans l'Apocalypse, l'apôtre Jean nous présente l'Eglise, complétée et parfaite, comme étant l'Épouse de l'Agneau : « Réjouissons-nous et soyons dans l'allégresse et donnons-lui gloire, car les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'est préparée et il lui a été donné de se revêtir d'un lin éclatant et pur... car le fin lin, ce sont les œuvres justes des saints » (5). « Je vis descendre du ciel d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée

(1) Jean 17 : 20-26.

(2) Col. 1 : 24-25.

(3) Héb. 2 : 12.

(4) Héb. 12 à 22.

(5) Apoc. 19 : 7-9.

comme une épouse qui s'est parée pour son Epoux » (1). Plus loin, elle est appelée « la femme de l'Agneau » (2) et décrite sous l'aspect de « la ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu ». La description de cette cité est donnée tout au long de ce chapitre et du suivant, qui sont les deux derniers du Nouveau Testament et, par conséquent, de la Bible.

Par tous ces passages, il est abondamment prouvé que dans la pensée du Seigneur, l'Eglise est un corps aux membres multiples, qui grandit par l'action constante du Saint-Esprit. Ce corps ne peut avoir que des membres saints, tous croyants authentiques, tous véritablement régénérés ; leurs noms, par la prescience de Dieu, ont été de toute éternité inscrits dans les cieux.

Cette Eglise est édifiée sur le Roc, c'est-à-dire sur la personne et sur l'œuvre du Christ ; sur ce Roc sont placés les fondements qui portent les noms des « douze apôtres de l'Agneau » (3). Pierre devait être la première de ces pierres fondamentales, et le fut, puisque, le premier, il annonça l'Evangile aux Juifs et aux païens ; mais lui-même déclare que la pierre angulaire, c'est Christ (4). C'est à Pierre, en premier lieu, par sa prédication le jour de la Pentecôte, mais c'est à tous les apôtres avec lui, qu'il a été donné de fonder l'Eglise. Tous les apôtres, mais eux seulement, ont reçu le pouvoir de lier et de délier, c'est-à-dire de formuler la doctrine chrétienne et de déterminer ce qu'il est nécessaire de croire et de faire pour devenir membre de l'Eglise. C'est à eux tous, réunis dans la Chambre haute, au soir de

(1) Apoc. 21 : 2.

(2) Apoc. 21 : 9. Voir aussi Apoc. 22 : 17.

(3) Apoc. 21 : 4.

(4) 1 Pierre 2 : 4-7.

la résurrection, que le Maître a dit : « La paix soit avec vous ; comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Après ces paroles, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés, et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus » (1). Il s'agit bien là d'une investiture spéciale, d'une mission unique et fondamentale confiée aux apôtres, à tous et non à un seul, et non transmissible ; non le pouvoir exclusif de condamner ou d'absoudre des pécheurs individuels, mais le don surnaturel de formuler *ne varietur* la doctrine et les lois de la nouvelle Alliance, comme Moïse avait reçu la mission de formuler la doctrine et les lois de l'ancienne Alliance. Et c'est ainsi que nous avons un livre unique : la Bible, en vertu d'un charisme unique : l'inspiration plénière des prophètes et des apôtres.

L'Église, dans son sens universel, n'est donc sous aucune autre autorité que celle du Christ et de ses apôtres. Elle n'a point de gouvernement temporel ; ni pape, ni évêques, ni conciles, ni synodes, ne peuvent tenir la place des apôtres, dont les écrits perpétuent l'autorité, seule infaillible. L'Église n'a point de temples visibles. Ses membres sont tous prêtres, hommes et femmes, car en Christ, ces distinctions n'existent pas ; tous « sont assis, par la foi, dans les lieux célestes en Jésus-Christ » (2).

Il est vrai que l'Église n'est pas encore toute formée ; le nombre de ses membres s'accroît tous les jours par la propagation de l'Évangile. Mais leurs noms sont écrits d'avance au Livre de vie, et rien ne peut les en effacer. Nul n'a fait ou ne fera partie de l'Église sans en avoir le droit, en vertu de l'élec-

(1) Jean 20 : 21-23.

(2) Eph. 2 : 6.

tion divine : « Car ceux que Dieu a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils ; et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés » (1).

Cette élection divine a produit en tous ceux qui en étaient les objets « le vouloir et le faire » : c'est librement et volontairement que les pécheurs viennent à Jésus pour être lavés de leurs péchés par son sang ; c'est librement qu'ils se repentent et croient. Et cependant, en se donnant librement, ils ne font qu'obéir simplement à l'attraction souveraine de la grâce.

L'Eglise, avons-nous dit, n'est pas encore au complet. Elle le sera lors de l'avènement glorieux de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. C'est alors qu'elle paraîtra dans la perfection de sa divine beauté. Les sépulcres de ceux qui sont « morts en Christ » s'ouvriront.

Il n'y aura aucune erreur. Seuls les rachetés authentiques ressusciteront, ou, s'ils sont encore sur la terre, seront transmués. Le « corps animal » fera place au « corps spirituel ». Le Livre de Dieu contiendra bien des noms qui ne sont pas inscrits dans les registres paroissiaux, et ceux-ci, hélas ! en contiennent beaucoup qui ne seront pas appelés au jour du grand Recensement !

Serons-nous de l'Eglise, la seule, celle hors de laquelle il n'y a pas de salut ? Ah ! que le Saint-Esprit rende témoignage à notre esprit, dès maintenant, que nous sommes enfant de Dieu ! « Voyez quel amour le Père nous a témoigné pour que nous soyons appelés enfants de Dieu ! *Et nous le sommes* » (2).

(1) Rom. 8 : 28-30.

(2) I Jean 3 : 1.

§ 2. - L'Église Locale.

La seconde mention de l'Église faite par le Sauveur pendant son ministère terrestre se trouve, comme la première, dans l'Évangile de Matthieu. La voici : « Si ton frère a péché, va et reprends-le entre toi et lui seul ; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère. Mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi une ou deux personnes, afin que toute l'affaire se règle sur la déclaration de deux ou trois témoins ; s'il refuse de les écouter, dis-le à l'Église, et s'il refuse d'écouter l'Église, qu'il soit pour toi comme un païen et un publicain. Je vous le dis en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel » (1).

Il est évident que Jésus ne parle pas ici de l'Église dans le même sens qu'en Matthieu 16, bien que ce soit le même mot qui est employé. L'Église, en Matthieu 16, est l'Église idéale, tandis que dans ce passage-ci l'Église est envisagée comme étant une assemblée temporelle et locale, ayant parmi ses attributions le devoir de juger en dernier ressort les différends qui peuvent surgir entre ses membres.

Cette Église-tribunal ne peut évidemment être composée que de personnes unies par une foi commune et formant une société régulière, ayant une discipline conforme à la Parole de Dieu dans sa lettre et dans son esprit. Les décisions prises par une telle assemblée jugeant un conflit entre deux de ses membres seront, dit le Seigneur, homologuées dans le ciel.

Ce caractère d'infaillibilité octroyé par Jésus-Christ

(1) Matth. 18 : 15-18.

au jugement de l'assemblée chrétienne locale donne à celle-ci une très grande importance. L'Eglise locale est, dans la pensée du Christ, une institution *divine*, tout aussi bien que l'Eglise invisible. Quels soins ne doivent-ils pas être donnés à la formation d'une telle assemblée ! On n'imagine pas qu'il puisse suffire d'être descendant de chrétiens pour être soi-même et par droit de naissance investi de responsabilités aussi essentielles !

L'Eglise visible et locale a le même Chef, Jésus-Christ, que l'Eglise universelle, ce qui implique que tous ses membres font profession d'être régénérés.

Cependant, toujours d'après ce passage, l'Eglise locale, à la différence de l'Eglise invisible, peut avoir parmi ses membres des irrégénérés, soit qu'ils se soient fait illusion en y entrant, soit qu'ils aient voulu tromper, soit qu'ils y soient entrés en vertu d'une erreur dans la constitution même de l'Eglise, soit qu'on les ait inscrits automatiquement, sans que leur consentement ait été requis. Il peut s'y trouver aussi des chrétiens authentiques, mais qui sont en état de chute. Dans ce dernier cas, le devoir de l'Eglise locale sera de juger ses membres infidèles, et s'ils persistent dans leur péché, elle devra se séparer d'eux, dans leur propre intérêt et dans celui de l'Eglise elle-même.

Ces deux conceptions de l'Eglise : l'Eglise universelle et l'Eglise locale, loin de s'exclure, se complètent mutuellement. L'Eglise locale sera l'école où se formeront, sous la direction du Saint-Esprit, les membres de l'Eglise universelle. Tandis que celle-ci nous est présentée comme un corps parfait, un édifice achevé, celle-là est le chantier dans lequel les pierres que le missionnaire ou l'évangéliste auront tirées de la carrière seront devenues, par l'action de la grâce, des pierres vivantes, préparées en vue de leur

glorieuse et immortelle destinée, qui est d'être partie intégrale de l'édifice parfait : le corps du Christ.

Il est très remarquable que, dans le Nouveau Testament, l'Eglise locale est mentionnée beaucoup plus fréquemment que l'Eglise universelle. Toutes les lettres de Paul, excepté celles qui sont personnelles, sont adressées à des Eglises locales : celles de Rome, de Corinthe, de Galatie, d'Ephèse, de Philippes, de Colosse, de Thessalonique, celles de Jean, et dans l'Apocalypse, celles aux sept Eglises d'Asie-Mineure. La raison de ce fait est facile à déduire : le recrutement et le perfectionnement des Eglises locales sont nécessaires pour la formation de l'Eglise universelle. Celle-ci n'a besoin ni de ministres, ni de locaux, ni de finances ; elle est une société spirituelle et invisible. L'Eglise locale, au contraire, est une société temporelle en même temps que spirituelle ; elle doit avoir une organisation, si simple soit-elle ; des réunions régulières, des serviteurs de Dieu pour la recruter, l'instruire, l'édifier ; un budget pour le soulagement de ses membres âgés ou indigents, ainsi que pour le salaire de ses ministres réguliers. Elle a une discipline, formulée dans les écrits du Nouveau Testament. Elle doit pratiquer les deux symboles qui sont sa confession de foi donnée par le Maître Lui-même : le Baptême et la Cène. Rien de tout cela n'est possible dans l'Eglise invisible et ne lui est imposé ; mais tout cela fait partie de l'institution chrétienne, telle que l'a voulue notre Seigneur et que l'ont formulée et mise en œuvre les apôtres. Pour eux, certes, l'Eglise locale n'était pas une institution sans importance. Son existence et sa fidélité étaient nécessaires au recrutement de l'Eglise universelle ; on peut dire hardiment que sans les Eglises locales, il n'y aurait jamais eu d'Eglise universelle. Aussi les apôtres et les premiers

propagateurs de l'Évangile ont-ils tenu essentiellement à ce que les Églises locales fussent formées et organisées dans tous les lieux où ils portaient la Parole divine ; ils considéraient leur œuvre comme n'étant qu'ébauchée aussi longtemps que l'Église locale n'avait pas été fondée ; c'est elle, en effet, qui devait servir de berceau aux nouveau-nés de la grâce, de foyer aux âmes sauvées qui se séparaient du monde et des religions d'erreur et qui n'auraient pu vivre dans l'isolement sans péril pour leur vie spirituelle. Certes, les premiers chrétiens auraient fortement blâmé le propos de certains croyants d'aujourd'hui : « Pourvu qu'on appartienne à l'Église invisible, peu importe qu'on appartienne ou non à une église visible ! ». Dans la pensée des apôtres et de leurs collaborateurs, le fait d'être nés de nouveau, bien loin de dispenser les nouveaux convertis de se rattacher à une Église, les y obligeait, sauf cas de force majeure. L'Église locale était le foyer où naissaient, où étaient accueillis et allaités les nouveau-nés en Christ. Elle était aussi l'école où l'on devait entrer, non pour être sauvé, mais parce qu'on l'était déjà, afin d'être instruit et sanctifié. Elle était la communauté dans laquelle étaient mis en commun les grâces spirituelles et les charismes que les membres avaient reçus ou devaient recevoir, tous devant se prêter un mutuel appui, afin de montrer au monde ce que serait la société humaine si elle devenait la société divine. Enfin l'Église locale devait être « la ville sur la montagne », dont toutes les lampes réunies doivent émettre une lumière unique, brillant aux regards de tous les hommes.

§ 3. - Les Eglises Apostoliques.

On voit combien était importante la formation de ces communautés, dans toutes les localités où la prédication des apôtres et de leurs collaborateurs avait amené des âmes à la foi. D'ailleurs ces communautés n'avaient rien, dans leur fonctionnement, de stéréotypé ; une sainte liberté y régnait, comme dans une famille unie et vivante. On était heureux d'assister aux assemblées, sans aucune contrainte autre que l'amour. Ces réunions étaient des banquets spirituels dont la Parole de Dieu, lue et expliquée par des frères dûment qualifiés, faisait tous les frais. La Parole de Dieu, c'étaient d'abord les livres sacrés de l'Ancien Testament, si riches en promesses et en prophéties relatives au Christ, à sa mort, à sa résurrection, à son règne éternel et glorieux, ces livres où la foi des ancêtres était montrée dans toute son ampleur, bien que les patriarches et les prophètes de l'ancienne Alliance n'eussent possédé que l'ombre des richesses à venir. La Parole de Dieu, c'étaient aussi les écrits ou fragments d'écrits, émanés des apôtres ou de leurs collaborateurs : Matthieu, Marc, compagnon de Pierre ; Luc, compagnon de Paul. Plus tard, l'Évangile de Jean s'ajouta aux trois premiers. La Parole de Dieu, c'étaient aussi des lettres, plus ou moins courtes, écrites à telle ou telle Eglise locale, surtout par Paul, et aussi des lettres adressées aux disciples dispersés, par Pierre, Jacques, Jean, Jude, et qu'on faisait passer d'une Eglise à l'autre. Tout cela, il est vrai, ne pouvait être que fragmentaire, car tout ne fut pas écrit à la fois, et bien des années s'écoulèrent entre la composition de ces divers écrits et leur groupement définitif. Aussi, pour suppléer à l'insuffisance temporaire des Ecritures, le Saint-Esprit parlait-il souvent par des pro-

phètes locaux. On devait les écouter, mais on devait aussi examiner leurs paroles et n'en retenir que ce qui était conforme au message apostolique, seule norme de la foi (1). D'autres dons, ou charismes, étaient accordés à ces Eglises, afin de suppléer à l'absence des apôtres qui les avaient fondées, mais que leur ministère appelait à voyager constamment.

Parmi ces dons, il en était de transitoires et qui n'étaient pas destinés à se produire toujours ni partout : celui d'opérer des miracles, celui de guérir les malades, celui de parler diverses langues.

Au début de l'Alliance nouvelle, comme au début de l'ancienne, Dieu avait voulu confirmer le témoignage de ses messagers par des interventions souveraines de sa puissance : ainsi Moïse chez Pharaon, ou au bord de la Mer Rouge, ou au pied du Sinai... Ces miracles n'étaient pas destinés à être reproduits sans interruption ; ils ne se produisirent que pour rendre possible la libération du peuple de Dieu et son établissement dans la Terre promise. De même, les miracles de l'Eglise primitive furent transitoires, et cessèrent à peu près complètement dès que l'Eglise eut acquis, par la formation définitive du Canon du Nouveau Testament et par des expériences spirituelles de plus en plus profondes, la solidité qu'il lui fallait pour se maintenir et pour se propager.

Certains dons, cependant, avaient un caractère permanent ; ils sont énumérés par l'apôtre : « Il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints en vue de l'œuvre du ministère et de l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de

(1) I Thess. 5 : 19-21.

la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'hommes faits, à la mesure de la stature parfaite de Christ... C'est de Lui et grâce à tous les liens de son assistance que tout le corps, bien coordonné et formant un solide assemblage, tire son accroissement selon la force qui convient à chacune de ses parties et s'édifie lui-même dans la charité » (1).

Ce passage a une importance capitale pour le sujet qui nous occupe, et nous supplions nos lecteurs de le relire et de le méditer. Ici sont mentionnés les dons essentiels à la vie permanente de l'Eglise locale, et par elle, au recrutement de l'Eglise universelle. Les apôtres et les prophètes, c'est-à-dire la Parole inspirée, donc la Parole de Dieu, voilà le fondement. Puis les évangélistes, appelés à bâtir sur ce fondement, c'est-à-dire à recruter des membres et à fonder des Eglises. Ensuite les pasteurs, appelés aussi surveillants (épiscopoï), et anciens (presbyteroï), qui surveillent et nourrissent les troupeaux assemblés par le ministère des évangélistes ; enfin, les docteurs, chargés d'étudier plus profondément les Ecritures et d'enseigner aux croyants les vérités qu'elles renferment, en montrant leur parfaite harmonie, en élucidant les points obscurs de la doctrine, etc...

Tous ces dons sont essentiels à la vie de la communauté chrétienne, au fur et à mesure de son développement ; les autres sont transitoires, puisque, aux époques les plus importantes de l'histoire du Christianisme, par exemple à l'époque de la Réformation du xvi^e siècle et à celle du Réveil du xviii^e, les dons spécifiquement miraculeux n'ont joué presque aucun rôle. Le grand miracle de la Réforme, ce fut la résurrection de la Parole inspirée, par laquelle les superstitions romaines, les faux miracles des saints et

(1) Eph. 4 : 11-16.

l'ascétisme maladif des couvents furent remplacés par des conversions innombrables, par la propagation du Livre sacré, traduit et imprimé en près de mille langues (n'est-ce pas là le don des langues sur une vaste échelle ?), par des milliers de missionnaires portant l'Évangile dans le monde entier et faisant naître des milliers et des milliers d'Églises ; tels sont les miracles qu'on produit la Réformation et le Réveil, miracles qui sont bien l'accomplissement de la promesse du Christ : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et en fera même de plus grandes, parce que je m'en vais au Père » (1).

§ 4. - Leur Organisation.

Unis dans la même foi et dans l'amour fraternel nés de l'expérience que tous avaient faite du grand miracle de la régénération, les membres des Églises primitives n'éprouvaient pas le besoin de se donner une organisation rigide, soit à l'intérieur des communautés, soit pour régler les rapports des Églises entre elles. L'esprit de l'Évangile est essentiellement l'Esprit de vie ; or, la vie, quand elle est normale, est toujours libre, mais toujours harmonieuse. Tandis que, sous la dispensation mosaïque, tous les détails du culte étaient rigoureusement ordonnés, Jésus et ses apôtres n'ont rien formulé qui ressemble à un code sacerdotal ou à un rituel liturgique.

Chaque Église formait une société autonome. Jamais les Églises d'un même pays ne sont mentionnées comme étant nationales : il n'est pas question de l'Église de Judée ou de l'Église de Galatie, etc... Toutes sont des assemblées locales.

(1) Jean 14 : 12.

D'autre part, il ne semble pas qu'il existât plusieurs Eglises dans une même localité ; les fidèles de Jérusalem, pourtant si nombreux, ne formaient qu'une seule Eglise (1). Toutefois, chaque Eglise était le plus souvent dirigée par plusieurs anciens ; s'il y avait un président unique, sa charge ne lui conférait pas l'honneur d'être le destinataire exclusif des lettres apostoliques. Par le discours si émouvant de Paul aux anciens, ou évêques, de l'Eglise d'Ephèse, on voit que ceux-ci avaient conjointement la charge de diriger leur Eglise (2). Les Eglises se réunissaient dans des maisons particulières, chaque groupe étant probablement sous la surveillance d'un ancien (3).

Il faut distinguer, dans la constitution de ces Eglises, ce qui était *essentiel*, et devait, par conséquent se retrouver dans chacune d'elles, et ce qui n'était que *contingent* et pouvait varier, suivant les lieux, les temps et les circonstances. Ce qui était essentiel alors, l'est encore aujourd'hui ; essayons donc, d'après les écrits évangéliques, de le définir :

A. — *Le fondement de l'Eglise.*

« Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire » (4).

Ainsi, l'Eglise locale a le même fondement que l'Eglise universelle : la Parole des apôtres et des prophètes inspirés.

B. — *Les Membres de l'Eglise.*

« Le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Eglise ceux qui étaient sauvés... Le nombre de ceux qui

(1) Actes : 2-47 ; 4 : 31-35 ; 5 : 11 ; 6 : 7 ; 8 : 3.

(2) Actes 20 : 17-36.

(3) « Les réunions se tenaient dans des maisons particulières ».

(4) I Cor. 11 : 23-29.

croyaient au Seigneur, hommes et femmes, augmentait de plus en plus » (1).

C. — *Les deux Symboles, ou ordonnances, institués par le Seigneur et pratiqués dans chaque église.*

1° *Le Baptême* : « Allez par tout le monde, faites des disciples de toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (2).

2° *La Cène* : « J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai aussi enseigné, c'est que le Seigneur Jésus, la nuit où Il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces, Il le rompit et dit : Ceci est mon corps, faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupé, Il prit la coupe et dit : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez » (3). « Ils persévéraient dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain et dans les prières... » (4).

La participation à ces deux symboles ou ordonnances (auxquelles on donna plus tard, à tort, le nom de « sacrements » emprunté à la langue latine) était obligatoire pour tous les membres de l'Eglise, mais n'était permise qu'à eux. L'hérédité naturelle ne conférait pas le droit d'être membre de l'Eglise. Sans doute, c'était alors, c'est encore aujourd'hui une grande grâce que d'être né de parents chrétiens, mais cette grâce n'est pas la Grâce : celle-ci, la Grâce qui sauve, est accordée à quiconque croit, mais à ceux-là seulement, et c'est à eux seulement que les deux symboles sont destinés.

(1) Actes 2 : 47 et 5 : 14.

(2) Matt. 28 : 19 ; Rom. 6 : 3-4, etc.

(3) Eph. 2 : 20-22 ; I Pierre 2 : 4.

(4) Actes 2 : 42-47 et Actes 20 : 27.

D. — *Les Ministères réguliers.*

Ceux-ci sont énumérés dans l'épître aux Ephésiens (1). « Il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs ».

Outre ces ministères, voués avant tout à la parole, il y avait aussi le diaconat, confié originellement à « des hommes pleins du Saint-Esprit et de sagesse » (2), surtout en vue de l'assistance aux pauvres. A cet office, des femmes étaient admises : « Je vous recommande Phébé notre sœur, diaconesse de l'Eglise de Cenchrées » (3).

Ces ministères n'étaient pas tellement distincts que la même personne n'en pût exercer plusieurs, au moins occasionnellement : Paul recommande à Timothée, qui était pasteur, de faire œuvre d'évangéliste. Etienne, diacre de Jérusalem, était aussi un prédicateur puissant. Aquilas et sa femme Priscille, sans que le titre de docteur leur fût attribué, instruisaient Apollos : « Ils le prirent avec eux et lui exposèrent plus exactement la voie de Dieu » (4).

Répetons-le : l'esprit de la nouvelle alliance est un esprit de liberté et de spontanéité, en même temps que d'ordre et d'harmonie. Gouvernée par l'amour fraternel, la société des régénérés se forme, travaille, progresse, sans rivalités ni empiètements : c'est une famille dont Dieu est le Père et dont chaque membre est animé de l'Esprit du Père pour agir dans l'intérêt commun.

(1) Eph. 4 : 11-18.

(2) Actes 6 2-4.

(3) Rom. 16 1-2.

(4) Actes 18 : 26.

E. — *La vie de l'Eglise.*

« La multitude de ceux qui avaient cru n'étaient qu'un cœur et qu'une âme » (1). Les chrétiens de Jérusalem allèrent jusqu'à mettre en commun leurs biens, ce qui n'avait été ordonné ni par le Maître, ni par ses apôtres, et ne pouvait durer au sein d'un ordre social et politique si différent de cet idéal.

En permettant cette manifestation extrême de l'amour fraternel, les apôtres respectèrent la liberté des fidèles dans les choses non essentielles. Le Seigneur laissa cette expérience se produire, pour qu'elle mît en garde les Eglises, qui étaient fondées dans le monde entier, quant au danger de mêler le temporel au spirituel. Il n'en est pas moins vrai que la fraternité pratique est un principe *essentiel* de toute Eglise digne de ce nom.

Ce principe essentiel est rappelé par l'apôtre Paul : « Quelqu'un de vous, lorsqu'il a un différend avec un autre, ose-t-il plaider devant les injustes, et non devant les saints ? Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? Et si c'est par vous que le monde est jugé, êtes-vous indignes de rendre les moindres jugements ? Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ?... Pourquoi ne vous laissez-vous pas plutôt dépouiller ? (2). O sublimité de la vie chrétienne ! O beauté de cette société de loups changés en agneaux !

F. — *Les Assemblées de l'Eglise.*

Elles étaient obligatoires pour tous les fidèles : « N'abandonnons pas notre rassemblement, comme c'est la coutume de quelques-uns, mais exhortons-

(1) Actes 4 : 32.

(2) I Cor. 6 : 1 à 9.

nous réciproquement, et cela d'autant plus que vous voyez approcher le jour » (1).

Cette obligation devait surtout venir de l'intérieur ; c'est l'amour qui rassemblait la famille. Quant à l'ordre à suivre dans le service divin, nous ne trouvons aucune règle absolue. Lorsque Paul est de passage à Troas (2), il préside l'assemblée réunie, « le premier jour de la semaine, pour rompre le pain », et fait un discours qui se prolonge jusqu'à minuit, puis, après l'incident de la chute d'Eutyche et sa résurrection, il parle encore jusqu'au matin. Ses instructions aux Corinthiens (3) permettent d'affirmer qu'il régnait une grande liberté dans les assemblées, liberté qui parfois confinait au désordre. On ne pourrait aujourd'hui suivre à la lettre ces indications, car elles sont données pour une Eglise dans laquelle abondaient des charismes miraculeux, lesquels n'étaient pas destinés à subsister sans interruption à travers les siècles. « Lorsque vous vous assemblez, les uns ou les autres parmi vous ont-ils un cantique, une instruction, une révélation, une langue, une interprétation, que tout se fasse pour l'édification... En est-il qui parlent en langue, que deux ou trois, au plus, parlent chacun à son tour, et que quelqu'un interprète ; s'il n'y a point d'interprètes, qu'on se taise dans l'Eglise, et qu'on parle à soi-même et à Dieu. Pour ce qui est des prophètes, que deux ou trois parlent, et que les autres jugent, et si un autre qui est assis a une révélation, que le premier se taise » (4).

On remarquera, dans ces indications, l'absence d'un

(1) Héb. 10 : 25.

(2) Actes 20 : 7 à 12.

(3) I Cor. 14 : 26-40.

élément du culte qui, pour nous, est essentiel : la lecture de l'Écriture sainte. Et cela, pour la raison que nous avons indiquée plus haut : les écrits de la nouvelle Alliance n'existaient pas encore. Les Eglises primitives vivaient donc sous un régime exceptionnel ; réduites à n'avoir qu'occasionnellement la présence de l'un des apôtres — lesquels étaient les organes permanents de l'inspiration divine — elles ne pouvaient cependant vivre et prospérer en l'absence de toute autorité surnaturelle ; c'est pourquoi le Seigneur daignait suppléer à cette lacune temporaire par des inspirations et des révélations occasionnelles non écrites, et qui n'avaient pour objet que l'édification de l'Eglise au sein de laquelle elles se produisaient. L'absence de la parole apostolique explique la nécessité de ces dons exceptionnels, particulièrement dans des Eglises fondées et composées en majorité de païens convertis. Ce qui était essentiel et le sera toujours dans toute Eglise chrétienne, c'est la *Parole inspirée*, et c'est aussi la *présence réelle du Seigneur*. L'Écriture et le Saint-Esprit : c'est tout ce qu'il faut à une Eglise pour être véritablement le temple de Dieu. Et il nous paraît dangereux de chercher ailleurs que dans ces deux dons surnaturels : la Parole écrite et le Saint-Esprit — dûment reconnus et mis à profit — l'édification de l'assemblée chrétienne (1).

(1) Israël, lorsqu'il fut entré dans le pays de Canaan, n'eut pas besoin des miracles quotidiens qui l'avaient soutenu dans le désert. Ainsi l'Eglise, sortie de sa période formatrice, n'eut plus besoin des miracles qui avaient rendu sa naissance possible. Dieu nous garde cependant de limiter Sa puissance ! Privés de leur Bible, de tout moyen de grâce et de communion fraternelle, qui sait quelles miraculeuses consolations sont accordées à nos frères persécutés ! Mais retenons ceci : à travers la Bible entière, le miracle matériel est l'exceptionnel, le miracle spirituel, seul, est de règle.

G. — *Les rapports de l'Eglise et du Monde.*

Les chrétiens primitifs étaient séparés du monde tout en étant mêlés à lui. Ils respectaient les lois, les usages, les mœurs de leur temps et de leur pays, pour tout ce qui, dans ces lois et ces mœurs, n'était pas nettement contraire à la Parole de Dieu.

Membres du corps politique, et bénéficiant des institutions sociales par lesquelles la vie, la propriété et la sécurité de chacun étaient protégées, ils montraient à leurs concitoyens l'exemple de l'obéissance au prince, quel qu'il fût ; ils étaient de leur époque et marchaient en avant de leur peuple, *mais sans rompre* avec lui. N'est-ce pas là le principe même de l'Incarnation ?

Sans combattre de front l'esclavage, ils montraient pour la personne de l'esclave, un respect qui préparait la voie à son affranchissement. Voir sur ce sujet la si touchante épître de Paul à Philémon (1). De même, la femme chrétienne ne se libérait pas avec éclat des contraintes que les lois de son temps faisaient peser sur elle ; mais elle occupait à son foyer une place honorée, une dignité qui l'égalait, même dans les plus humbles conditions, à la grande matrone romaine. Acceptant comme la volonté de Dieu le rôle qui lui fut assigné dès la Création et que la grâce n'a point aboli, mais que le péché et la méchanceté des hommes ont rendu bien plus humiliant qu'il ne devait l'être dans l'intention divine, elle jouissait de la place que le Sauveur lui a désormais assurée : « En Christ, il n'y a plus ni homme ni femme » (2). De même, l'humble prolétaire chrétien acceptait la destinée assignée à l'homme après la chute, et que la grâce n'a point abolie non

(1) Voir l'Appendice I.

(2) Gal. 3 : 2.

plus : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front », sentence douloureuse, que l'égoïsme des riches et des puissants a mille fois aggravée. Ni la femme chrétienne opprimée par l'homme, ni l'homme chrétien opprimé par la société, ne prêchaient la révolte contre d'injustes lois. Mais le front du travailleur, penché tout le jour vers le sol avare, se relevait souvent vers le ciel, car cet homme savait qu'il était « héritier de Dieu et cohéritier de Christ », plus riche qu'aucun de ses maîtres païens ; et par leur soumission, leur patience, leur charité, l'homme et la femme, arrachés au monde par la grâce de Dieu, étaient « la lumière du monde et le sel de la terre » ; par eux pénétraient peu à peu, dans la masse païenne, les idées de liberté, de noblesse et de beauté morale, qui sont l'essence même de la véritable civilisation.

La loi essentielle des Eglises apostoliques, celle qui doit aussi gouverner les Eglises actuelles, c'est l'amour. Cette loi met au dernier rang ce qui n'est que forme ; aucune forme n'est de droit divin si elle n'est, en quelque sorte, une manifestation de l'amour qui nous unit à Dieu en nous unissant à nos frères. Pour les rachetés de Christ, il n'y a de culte digne de Dieu que celui qui lui est offert « en esprit et en vérité ». Le temple de Dieu sur la terre, c'est d'abord notre corps de chair, habité par le Saint-Esprit ; c'est ensuite ce corps collectif, l'Eglise locale, et c'est enfin ce corps parfait : l'Eglise universelle. Où que ce soit : chambre haute, catacombes, salle d'hôpital, chaumière, prison, aussi bien et *mieux* que cathédrale ou palais, l'Eglise est chez elle, parce que Dieu y est chez Lui, pourvu qu'Il y soit adoré par de véritables adorateurs. Hormis le Christ Lui-même, ou plutôt parce qu'elle est avec Lui, l'Eglise est l'objet le plus magnifique offert

à l'admiration des anges ; et elle est aussi la force la plus redoutable aux démons ! « Qui est celle qui apparaît comme l'aurore, belle comme la lune, pure comme le soleil, mais terrible comme des troupes sous leurs bannières ? » (1).

L'importance attachée par le Seigneur à l'Eglise locale apparaît dans le dernier livre de la Bible, l'Apocalypse, par les messages adressés par le Seigneur aux sept Eglises d'Asie-Mineure (2). Dans la vision décrite au chapitre premier, ces Eglises sont figurées par « sept chandeliers d'or », au milieu desquels se tient « Quelqu'un ressemblant à un fils d'homme ». Ainsi, les Eglises locales sont distinctes l'une de l'autre, comme les chandeliers qui les représentent, et comme les sept étoiles qui, probablement, figurent les pasteurs de chacune de ces Eglises. Ces chandeliers ne sont pas éternels, ni immuables ; ces Eglises ne devaient pas subsister toujours. Mais, si ces chandeliers-là ne brillent plus, le Seigneur en a, depuis, allumé beaucoup d'autres : le nombre des Eglises fidèles n'a jamais été si élevé qu'aujourd'hui, en dépit des apostasies et des persécutions.

Qu'il existe, en ce monde, de multiples sociétés locales qui ne recherchent pas la puissance politique et vivent sans ressources assurées, sans organisations nationales ou mondiales, sans édifices somptueux, sans chefs visibles marquants ; composées, chacune, d'un nombre restreint de membres — le nombre n'étant pour elle qu'une considération secondaire — sociétés qui se recrutent dans tous les pays, d'hommes et de femmes de toutes les races, de toutes les classes, professant et pratiquant l'absolue égalité des âmes devant Dieu, régies par une loi écrite et immuable dont le principe fondamental est l'amour ;

(1) Cant. 6 : 10.

(2) Apoc. 2 et 3.

que ces sociétés aient pu se former et subsister à travers vingt siècles d'ostracisme, de persécutions parfois sanglantes, de dédain et de mépris de la part des ennemis avérés du Christ, et même, et surtout, de la part de prétendues Eglises qui, soutenues par les pouvoirs politiques, se servaient de la force publique pour écraser ces humbles rassemblements ; que de telles sociétés, dis-je, aient pu exister et se multiplier, disparaissant ici pour renaître ailleurs, et qu'il s'en crée toujours de nouvelles, présentement en Afrique, en Extrême-Orient, dans les Iles Océaniques tout récemment encore peuplées d'anthropophages ; assemblées se recrutant uniquement par la libre propagande, par la diffusion d'un Livre unique et miraculeux tout concentré dans l'histoire de l'Homme unique : Jésus-Christ, et se recrutant aussi par la pureté, la charité et le zèle de ceux qui l'ont apporté ; que ces sociétés exercent une influence bienfaisante et moralisatrice sur un monde qui les persécute, et même en proportion, semble-t-il, de l'intensité de cette persécution, voilà le miracle actuel, palpable, visible, fruit et démonstration du plus grand de tous les miracles : la résurrection du Fils de Dieu !

§ 5. - Les Déviations.

Pourquoi faut-il, hélas, que la beauté de ce miracle ait été en grande partie voilée par les erreurs et les fautes des chrétiens, même dès les temps apostoliques, et depuis lors ?

N'oublions pas la distinction nécessaire entre l'Eglise et les Eglises. La première est parfaite, aucune tache ne ternit la blancheur de sa robe. Ses membres sont par la foi, dès maintenant, « assis ensemble dans les lieux célestes en Jésus-Christ » (1).

(1) Eph. 2 : 6.

Il n'en est pas de même des Eglises locales. Dans la première assemblée chrétienne, celle qui se forma sur l'appel de Jésus Lui-même, je veux dire dans le collège apostolique, il y avait un « fils de perdition », Judas. En lui adressant vocation, Jésus le voyait tel qu'il était alors, ou tel qu'il paraissait être. Bien qu' « Il sût tout ce qu'il y avait dans l'homme », Jésus, en tant qu'homme, ne se permettait pas de juger et de condamner des fautes ou des erreurs qui ne s'étaient pas encore manifestées. Dans les Eglises primitives, tous ceux dont la profession de foi paraissait sincère étaient admis au Baptême et à la Cène ; les apôtres ne se reconnaissaient pas le droit de juger les cœurs, et ils n'en avaient pas le pouvoir. Ainsi purent être admis dans l'Eglise Ananias et Saphira, Simon, le magicien, Démas, et bien d'autres encore.

Il y eut donc de faux croyants dans les Eglises primitives : les épîtres de Paul aux Corinthiens, aux Galates, à Timothée, à Tite, en font foi. Et même parmi ceux dont la foi était réelle, des erreurs se glissèrent, comme en font foi aussi les épîtres de Jean. Il suffit de lire les sept épîtres aux Eglises mentionnées dans l'Apocalypse : Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée, pour voir que les Eglises apostoliques étaient loin d'être parfaites (1).

Celle d'Ephèse avait perdu son premier amour ; celle de Pergame fut ruinée par son indulgence coupable envers des gens « attachés à la doctrine de Balaam » ; celle de Thyatire est sévèrement blâmée parce qu'elle laisse la femme Jézabel, qui

(1) Plusieurs commentateurs voient dans les « sept Eglises » de l'Apocalypse les sept périodes de l'Histoire de l'Eglise. Cette interprétation est probablement exacte, mais elle n'infirmé en rien le fait que les sept Eglises ont réellement existé, et qu'elles étaient autonomes.

se dit prophétesse, enseigner et séduire les serviteurs de Jésus ; celle de Sardes passe pour être vivante, mais elle est morte ; celle de Laodicée n'est ni froide, ni bouillante, mais tiède, et entend cette menace terrible : « Parce que tu es tiède, je te vomirai de ma bouche ! ». Ainsi, deux seulement de ces sept Eglises échappent au blâme : Smyrne et Philadelphie !

Qui étaient ces Nicolaïtes, cette Jézabel, ces gens de Balaam, ces faux prophètes qui furent la cause de la ruine des cinq autres Eglises ? Nous ne nous arrêterons pas à cette recherche ; évidemment, c'étaient des faux chrétiens, propageant des erreurs dangereuses et menant une vie déréglée. Le Seigneur ne les traite pas avec une fausse douceur. Il blâme sérieusement les ménagements que ces Eglises gardent à leur égard.

L'histoire de l'Eglise, ou plutôt des Eglises, est surtout l'histoire de leurs déviations. « Petits enfants, écrit le vieil apôtre Jean vers la fin du premier siècle, c'est la dernière heure, et comme vous avez appris qu'un antichrist vient, il y a maintenant plusieurs antichrists... Celui-là est l'antichrist qui nie le Père et le Fils » (1). Ainsi, comme le Christ a eu ses persécuteurs, l'antichrist a les siens.

Cette apostasie naissante est signalée aussi par l'apôtre Paul : « Il faut que l'apostasie soit arrivée auparavant (c'est-à-dire avant le retour du Seigneur) et qu'on ait vu paraître l'homme du péché, le fils de perdition, l'adversaire qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu et qu'on adore, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se proclamant lui-même Dieu » (2).

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner qui peut être

(1) Jean 2 : 18-22.

(2) Thess. 2 : 3-4.

ou qui sera cet « homme de péché ». Il est cependant impossible de ne pas voir une ressemblance entre lui et l'homme qui siège au Vatican et qu'on adore comme l'émanation même de la divinité !

Essayons d'énumérer quelques-unes des principales déviations qui se produisirent au sein de la chrétienté primitive et qui auraient perdu la sainte cause du Christ si cette cause n'était immortelle.

A. — *L'esprit clérical.* — Nous entendons par là l'esprit de domination, si marqué dans ce qu'on appelle le clergé, mot qu'on ne trouve pas dans le Nouveau Testament, et qui désigne une caste distincte, séparée de la masse des fidèles, et s'arrogeant des droits abusifs sur l'Eglise de Dieu. Dans sa troisième épître, l'apôtre Jean écrit : « J'ai écrit quelques mots à l'Eglise, mais Diotrèphe, qui aime à être *le premier parmi eux*, ne nous reçoit point. C'est pourquoi, si je vais, je rappellerai les actes qu'il commet en tenant de méchants propos ; non seulement cela, il ne reçoit pas les frères (probablement les évangélistes itinérants), et ceux qui voudraient le faire, il les chasse de l'Eglise » (1).

Qui était ce Diotrèphe ? Probablement un « ancien », qui s'arrogeait la suprématie sur ses collègues. La Parole de Dieu confère aux anciens une autorité spirituelle, mais rien dans le Nouveau Testament ne permet à un homme d'avoir le monopole de cette autorité ; rien ne justifie les titres orgueilleux de Révérend Père, de Monseigneur, de Grandeur, d'Éminence, de Sainteté ; rien n'autorise à traduire le mot de *presbytres*, qui signifie *anciens*, par celui de *prêtres*, dérochant ainsi aux autres membres de l'Eglise, sans distinction d'âge ni de sexe, un titre et une fonction qui leur appartiennent à tous, ainsi

(1) III Jean 9, 10.

que le déclare l'apôtre Pierre : « Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis (par Dieu) afin que vous annonciez les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à Son admirable lumière » (1). Relisons aussi le cantique nouveau, chanté devant l'Agneau par les créatures célestes : « Tu as fait d'eux (de tous les rachetés sans exception) un royaume et des *sacrificateurs pour notre Dieu* » (2).

B. — *La Magie sacramentelle.* — En même temps que la fonction de l'ancien, ou évêque, ou pasteur (ces trois mots étant interchangeable), devenait abusivement dominatrice, la signification des actes symboliques, si simples, institués par Jésus-Christ, était peu à peu dénaturée.

Le Baptême devenait un acte magique opérant la régénération. D'après le Nouveau Testament, le pécheur naît de nouveau et devient enfant de Dieu par l'opération du Saint-Esprit ; c'est le Saint-Esprit qui produit « la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ », sans lesquelles aucun rite, aucune forme ou formule ne peuvent être efficaces. Mais lorsque la Régénération et le Baptême furent confondus, on craignit que la mort n'emportât le nouveau-né avant qu'il fût régénéré, et l'on se hâta de le baptiser. De ce fait, la spiritualité de l'Eglise fut gravement compromise, et les deux sociétés, la civile et la religieuse, finirent par se confondre.

La Cène, repas symbolique institué par Jésus « en mémoire de Lui », devint, elle aussi, un rite magique. Le pasteur, devenu prêtre, osa prétendre au pouvoir

(1) I Pierre 2 : 9.

(2) Apoc. 5 : 10.

de changer, par une incantation rituelle dont il avait seul le monopole, le pain et le vin du saint repas, en vrai corps et en vrai sang du Christ. Cette déviation fut, peut-être, la plus grave de toutes, car elle ôta sa valeur *unique* au sacrifice *unique* du Calvaire ; elle mit aux mains de la caste sacerdotale un pouvoir effroyable sur les pauvres âmes ignorantes ; elle installa dans ce qui aurait dû être le temple de Dieu, une idolâtrie nouvelle.

Nous ne pouvons pas examiner en détail les autres erreurs auxquelles les Eglises furent graduellement entraînées. Celles que nous venons de mentionner suffisent à expliquer comment l'esprit de persécution put s'emparer de l'Eglise officielle, peu après qu'elle eut cessé d'être elle-même persécutée. L'Empire romain, c'est-à-dire presque le monde entier, étant devenu « chrétien » par le baptême *forcé*, il fallait bien que l'Etat « chrétien » se défendit contre ces anarchistes, ces « sectaires », qui prétendaient rester fidèles à l'Évangile en refusant de se soumettre aux papes et aux empereurs !

Reconnaissons avec tristesse et humilité que les Eglises issues de la Réforme ne sont pas restées toutes exemptes de blâme sur ce chapitre-là. Persécutées par les autorités catholiques-romaines ou grecques, elles persécutèrent, elles aussi, quand elles s'unirent à l'Etat, les chrétiens qui voulaient conserver leur droit de s'assembler en dehors des cadres officiels. Humilions-nous ! Même les Eglises dissidentes ont été intolérantes, dès qu'elles se sont éloignées de la simplicité évangélique et de l'esprit d'amour sans lequel les doctrines les plus orthodoxes sont mortes. La vérité sans la charité et sans la liberté n'est pas la vérité.

Personne n'a jamais écrit l'histoire complète des minorités restées fidèles à l'Esprit de l'Évangile, en

dépit de toutes les persécutions (1). Où était la véritable Eglise du Christ pendant le long et ténébreux moyen-âge ? Les Pierre Valdo, les Henri de Lausanne, les Pierre de Bruys, ce ne sont que quelques noms parmi la multitude innombrable de ceux qui furent traqués, massacrés, brûlés pour cause d'hérésie. La plupart ne nous sont connus que par les accusations calomnieuses de leurs ennemis. L'éternité nous fera connaître les héros qui, de siècle en siècle, se sont transmis le flambeau de la Parole sainte, la véritable succession apostolique, grâce à laquelle la vérité rédemptrice est parvenue jusqu'à nous...

O miracle de la grâce ! L'apostasie totale ou partielle n'a pas complètement empêché l'existence, jusque dans le sein des Eglises apostates, d'âmes authentiquement chrétiennes, et même de groupements évangéliques qui, sans oser rompre ouvertement avec ces puissantes organisations, ont vécu de la Parole de Dieu. Dans la chrétienté latine, comme dans l'orientale, beaucoup d'âmes, en dépit d'erreurs graves dont elles n'étaient pas entièrement responsables, ont su voir et accepter la doctrine fondamentale de l'Évangile : la justification par la foi seule au Christ crucifié et ressuscité, ont connu les joies ineffables et les puissances du monde invisible. Comme on voit, dans les vieilles cathédrales, le soleil vainqueur répandre sa clarté à travers les vitraux poussiéreux enchâssés dans le plomb des verrières, ainsi la Parole de Dieu, toute fragmentaire et voilée qu'elle soit, pénètre dans bien des cœurs et fait naître des chrétiens vivants, membres de l'Eglise immortelle. Quelle reconnaissance, quel

(1) Il vient pourtant de paraître un ouvrage qui comble cette lacune, au moins en partie : *The Pilgrim Church*, par E.H. Broadbent, traduit par F. Berney, sous ce titre : *Le Pèlerinage douloureux de l'Eglise à travers les âges*.

amour ne devons-nous pas avoir pour le Livre sacré ! Sans lui, depuis longtemps, il ne serait plus resté sur terre une ombre de Christianisme.

§ 6. - Nos devoirs envers l'Église.

Résumons les différences que nous venons de définir entre l'Église et les Églises :

L'Église est le corps du Christ, son Epouse immortelle. Elle a existé en Lui de toute éternité ; elle régnera éternellement avec Lui. Invisible au monde dans sa parfaite beauté, elle paraîtra un jour « sans tache, ni ride, ni rien de semblable ». Tous ses membres sont saints ; aucun faux croyant dans cette multitude. Elle est la société chrétienne à la fois idéale et réelle. Lorsque le nombre de ses membres sera complétée, elle sera réunie à son Chef et partagera sa gloire et son autorité souveraine.

Les Églises sont des communautés provisoires, formées de personnes qui professent être chrétiennes. Cette profession n'est souvent que de forme, surtout dans les Églises dites catholiques, dans celles dites nationales et dans toutes celles dont le recrutement s'opère en quelque sorte automatiquement par la naissance charnelle. Même dans les Églises dites de professants, on découvre parfois des déviations graves de la doctrine et de la discipline. Il existe cependant, grâce à Dieu, des Églises fidèles à l'Écriture et à la foi primitive. C'est à former de telles Églises et à maintenir entre elles l'unité spirituelle et l'amour fraternel, que les efforts des évangélistes et des missionnaires doivent tendre de plus en plus.

Cette unité, la seule désirable, la seule féconde, est produite par le Saint-Esprit. L'orthodoxie des doctrines n'y suffirait pas. Il n'y aura jamais trop

d'Eglises locales, chacune librement organisée, suivant les indications et les nécessités imposées par les circonstances, mais dans le cadre de l'obéissance à la Parole de Dieu, pourvu qu'elles *s'efforcent* de maintenir leur unité en vue du témoignage à rendre devant le monde. Il peut arriver — et même il doit arriver — que des Eglises locales se scindent, soit à cause du nombre grandissant de leurs membres, soit par l'impossibilité de les réunir tous dans un même lieu, ou pour d'autres causes légitimes. Mais que le sectionnement se fasse dans l'amour fraternel, sans esprit de rivalité ou de jalousie. L'amour de la domination peut s'emparer, hélas, même des anciens ou évêques les plus orthodoxes, les plus zélés, les plus désintéressés. Il faut une grande grâce pour ne pas tomber, plus ou moins inconsciemment, dans cet esprit-là. C'est pourquoi les grands auditoires, les assemblées imposantes, constituent pour les prédicateurs une tentation à l'orgueil, dont ils doivent demander à Dieu de les préserver.

L'unité des Eglises est infiniment désirable, pourvu qu'on se garde de créer une super-Eglise, gouvernée par des super-pasteurs. L'Eglise du Seigneur n'est point appelée à prendre rang parmi les puissances de chair. Sa force est dans son humilité, dans sa ressemblance avec Celui qui nous a laissé son propre portrait dans les divines Béatitudes (1).

L'unité chrétienne ne peut exister que par la séparation des fidèles d'avec tout ce qui porte indûment le nom d'Eglise. La fusion, telle qu'on la préconise aujourd'hui, ne peut être que confusion. Elle encouragera le scepticisme en matière de foi, et ces masses de chrétiens nominaux deviendront bientôt intolérants à l'égard des « dissidents »

(1) Matth. 5 : 1 à 12.

impénitents qui ne voudront jamais se laisser gouverner spirituellement par des majorités charnelles.

On ne peut unir que des objets de même nature. Or, entre l'homme irrégénéré et l'enfant de Dieu, il y a plus qu'une différence : il y a une opposition radicale. L'unité véritable, c'est celle du Cep et des sarments, laquelle n'a rien de commun avec des unions factices qui ne subsistent que par des compromis, dont la Vérité fait les frais.

Résumons les enseignements que nous avons essayé d'extraire du Nouveau Testament concernant le Mystère de l'Eglise :

1° Tous ceux que le Seigneur a régénérés, et ceux-là seulement, font ou feront partie de ce corps surnaturel, de cette nouvelle humanité : l'Eglise. Bien que ce corps ne soit qu'en formation, une très grande partie de ses membres étant déjà, en esprit, auprès du Seigneur, et ceux qui sont sur la terre étant dispersés dans tous les pays, cependant une unité réelle existe entre eux, par l'action mystérieuse de la Parole et de l'Esprit.

2° Cette Eglise, la seule Eglise universelle, se recrute par le témoignage des Ecritures, par celui des Eglises fidèles, et par celui des croyants authentiques, vivant et parlant selon la vérité.

3° Les Eglises locales sont des communautés librement formées dont les membres professent avoir été régénérés par la foi en Christ.

Ces Eglises, pour être conformes aux principes apostoliques et à l'exemple des Eglises primitives, doivent accepter comme étant divinement inspirées les Saintes Ecritures, seule règle de la foi et de la vie.

Elles doivent reconnaître les ministères établis par le Seigneur, et choisir pour remplir ces divers ministères des croyants dûment qualifiés d'après les indications apostoliques.

Elles doivent célébrer régulièrement, dans la forme et dans l'esprit de l'institution divine, les deux saintes ordonnances du Baptême et de la Cène.

4° Chaque disciple de Jésus-Christ doit, autant que possible, être membre d'une Eglise locale. S'il réside hors de la portée d'une Eglise fidèle et ne peut changer de résidence, il doit s'unir à d'autres croyants isolés, n'y en eût-il que deux ou trois dans son voisinage. Tous doivent participer suivant leurs facultés matérielles et spirituelles à la bonne marche de leur Eglise. Il leur appartient de choisir en commun les conducteurs (anciens ou pasteurs) de l'Eglise locale ; ils doivent les honorer et n'accepter contre eux aucune accusation à la légère.

5° L'Eglise locale est *une société d'édification mutuelle*, chaque membre demandant à Dieu de lui indiquer la part qu'il doit prendre à la vie intérieure de son Eglise, en harmonie avec ses conducteurs spirituels. Celle-ci doit aussi se considérer comme *une société d'évangélisation*, chaque membre participant aussi activement qu'il le peut au témoignage.

Tout cela, dans l'humilité et dans l'effacement du Moi, mais avec le courage que donne l'amour.

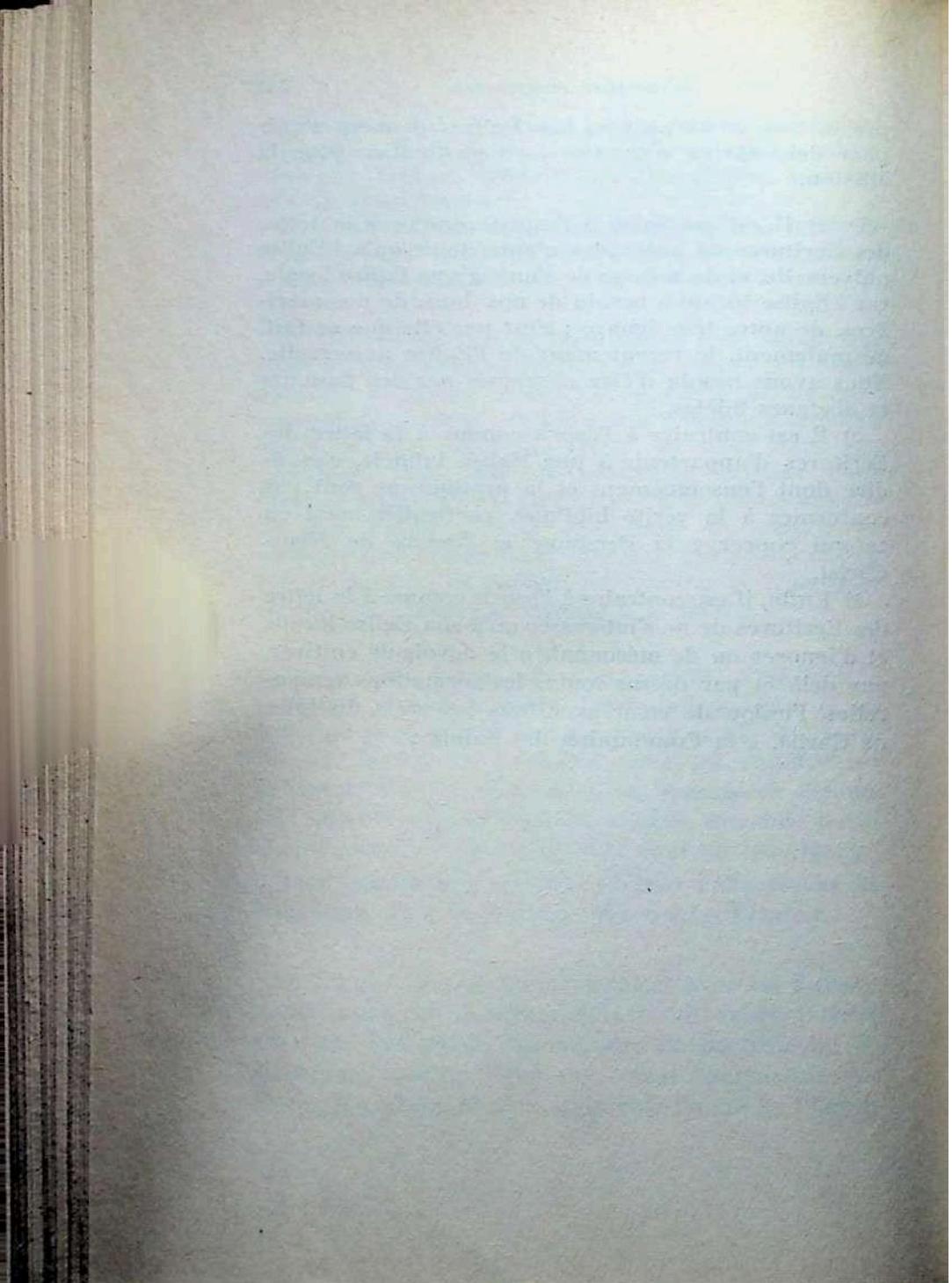
6° L'Eglise locale doit fraterniser avec les Eglises-sœurs, même si quelques différences existent entre elles sur des points secondaires de doctrine ou de discipline, chaque Eglise respectant l'autonomie des autres et s'efforçant de « maintenir l'unité de l'Esprit

par le lien de la paix ». Les Eglises peuvent s'unir pour des œuvres communes, en particulier pour la Mission.

7° a) Il est contraire à l'esprit comme à la lettre des Ecritures de prétendre n'appartenir qu'à l'Eglise universelle, et de refuser de s'unir à une Eglise locale, car l'Eglise locale a besoin de nos dons, de nos sacrifices, de notre témoignage ; c'est par elle que se fait, normalement, le recrutement de l'Eglise universelle. Nous avons besoin d'être enseignés par des pasteurs et docteurs fidèles.

b) Il est contraire à l'esprit comme à la lettre des Ecritures d'appartenir à une Eglise infidèle, c'est-à-dire dont l'enseignement et la pratique ne sont pas conformes à la vérité biblique, particulièrement en ce qui concerne la Personne et l'œuvre de Jésus-Christ.

c) Enfin, il est contraire à l'esprit comme à la lettre des Ecritures de ne s'intéresser qu'à son Eglise locale, et d'ignorer ou de méconnaître le devoir de cultiver, par delà et par dessus toutes les formations temporelles, l'union de cœur avec tous les vrais disciples de Christ, « la Communion des Saints ».



CHAPITRE IX

Le Mystère de l'Invisible

§ 1. - Les Anges.

Dans l'immensité de l'univers, les hommes ne sont pas les seules intelligences créées par Dieu. L'Écriture mentionne un grand nombre de fois l'existence d'êtres célestes qui remplissent les fonctions de serviteurs de Dieu, d'intermédiaires, de *messagers* (c'est ce que signifie le mot *aggelos*) entre Dieu et sa Création, et principalement entre Dieu et les hommes.

La foi dans l'existence d'êtres supra-terrestres a toujours été professée ; elle est la base du polythéisme, et la source d'un grand nombre de croyances superstitieuses, dont les peuples éclairés par la Bible n'ont pas su entièrement se défendre.

Ici, comme toujours, nous nous en tiendrons uniquement à ce qui est écrit, et nous respecterons le silence des Écritures.

D'autre part, il ne nous est pas permis de laisser de côté aucune partie de la Révélation biblique. L'existence, la nature et les diverses activités des anges ne sont certes pas sans intérêt pour nous ; il y a dans cette connaissance une source de joie et de force pour les croyants.

Si Dieu a voulu que la vie abondât sous des formes si variées sur notre petit globe, comment ne pas admettre que la vie abonde aussi dans les mondes supérieurs ? Comment supposer que l'intelligence n'existe qu'ici-bas ? Ce que la raison reconnaît comme logique, l'Écriture le proclame comme certain. Il y a dans l'immensité des cieux des « myriades de myriades » d'êtres vivants. (Apoc. 5 : 11).

Ces êtres intelligents ont parfois apparu à des hommes, soit en songe, soit en réalité, et toujours sous forme humaine. Ils forment entre eux une hiérarchie, au-dessus de laquelle siège le Christ ressuscité. Ils sont désignés sous les noms suivants : « dominations (ou principautés), autorités, puissances, dignités » (Eph. 1 : 21) ; « trônes, dignités, dominations, autorités ». (Col. 1 : 16). Ces mots, dont la complète signification nous échappe, indiquent en tout cas une grande puissance et une grande gloire.

Il est aussi fait mention d'un archange : Michel, ou Michael — mot qui signifie : *qui est-ce qui est comme Dieu ?* (Dan. 10 : 13, 21 ; 12 : 1 ; Jude 9 ; Apoc. 12 : 7). Les Juifs en ont ajouté six autres, mais leurs noms ne se trouvent pas dans les Écritures canoniques. Un seul nom d'ange y est indiqué : Gabriel (Dieu est puissant) ; il paraît occuper un rang à part dans les phalanges célestes. (Dan. 8 : 16 ; 9 : 21 ; Luc 1 : 19, 26).

Outre les anges, l'Écriture mentionne deux sortes d'êtres célestes : *les chérubins et les séraphins*. Les premiers sont mentionnés comme des êtres réels en Genèse 3 : 24. Ils apparaissent sous forme symbolique au-dessus du propitiatoire qui recouvrait l'arche de l'alliance, et aussi dans les visions d'Ezéchiel. Ils représentent l'adoration perpétuelle et l'obéissance parfaite de la Création. *Les séraphins*

(les *ardents* ou les *nobles*) mentionnés seulement en Esaïe 6, sont probablement des créatures symboliques, par lesquelles s'exprime la ferveur dans l'adoration.

A quel moment, et pour quels objets, les anges ont-ils été créés ? Il semble que ce soit avant la création du monde matériel (Job 38 :7) et qu'ils aient été associés à l'œuvre de cette Création. D'ailleurs, l'activité des anges est toujours étroitement liée à celle de Dieu. Ils sont appelés « fils de Dieu ». (Job 1 : 6 : 2 : 1). Ils portent ses messages. Ils veillent sur la sécurité des enfants de Dieu, et même il semble que ce soit leur principale fonction. (Héb. 1 : 14). C'est par eux que Dieu a donné la loi du Sinaï. (Actes 7 : 53 ; Héb. 2 : 2).

On peut croire que tous les élus sont sous la protection d'un ange particulier. (Matth. 18 : 10). Mais il est interdit d'adorer, ou seulement de prier les anges. (Col. 2 : 18).

Les Juifs croyaient que tout être humain a son double, qu'ils appelaient « son ange » (Actes 12 : 16). Nous sommes ici en pleine obscurité. Toutes les spéculations seraient inutiles, probablement erronées, et même dangereuses. Bornons-nous donc aux enseignements positifs de la Parole de Dieu :

1° Les anges sont les serviteurs de Dieu et de ses élus ; non pour accomplir la volonté de ces élus, mais celle de Dieu à l'égard des siens.

2° Les anges ne prêchent pas l'Évangile ; ils ne connaissent pas le secret des cœurs, ni les profondeurs du mystère de la Rédemption. (1 Pierre 1 : 12).

3° Ils sont parfois identifiés avec Dieu Lui-même, leur personnalité étant, pour autant, absorbée par

celle de Dieu, comme dans les apparitions (théophanies) racontées dans la Genèse. L'Ange de l'Eternel est souvent l'Eternel même. Jacob lutte avec Dieu. (Gen. 32 : 30) et avec l'Ange (Osée 12 : 5).

4° Nous sommes en spectacle aux anges (1 Cor. 4 : 9). L'œuvre de Jésus en faveur de l'humanité les remplit sans doute d'admiration.

5° Les anges auront un rôle à remplir au Jugement dernier. (Matth. 13 : 41, 49 ; 16 : 27 ; 24 : 31, 36 ; 25 : 31).

6° Enfin, les élus jugeront les anges. (1 Cor. 6 : 3).

§ 2. - Satan et ses Anges.

Satan est l'être en qui le Mal est personnifié et la puissance du mal est concentrée. Son existence est affirmée dans un grand nombre de passages. Notre Sauveur, venu sur la terre pour détruire son empire, a été tenté par lui au désert, et l'a vaincu. Il a triomphé de lui définitivement par sa mort et sa résurrection.

Ce personnage est appelé *Satan* (l'adversaire) ou *le diable* (l'accusateur, le calomniateur). Ces mots ne sont employés qu'au singulier. Le mot *démon*, qui signifie un esprit inférieur, est souvent au pluriel.

A l'origine, Satan était un ange de lumière (*Lucifer*). (Esaïe 14 : 12 ; Ezéch. 28 : 11-19). Le monde, c'est-à-dire notre globe, et peut-être aussi notre système solaire, lui avait été assigné pour domaine ; c'est pourquoi il est appelé le Prince de ce monde. (Jean 12 : 31 ; 14 : 30 ; 16 : 11). Tous les royaumes du monde lui appartiennent. (Matth. 4 : 8-9 ; Luc 4 : 6). Il est aussi appelé le Prince de la puissance de l'air (Eph. 2 : 2), et le dieu de ce siècle (2 Cor.

4 : 4). Tout cela, il l'était avant sa chute et il l'est encore ; mais son règne n'est point éternel. Jésus l'a détruit en principe, et achèvera de le détruire, lors de son avènement glorieux.

Satan n'a pas gardé sa pureté première. A un moment qui n'est pas indiqué, mais qu'il faut certainement placer avant la création de l'homme et le commencement de l'histoire (1 Jean 3 : 8 ; Jean 8 : 44), il s'est révolté contre Dieu. Si nous appliquons à cet être mystérieux les paroles d'Ezéchiel relatives au roi de Tyr — paroles qui dépassent infiniment la personnalité d'un simple monarque terrestre (Ezéchiel 28 : 11-19) — c'est l'orgueil qui fut la cause de sa chute ; peut-être aussi la jalousie que lui inspirait la supériorité du Fils unique. Dans cette chute, il entraîna un certain nombre d'anges, et c'est par eux qu'il exerce son pouvoir fatal sur l'humanité.

L'activité de Satan, depuis sa chute. — Il a introduit le péché dans le monde, et par le péché, la mort. (Gen. 3 : 1-6 ; Actes 10 : 38 ; Luc 13 : 16 ; Rom. 8 : 19-22 ; Hébr. 2 : 14).

Il a été le tentateur de nos premiers parents, en prenant la forme d'un serpent. Remarquez que c'est par une sorte d'incarnation — contrefaçon anticipée et abominable de celle du Verbe — que Satan a pu s'approcher d'Eve et la pousser à désobéir à Dieu. Depuis lors, sous des formes et par des moyens infiniment variés, il tente tous les hommes. Il a même essayé de séduire Jésus, ce qui montre que Satan peut se tromper, et même grossièrement : en s'attaquant au Fils de Dieu, il a commis l'erreur la plus fatale pour lui.

Il peut s'emparer du cœur de certains hommes jusqu'à les posséder entièrement et les rendre semblables à lui, mais jamais sans leur volonté (Judas

est le plus terrible exemple de cette prise de possession par Satan d'une âme humaine).

Il aveugle l'intelligence des incroyants ; il empêche l'œuvre de Dieu dans les âmes ; il sème l'ivraie dans le champ de Dieu ; il fomenté les haines, les guerres, les crimes de toute sorte. Il sera l'inspirateur de ce personnage que Paul appelle « l'homme de péché », l'antichrist. (2 Thess. 2 : 3-4).

Il sait se déguiser en ange de lumière, et ses ministres, en serviteurs de la justice. (2 Cor. 11 : 14-15 ; Apoc. 3 : 9).

Il s'oppose aux enfants de Dieu ; les soufflette, les fait souffrir. (Zach. 3 : 1 ; Dan. 10 : 13 ; 1 Thess. 2 : 18 ; 2 Cor. 12 : 7-8).

A l'avènement de Jésus-Christ, « le Dieu de paix écrasera Satan sous nos pieds ». (Rom. 16 : 20). Une très grande partie de sa puissance lui a déjà été ôtée : « J'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair » (Luc 10 : 18), a dit Jésus.

Au retour du Sauveur, Satan sera lié pendant mille ans. Ce sera le règne de Dieu sur la terre. (Apoc. 20 : 1-3, 7, 8). Après cette période, Satan sera remis en liberté pour peu de temps. Après une dernière et formidable lutte, il sera vaincu définitivement, et jeté, avec ses anges, dans l'étang ardent de feu et de soufre. (Apoc. 20 : 10).

L'intervention de cet être sinistre et mystérieux dans l'histoire du monde a été tolérée par Dieu : pourquoi ?

Dieu aurait pu ne pas le créer ; Il aurait pu ne créer aucun être intelligent. Mais dans sa sagesse et son amour — tous deux insondables — il Lui a plu de peupler l'univers d'êtres doués de la faculté de choisir. Cette faculté suppose la liberté morale, par conséquent la possibilité d'une révolte. Dieu ne peut pas imposer à ses créatures de l'aimer. Le plus

grand mystère, ce n'est pas que Dieu ait créé des intelligences et des volontés ; c'est qu'il s'en soit trouvé *une*, la plus grande de toutes, pour se révolter, et qu'elle ait réussi à en entraîner tant d'autres.

Cette explication ne répond pas à toutes les questions. Elle laisse subsister le mystère. Mais le mystère nous heurte dans tous les domaines ; il nous faut consentir à ne pas tout comprendre, et nous appuyer fermement sur *le Fait du Christ*, si fortement attesté par toute l'Écriture, par l'histoire, par notre expérience personnelle et celle des milliers de croyants qui ont vécu et qui sont morts dans la foi au Fils de Dieu.

Notre devoir et notre attitude à l'égard de Satan, c'est d'abord de ne pas nier son existence, puisque Jésus l'a affirmée ; c'est aussi de ne pas le mépriser (Jude 9) ; c'est encore de ne pas avoir une curiosité malsaine, et d'ailleurs impuissante, à son égard ; c'est enfin de veiller en résistant fermement à ses tentations, et en lui refusant tout accès dans nos cœurs. Il ne peut rien contre ceux qui s'abritent sous la Croix.

Le Diable est maudit (Gen. 3 : 14 ; Es. 65 : 25), voué au feu éternel, avec ses anges. Ses œuvres seront détruites par le Fils de Dieu, qui a détruit l'acte de notre condamnation, en le clouant à la croix, et qui a publiquement exposé en spectacle les dominations et les autorités qui faisaient la guerre à Dieu. (Col. 2 : 14-15). Jésus-Christ a détruit le péché par sa mort et sa résurrection.

Prenons donc « toute l'armure de Dieu ». (Eph. 6 : 10-18). Croyons que nous sommes vainqueurs, par Celui qui a vaincu Satan et le monde.

§ 3. - L'Éternité bienheureuse.

La Vie éternelle n'est pas simplement l'éternelle durée. Vivre, dans le langage de la Bible, ce n'est pas simplement *exister* ; c'est la pleine réalisation de notre être, tel que Dieu l'avait voulu ; c'est l'union parfaite avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. De même que ce que l'Écriture appelle « la mort éternelle » sera la séparation totale et définitive d'avec Dieu et l'abolition de toute ressemblance avec Lui, ainsi la Vie éternelle sera l'identité absolue de notre nature avec celle de Dieu.

Cette vie, elle se réalise déjà sur la terre pour les âmes régénérées. Nous sommes devenus « une même plante avec Lui », dit Paul. (Rom. 6 : 5). « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ». (Galates 2 : 20). Deux mots, répétés nombre de fois dans le Nouveau Testament (voir surtout Jean 15, et Ephésiens 1) définissent admirablement la vie chrétienne, la vie nouvelle, la vie éternelle : « en Christ ».

Cependant, cette vie n'est encore qu'à l'état de formation ; ceux-là mêmes qui la possèdent n'en connaissent pas toutes les richesses, toutes les possibilités, toutes les perspectives. Notre vie est « cachée avec Christ en Dieu » ; nous ne sommes sauvés qu'en espérance, et notre rédemption attend, pour être pleinement réalisée, le retour de Jésus-Christ. Nous avons déjà les arrhes de notre héritage, et cela suffit pour que nous soyons les êtres les plus riches du monde ; ce ne sont pourtant que des arrhes. Nous marchons encore par la foi, non par la vue. La parole de Dieu est une lampe qui éclaire nos pas dans la nuit, mais c'est la nuit encore. Nous

portons le trésor divin dans des vases de terre, ce qui signifie que nos corps sont sujets à la corruption et à la mort. Ne connaissant qu'imparfaitement, nous ne sommes ni infaillibles, ni impeccables. Bien que Dieu, en Christ, nous déclare parfaits, nous ne sommes pas encore parvenus à la perfection.

La Vie éternelle, celle que le Seigneur nous a acquise par sa mort et sa résurrection, sera l'immortalité bienheureuse et glorieuse de notre être tout entier : esprit, âme et corps ; notre ressemblance parfaite avec Dieu. Comme Jésus est la Parole incarnée, l'Eglise — c'est-à-dire l'ensemble des rachetés — sera la manifestation visible du Saint-Esprit. Ainsi le Fils (l'époux) et l'Eglise (l'épouse) seront éternellement unis — union ineffable, mystère des mystères — sous le regard du Père céleste.

Cette Vie éternelle sera à la fois *collective* et *individuelle*. Les rachetés, bien que ne formant qu'un seul corps, ne perdront point leur personnalité. Le mystère de l'Unité dans la Pluralité se réalisera pleinement dans l'Eglise, comme il est pleinement réalisé dans la Trinité des Personnes divines. Cette unité des croyants se réalise déjà, quoique imparfaitement ; elle a été le vœu suprême du Sauveur pour les siens. (Jean 17). Dans la mesure où elle se manifeste ici-bas, elle fait apparaître aux yeux du monde la réalité de l'œuvre de Jésus, et de la Vie éternelle qui commence pour les siens, dès la vie présente.

La Vie éternelle, dans sa plénitude, sera manifestée à l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ. Alors aura lieu la transformation des corps des fidèles qui seront vivants à ce moment-là, et la résurrection de ceux qui seront morts en Christ. (1 Thess. 4 : 16 ; 1 Cor. 15 : 12, 13, 20-23, 35-38). Ces corps transformés ou ressuscités seront désormais

incorruptibles et immortels, bien différents, par conséquent, de nos corps actuels. (2 Cor. 5 : 1, 2, 4 ; Phil. 3 : 20-21). Mais ils ne seront pas une création entièrement nouvelle, car ils seront le produit d'un germe qui, dès maintenant, existe. (1 Cor. 15 : 35-38). Ils ne seront pas composés de chair et de sang (1 Cor. 15 : 50-51), mais ne seront pas non plus des fantômes (Luc 24 : 39). Ils seront lumineux. (Dan. 12 : 3 ; Matth. 13 : 43 ; 17 : 2). Les sexes seront abolis ; ces corps seront comme ceux des anges. (Luc 20 : 35, 36). Ainsi sera pleinement exaucé le soupir des âmes fidèles, qui « attendent l'adoption, la rédemption de notre corps ». (Rom. 8 : 23). Le douloureux paradoxe dont nous souffrons ici-bas : l'âme régénérée, dans un corps qui ne l'est pas encore, sera résolu pour toujours. L'être humain sera parfaitement harmonieux dans toutes ses parties et toutes ses facultés, en communion avec toutes les âmes et tous les corps des rachetés, avec toutes les créatures de Dieu dans le ciel, et avec Dieu Lui-même.

Quelques êtres privilégiés sont dès maintenant en possession de cette vie parfaite : Enoch et Elie sont montés au ciel sans passer par la mort ; le corps de Moïse, disputé autrefois au Diable par l'archange Michel, apparut aux yeux des apôtres sur la montagne de la Transfiguration. (Jude 9 ; Matth. 17 : 3). Mais, sauf quelques exceptions glorieuses, les corps des élus du Seigneur dorment dans la poussière, ou sont mêlés aux éléments de l'atmosphère et des eaux, jusqu'au jour que l'Apôtre désigne par ce mot : « Ce jour-là ! ». (2 Tim. 1 : 12, 18 ; 4 : 8). Ce sommeil ne concerne que les corps ; les esprits sont vivants et conscients dans l'au-delà (Luc 16 : 19-31) et ceux des rachetés sont avec Christ, dans le paradis. (Luc 23 : 43 ; Phil. 1 : 23).

Cette bienheureuse immortalité aura pour domaine les cieux. D'abord, le ciel immédiat qui environne notre terre : l'atmosphère, où le Seigneur apparaîtra aux siens, « avec les nuées » (Apoc. 1 : 7 ; Matthieu 26 : 64) et où les siens le rencontreront. Là, seront célébrées « les noces de l'Agneau » (Apoc. 19 : 7-9) et commencera le règne du Christ et de son peuple qui durera mille ans (Apoc. 20 : 2-7). A la fin de cette période, le grand Jugement aura lieu (Apoc. 20 : 11-15) et ce sera la fin des temps, le commencement de l'éternité glorieuse.

Nous nous sommes tenus strictement, dans les lignes qui précèdent, au texte des prophéties du Nouveau Testament, qui coïncident avec bien des prophéties de l'Ancien. Il serait oiseux et présomptueux de nous livrer à des spéculations et à des hypothèses concernant le monde à venir ; il doit suffire à notre foi de savoir que ce monde existe, et que nous sommes destinés à y vivre éternellement. 1 Jean 3 : 2-3.

Ce que nous pouvons ajouter à toutes ces certitudes, d'après la Parole de Dieu, c'est que des demeures sont préparées pour nous, dans la maison du Père, par le Sauveur Lui-même. (Jean 14 : 2). Depuis bientôt deux mille ans, cette préparation continue ; elle sera bientôt achevée. Qu'elles seront admirables, ces célestes demeures, édifiées par un tel Architecte, et à un si grand prix ! L'apôtre Pierre en parle ainsi : « Un héritage qui ne se peut corrompre, ni souiller, ni flétrir vous est réservé dans les cieux, à vous qui, par la puissance de Dieu, êtes gardés par la foi pour le salut prêt à être révélé dans les derniers temps ». (1 Pierre 1 : 4-5).

Le salut est gratuit et sans aucune réserve ; il est accordé à tous ceux qui croient. Mais, pour les heureux élus, il y aura diversité et gradation dans les

récompenses célestes. Le Maître comptera avec ses serviteurs, et les rétribuera suivant leur fidélité. (Matth. 25 : 20-23). Ces différences ne créeront d'ailleurs aucune rivalité ; membres du même corps, les rachetés se fondront dans l'unité de l'amour ; comme un chœur immense, toutes leurs voix, dans une harmonie ineffable, chanteront dans les cieux le Cantique nouveau.

APPENDICE

A

Ce chapitre était écrit, lorsque les citations suivantes nous ont été mises sous les yeux :

Dans sa remarquable prédication sur « La Parole écrite et la Parole vivante », Adolphe Monod, établissant un parallèle entre le Christ et la Bible, prononçait ces paroles :

« Analogie de nature, ou, si l'on veut, de naissance. L'Esprit de Dieu engendre, par sa vertu miraculeuse, dans le sein de l'humanité, ce Fils que Dieu et l'homme pourront également appeler leur, et qui doit rassembler l'une et l'autre nature dans sa personne avant de les réconcilier sur sa croix. Par là on peut dire également, en contemplant Jésus-Christ : « Voilà l'homme et voilà Dieu. C'est l'homme, dans sa vérité, dans sa petitesse, dans sa faiblesse même ; et pourtant, c'est Dieu, dans son essence, dans sa grandeur, dans sa puissance infinie, sans que nul puisse ni expliquer comment la divinité et l'humanité s'unissent en Jésus, ni indiquer où l'une finit et où l'autre commence.

« Un prodige, un miracle semblable a donné l'Écriture sainte au monde. Le Saint-Esprit l'a engendrée dans le sein de l'humanité, par une sorte d'incarnation spirituelle, si l'on veut me passer l'expression ; et il est sorti de là un Livre qu'on peut également appeler un livre des hommes et le Livre de Dieu. C'est un livre des hommes, car on y sent l'esprit de l'homme, le cœur de l'homme, la conscience de l'homme, et jusqu'à l'infirmité de l'homme ; que dis-je ? on y sent tout cela non de l'homme seulement, mais de tel ou tel homme, l'esprit de saint Jean et l'esprit de saint Paul, le cœur de saint Jean et le cœur de saint Paul, l'infirmité humaine de saint Jean et l'infirmité humaine de saint Paul ; cela est si vrai que si, par impossible,

on venait à retrouver aujourd'hui un livre apostolique perdu, nous n'aurions pas besoin d'en lire plus de dix lignes pour décider s'il est de Jean ou de Paul.

« Mais, en même temps, c'est le Livre de Dieu : on y sent une vertu divine qui le prouve à l'âme autrement et mieux encore que par les miracles et les prophéties, qui ne se confond point avec la lumière ou la sainteté personnelle de l'auteur sacré, qui en fait un livre à part, inimité et inimitable à moins d'un nouvel apostolat, et qui oblige tout homme candide à rendre au Livre le témoignage que ces émissaires du sanhédrin rendaient à Jésus-Christ : « Jamais livre n'a parlé comme ce Livre ».

La même vérité est mise en lumière avec plus de précision par le défenseur de l'inspiration plénière de la Bible, Gaussen, dans son livre dont beaucoup parlent mais que fort peu ont lu : *La Théopneustie*. Il vaut la peine d'en citer une page :

Ce serait, selon nous, tenir un langage très erroné, que de dire : Certains passages, dans la Bible, sont de l'homme et certains passages, dans la Bible, sont de Dieu. Non, tous les versets, sans exception, y sont de l'homme ; et tous les versets, sans exception, y sont de Dieu ; soit qu'Il y parle directement en son nom, soit qu'Il y emploie toute la personnalité de l'écrivain sacré

« Et comme saint Bernard a dit des œuvres vivantes de l'homme régénéré, « que notre volonté n'y fait rien sans la grâce, mais que la grâce n'y fait rien que dans notre volonté », de même il faut dire que, dans les Écritures Dieu n'a rien fait que par l'homme et l'homme n'a rien fait que par Dieu.

« Il en est en effet, de la théopneustie comme de la grâce efficace. Dans les opérations du Saint-Esprit faisant écrire les saints livres, et dans celles du même Esprit convertissant une âme, et la faisant marcher dans les voies de la sanctification, l'homme est, à différents égards, entièrement passif et entièrement actif. Dieu y fait tout ; l'homme y fait tout, et l'on peut dire, pour l'une comme pour l'autre de ces œuvres, ce que saint Paul disait de l'une d'elles aux Philippiens : « C'est Dieu qui opère en l'homme et le vouloir et le faire » (Philippiens 2 : 13). Aussi verrez-vous que, dans les Écritures, les mêmes opérations sont attribuées alternativement à Dieu et à l'homme : Dieu convertit et c'est l'homme qui se convertit, Dieu circonçoit le cœur, Dieu donne un cœur nouveau, et c'est l'homme qui doit circonceire son cœur et se faire un cœur nouveau » (*Théopneustie* 1840, p. 12 et 13).

B

A propos de l'Incarnation. — Par l'Incarnation, notre Seigneur ne s'est pas uni à une personne humaine, mais à la nature humaine. Les récits inspirés de Matthieu et de Luc sont très explicites et très précis. Gabriel dit à Marie : « Ce qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu » (Luc 1 : 35). Et à Joseph : « Ce qui a été conçu en elle (Marie) est de l'Esprit Saint » (Matth. 1 : 20). Les deux Evangélistes emploient le même mot, qui est *neutre* : un objet, non une personne (Dr. Devries).

L'évêque anglais Moule a écrit : « La nature humaine du Christ n'a jamais été séparée un seul instant de sa nature ou de sa personne divine. Dieu n'a pas envoyé son Fils pour s'unir à un homme né de femme, ce qui aurait été l'alliance de deux personnalités ; mais pour établir l'harmonie de deux natures dans une seule Personne. Il vaut mieux dire : « Christ est homme », que : « Christ est un homme ».

La question fut tranchée au Concile de Chalcédoine (en 452) : Nous confessons un seul et même Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, parfait dans sa divinité et parfait dans son humanité, véritablement Dieu et véritablement homme, formé d'une âme raisonnable et d'un corps consubstantiel au Père quant à sa divinité, et consubstantiel à nous quant à son humanité, un seul et même Christ... de deux natures, sans confusion, sans transformation, sans division, sans isolement, sans que par l'union la distinction des deux natures soit effacée, mais de telle sorte que les deux natures, conservant chacune ses attributs respectifs, forment ensemble une seule et même personne ».

C

Nous ne pouvons donner une meilleure conclusion à ce paragraphe qu'en reproduisant quelques fragments d'un morceau célèbre à juste titre, *Le Mystère de Jésus*, par Blaise Pascal :

« Jésus souffre dans sa passion les tourments que Lui font les hommes ; mais dans l'agonie Il souffre les tourments qu'Il se donne à Lui-même... C'est un supplice d'une main non humaine mais toute-puissante, car il faut être tout puissant

pour le soutenir ». (Ces paroles signifient que seul un Etre divin a pu prendre sur Lui le poids surhumain des péchés du monde et le porter sans en être totalement anéanti.)

« Jésus cherche quelque compassion au moins dans ses trois plus chers amis, et ils dorment ; Il les prie de soutenir (supporter) un peu avec Lui, et ils Le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu.

« Jésus est seul dans (sur) la terre, non seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache : le ciel et Lui sont seuls dans cette connaissance.

« Jésus est dans un jardin, non de délices comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où Il s'est sauvé et tout le genre humain.

« Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

« Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette seule fois ; mais alors Il se plaint comme s'Il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ».

« Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble. Mais Il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ».

(Ici, Pascal veut dire que le Sauveur est encore méconnu et rejeté par la majorité des hommes. Jusqu'à son retour, l'Eglise doit veiller, et combattre, et souffrir.)

...« Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

« Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi..

...« Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

« Souffre les chaînes et la servitude corporelles ; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

« Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. — Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance. — Non, car Moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis est un signe que je te veux guérir...

« Seigneur, je vous donne tout ».

Nous n'avons donné que ces extraits, où l'on ne trouve pas trace des erreurs catholiques-romaines, dont Pascal n'était

pourtant pas entièrement affranchi. Mais qui ne sent que cette âme avait véritablement compris le sens profond de la mort du Sauveur ? Lisez encore cette citation :

« Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous, et qui vit notre vie ; et les grandes comme petites et aisées, à cause de sa toute-puissance ».

D

*Harmonie des récits de la Résurrection
d'après C. I. Scofield (Reference Bible)*

En mettant ensemble les quatre récits de la Résurrection, voici comment les événements se sont succédés :

Trois femmes : Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, partent pour le sépulcre, suivies par d'autres femmes qui portent des parfums. Les trois premières trouvent la pierre roulée, et Marie-Madeleine les laisse pour aller le dire aux disciples (Luc 23 : 55 ; 24 : 9 ; Jean 20 : 1, 2). Marie, la mère de Jacques et de Jose, s'approche de la tombe, et voit l'ange du Seigneur (Matth. 28 : 2). Elle revient en arrière et rencontre les autres femmes porteuses des parfums. Pendant ce temps-là, Pierre et Jean, avertis par Marie-Madeleine, arrivent, regardent, et s'en vont (Jean 20 : 3-10). Marie-Madeleine revient au sépulcre en pleurant, voit les *deux* anges, et enfin Jésus Lui-même (Jean 20 : 11-18) ; elle part alors, comme Jésus le lui a commandé, pour dire aux disciples qu'Il est ressuscité. Marie (mère de Jacques et de Jose) pendant ce temps-là, a rencontré les femmes portant les parfums, et retourne avec elles au sépulcre, où elles voient les *deux* anges (Luc 24 : 4, 5 ; Marc 16 : 5). Elles reçoivent, elles aussi, le message évangélique, et en s'en allant à la recherche des disciples, elles rencontrent Jésus Lui-même (Matth. 28 : 8-10).

Voici l'ordre dans lequel ont eu lieu, semble-t-il, les diverses apparitions du Ressuscité :

- 1) A Marie-Madeleine (Jean 20 : 14-18).
- 2) Aux femmes qui retournent du sépulcre, avec le message des anges (Matth. 28 : 8-10).
- 3) A Pierre, probablement dans l'après-midi (Luc 24 : 34 ; 1 Cor. 15 : 5).

4) Aux disciples d'Emmaüs, vers le soir (Luc 24 : 13-31).

5) Aux apôtres réunis, Thomas excepté (Luc 24 : 36 ; Jean 20 : 19-24).

Le dimanche suivant : Aux apôtres, y compris Thomas (Jean 20 : 24-29).

En Galilée : 1° Aux Sept, au bord du Lac de Tibériade (Jean 21 : 1-23) ; 2° Sur une montagne, aux apôtres et à plus de cinq cents frères (1 Cor. 15 : 6).

A Jérusalem et à Béthanie enfin :

1) A Jacques (1 Cor. 15 : 7).

2) Aux onze (Luc 24 : 50-53 ; Marc 16 : 19 ; Actes 1 : 9-12).

A Paul : 1° Sur le chemin de Damas ; 2° Dans le temple.

A Etienne mourant.

A Jean, exilé à Patmos.

E

La doctrine du Saint-Esprit dans l'Ancien Testament d'après C. I. Scofield (Reference Bible)

1) La personnalité et la Dété du Saint-Esprit apparaissent dans ses *attributs* et ses *œuvres*. 2) Il a collaboré à la Création, il a donc *l'omnipotence* (Gen. 1 : 2 ; Job 26 : 13 ; 33 : 4 ; Ps. 104 : 30). Il est *omniprésent* (Ps. 139 : 7) car Il conteste avec les hommes (Gen. 6 : 3) et Il les éclaire (Job 32 : 8). Il leur donne l'intelligence pour certains ouvrages (Ex. 28 : 3 ; 31 : 3), la force physique (Juges 14 : 6, 19), la sagesse et l'habileté (Juges 3 : 10 ; 6 : 34 ; 11 : 29 ; 13 : 25), la faculté de recevoir et de prononcer des *révélations divines* (Nomb. 11 : 25 ; 2 Sam. 23 : 2) et généralement Il revêt de puissance les serviteurs de Dieu (Ps. 51 : 14 ; Joël 2 : 28 ; Michée 3 : 8 ; Zach. 4 : 6). 3) Il est appelé Saint (Ps. 51 : 13), bon (Ps. 143 : 10), Esprit de l'Eternel, Esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de puissance, de connaissance, de crainte de l'Eternel (Es. 11 : 2) ; de grâce et de supplication (Zach. 12 : 10). 4) Dans l'A. T. l'Esprit agit librement, en toute souveraineté, sur des hommes, aucune condition n'est indiquée, comme dans le N. T., pour le recevoir. La possession du Saint-Esprit en permanence est une grâce réservée aux croyants de la Nouvelle Alliance.

L'A. T. contient des prophéties concernant une future effusion du Saint-Esprit sur Israël (Ez. 37 : 14 ; 39 : 29) et sur « toute

chair » (Joël 2 : 28, 29). L'attente d'Israël était donc double : il attendait le Messie, et aussi, l'effusion universelle du Saint-Esprit.

F

L'épître de Paul à Philémon est une des plus courtes et aussi l'une des plus importantes et des plus utiles à méditer, parce qu'elle nous montre quelle était ce que nous appellerions volontiers la politique du Saint-Esprit, à l'égard des lois et usages de la société politique au milieu de laquelle les chrétiens primitifs devaient vivre.

Paul, prisonnier à Rome, a rencontré pendant sa captivité un esclave fugitif, nommé Onésime. Il se trouve justement que cet esclave a appartenu à Philémon, riche propriétaire de Colosse, membre de l'Eglise de cette ville, et fils spirituel de Paul. L'apôtre s'intéresse au malheureux fugitif, et il a le bonheur de l'amener à la foi. « Je l'ai engendré dans mes chaînes », dit-il. Paul le renvoie à Philémon, son maître, parce que la loi romaine ne reconnaît pas à l'esclave le droit de se libérer par la fuite. Ainsi, Paul se soumet et soumet Onésime à une loi injuste et cruelle, parce que le chrétien doit fidélité à l'Etat, sauf quand il s'agit des droits de Dieu.

Mais en lui renvoyant Onésime, Paul a soin d'ajouter : « J'aurais désiré le retenir auprès de moi pour qu'il me servît à ta place, pendant que je suis dans les chaînes pour l'Evangile. Toutefois, je n'ai rien voulu faire sans ton avis, afin que ton bienfait ne soit pas comme forcé, mais qu'il soit volontaire. Peut-être a-t-il été séparé de toi pour un temps, afin que tu le recouvres pour l'éternité, non plus comme esclave, mais comme supérieur à un esclave, comme un frère bien-aimé, de moi particulièrement, et de toi à plus forte raison, soit dans la chair, soit dans le Seigneur. Si tu me tiens pour ton ami, reçois-le comme moi-même ». Paul, le citoyen romain, se met sur le même rang qu'Onésime, l'esclave, et il y met aussi Philémon ! Voilà, en dépit des lois humaines, l'égalité chrétienne, proclamée par l'apôtre !

G

« Séparés du paganisme, les fidèles devaient vivre entre eux. Chaque Eglise formait une société complète dont les membres demeuraient sans doute obligés par les lois fiscales ou autres,

de la cité et de l'Empire, mais devaient éviter de porter leurs différends devant d'autres juridictions que celles de la communauté. On se mariait entre chrétiens... Dans la vie ordinaire, le chrétien devait se montrer soumis aux autorités et à ses maîtres s'il était esclave. L'oisiveté était flétrie ; on insistait fortement sur l'honnêteté, l'amabilité dans les rapports, la gaieté qui procède d'un cœur pur, la charité et particulièrement l'hospitalité...

« La vie religieuse ressemblait beaucoup à celle des synagogues ; on se réunissait pour prier et pour lire la Sainte Ecriture... Les éléments spécifiquement chrétiens de ce culte primitif étaient l'eucharistie et les charismes, effusions extraordinaires de l'Esprit Saint. »

L. DUCHESNE.

(*Histoire ancienne de l'Eglise*).

H

L'Eglise et la Synagogue

L'idée de l'Eglise locale n'était pas nouvelle. Après la chute de Jérusalem, la destruction du temple et la dispersion d'Israël, une institution naquit : la Synagogue. Elle n'avait pas été prévue par les lois mosaïques, mais les circonstances la rendirent nécessaire. N'ayant plus ni temple, ni autel, ni prêtres, ni sacrifices, les Juifs prirent le parti de se réunir chaque jour de sabbat dans les villes de leur exil, afin d'adorer et de prier ensemble le Dieu d'Israël, de lire ensemble les écrits de Moïse et des prophètes, dont ils avaient soigneusement gardé les copies, et de s'exhorter mutuellement à la fidélité, dans l'attente de la délivrance que leur promettaient leurs saints Livres.

La Synagogue subsista, même après que le temple eût été reconstruit par Esdras, et que le sacerdoce eût été rétabli. Elle était née, pour ainsi dire, par la force des choses ; et l'on peut affirmer que, par elle, la nationalité juive a été sauvée.

Sans la Synagogue, le peuple de Dieu se serait fondu dans les masses païennes au milieu desquelles il fut dispersé, d'abord sous les Chaldéens, et plus tard, sous les Romains.

Lorsque Jésus parut, Il sanctionna, par sa présence et sa participation aux services de la Synagogue, cette institution à la fois religieuse et patriotique. Depuis lors, elle n'a jamais cessé d'exister, dans tous les pays où les Juifs sont dispersés.

Le culte de la Synagogue était, et il est encore, bien différent de celui qui se célébrait dans le temple de Jérusalem. Et d'abord, il n'y a jamais eu qu'un temple, il ne devait jamais y en avoir qu'un seul, tandis que les Synagogues se comptaient et se comptent encore par milliers. Et tandis que, dans le temple unique, les prêtres seuls, descendants de Lévi, avaient le droit de pénétrer, la Synagogue était ouverte à tous les mâles âgés de douze ans et plus ; elle était présidée par des anciens, dont la principale fonction était de veiller au bon ordre et à l'orthodoxie de l'enseignement donné par des scribes ou docteurs de la loi. Chaque membre de la communauté était appelé à son tour, à lire à haute voix une portion des Livres saints, conservés religieusement sous forme de rouleaux de parchemin, dans une armoire sacrée dont les ministres avaient la garde ; chacun pouvait adresser des exhortations à ses frères, comme en témoignent nos Evangiles (Matth. 4 : 23 ; 9 : 35 ; 13 : 54 ; Luc 4 : 16-37 ; 6 : 6-11, etc.) ainsi que le livre des Actes (Actes 9 : 20 ; 13 : 5, etc., etc.). Remarquons en passant un fait très important : le caractère laïque et démocratique de l'assemblée juive facilita grandement le ministère de Jésus et celui des apôtres.

L'Eglise ne fut pas autre chose, à ses débuts, qu'une Synagogue. Pour les chrétiens comme pour les Juifs, il n'y a qu'un temple ; mais, tandis que celui des Juifs était à Jérusalem, celui des disciples du Christ est constitué par la multitude des rachetés, formant l'édifice invisible, « la Maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité » (2 Tim. 3 : 15). Fidèles à l'enseignement et à l'esprit de leur Maître, les premiers chrétiens n'attribuaient aucune vertu, aucune sainteté particulière à des édifices de pierre ; ils adoraient « en esprit et en vérité », et la présence spirituelle de leur Sauveur rendait sacrés tous les lieux où ils se réunissaient, ou même la chambre, ou le cachot, où ils étaient contraints de vivre. Etrangers et voyageurs, exilés ici-bas, leur culte n'avait rien de formaliste ni de sacramentaire.

Comme la Synagogue juive, l'assemblée chrétienne était gouvernée par des anciens ; elle était instruite et édiflée par des docteurs et des prédicateurs ; mais aucun de ces serviteurs n'avait le monopole exclusif de la parole. Tous, et les femmes elles-mêmes, avaient le droit, si l'Esprit Saint leur y poussait, de prier et de prophétiser dans les assemblées chrétiennes (Actes 2 : 17 ; 21 : 9 ; 1 Cor. 14 : 5, 13).

Il vaut la peine de souligner ce caractère démocratique de la Synagogue chrétienne. Tandis que, chez les Juifs, les femmes n'avaient accès au culte public que dans une galerie à part, et qu'il fallait au moins dix hommes chefs de famille pour qu'une Synagogue pût être construite dans une localité¹, dans l'assemblée chrétienne la femme prenait place à côté de son mari ou de ses frères, en gardant l'attitude modeste et réservée que son sexe lui imposait, et que la corruption des mœurs païennes rendait d'autant plus nécessaire.

Une différence plus essentielle encore entre la Synagogue et l'Eglise, c'est que la première était nationale, tandis que la seconde était internationale².

1. Là où les Juifs étaient trop peu nombreux pour remplir cette condition, ils s'assemblaient en plein air, de préférence hors des villes et au bord d'un cours d'eau. Ce lieu de rassemblement était appelé *proseuché*, lieu de prière (Actes 16 : 13). Les femmes y étaient souvent en majorité.

2. La Synagogue, cependant, admettait dans son sein des prosélytes, c'est-à-dire des païens convertis à la religion de Moïse. Dès ses origines, le Judaïsme avait admis des étrangers, à la condition qu'ils se soumissent aux rites juifs, et en particulier à la circoncision (Exode 12 : 48-49). Dans le Nouveau Testament, l'expression « les craignant Dieu » est employée pour désigner les prosélytes (Actes 10 : 2 ; 13 : 16, 26 ; 16 : 14).

Ces prosélytes étaient baptisés, comme l'avaient été les ancêtres du peuple de Dieu, qui avaient été « baptisés dans la nuée et dans la mer » (I Cor. 10 : 2). Mais aucun acte d'adhésion personnelle n'était exigé des enfants des prosélytes ; ils étaient Juifs en vertu de leur naissance, comme les autres. L'Eglise, au contraire, ne reconnaissait d'autre filiation que celle du Saint-Esprit ; nul n'en faisait partie que ceux qui professaient être nés de nouveau ; elle demandait à tous ceux qui se joignaient à elle, quelle que fût leur provenance, un acte défini, une profession de foi personnelle, sans laquelle on ne pouvait être baptisé.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	7
PRÉFACE A LA SECONDE ÉDITION.	9
INTRODUCTION : Importance de la Doctrine.	11
CHAPITRE I : LE MYSTÈRE DE LA FOI	
1. L'Intuition de la foi.	15
a) La Foi du cœur et la Conversion.	15
b) Qu'est-ce qu'un chrétien ?	24
2. Les confirmations de la Foi.	23
a) Par la Raison	23
b) Par l'Écriture Sainte.	25
3. Les Analogies de la Foi.	27
a) Analogies entre le Christ et la Création.	27
b) La Loi de la Vie naissant de la Mort.	30
c) Analogie entre le Christ et la Parole écrite.	34
CHAPITRE II : LE MYSTÈRE DU LIVRE	
1. Inspiration, Révélation, Illumination.	37
2. Nature de l'Inspiration des Écritures.	44
3. La Bible, unique autorité des croyants.	54
CHAPITRE III : LE MYSTÈRE DE DIEU	
1. Remarques préalables.	61
2. Les sources de la Connaissance de Dieu.	67
3. La Spiritualité de Dieu.	71
4. L'Unité de Dieu et la Doctrine de la Trinité.	73
5. La Sainteté de Dieu.	77
6. La Justice de Dieu.	80
7. La Miséricorde de Dieu.	81
8. La Fidélité de Dieu.	82
9. La Souveraineté de Dieu.	82
10. L'Amour de Dieu.	85
CHAPITRE IV : LE MYSTÈRE DU CHRIST	
1. Le Christ et la Prophétie.	93
a) Le Messie annoncé par les Prophètes.	93
b) Le Messie figuré par la vie de certains personnages de l'Ancienne Alliance.	98
c) Le Messie figuré par les Rites du Culte lévitique.	103
2. La Divinité du Christ.	108
3. La Sainteté du Christ.	112
4. La nécessité de sa mort pour le salut du monde.	117
5. La Résurrection du Christ.	125
a) Le Fait.	125
b) La nécessité du Fait.	127
c) Problèmes insolubles si Jésus n'est pas résuscité.	129
6. L'Ascension et la Glorification du Christ.	133
7. Le Retour du Christ.	136

CHAPITRE V : LE MYSTÈRE DU SAINT-ESPRIT

1. Remarques préalables.	143
2. Le Saint-Esprit dans l'Ancien Testament.	144
3. Le Saint-Esprit dans les Evangiles.	147
4. Le Saint-Esprit à la Pentecôte et dans l'Eglise.	149
5. L'œuvre du Saint-Esprit.	153
6. Le Baptême du Saint-Esprit.	157

CHAPITRE VI : LE MYSTÈRE DE L'HOMME

1. Origine de l'homme.	163
2. Caractères de l'être humain qui attestent son essence divine.	165
3. Création ou Evolution ?	166
4. L'Homme a été créé en vue de l'incarnation du Fils de Dieu.	168
5. L'Homme a été créé pour une durée éternelle.	169
6. La Chute et ses conséquences : la Souffrance ; la Mort ; la Condamnation.	170
7. L'Hérédité.	175
8. Le Châtiment éternel.	179

CHAPITRE VII : LE MYSTÈRE DE LA GRACE

1. Remarques préalables.	183
2. L'Élection.	184
3. La Justification.	186
4. La Régénération ou Nouvelle Naissance.	189
5. L'Assurance du Salut.	195
6. L'Adoption.	196
7. La Sanctification.	197
8. La Repentance.	202
9. La Foi.	207
10. L'Espérance.	213
11. L'Amour.	215
12. Le Culte en Esprit et en Vérité.	220
a) La Prière.	220
b) L'Action de Grâce.	227
c) L'Adoration.	229

CHAPITRE VIII : LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE

1. L'Eglise Universelle.	233
2. L'Eglise locale.	239
3. Les Eglises apostoliques.	243
4. Leur organisation.	246
5. Les déviations.	256
6. Nos devoirs envers l'Eglise.	263

CHAPITRE IX : LE MYSTÈRE DE L'INVISIBLE

1. Les Anges.	269
2. Satan et ses Anges.	272
3. L'Éternité bienheureuse.	276

APPENDICES.	281
---------------------	-----

